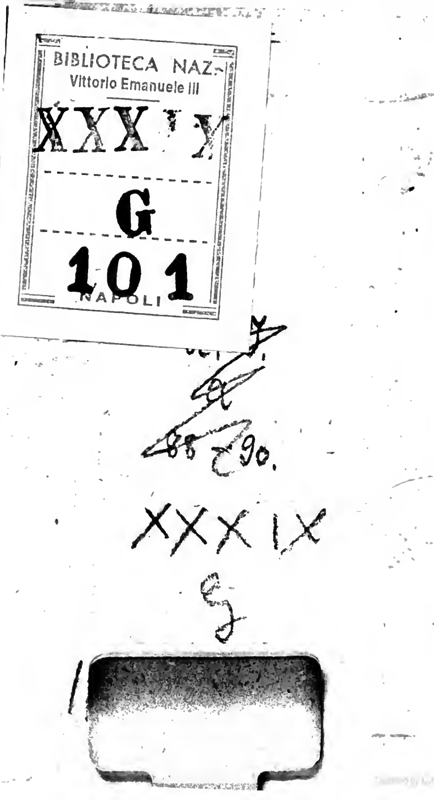




BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXX Y
G
101
NAPOLI
XXXIX

ŒUVRES
DE
M. DE FLORIAN.

I.



Queverdo del. J. J. Hubert sc.

Dieu de Mahomet, tu le vois; &c.

GONZALVE
DE CORDOUE,
OU
GRENADE RECONQUISE.

PAR M. DE FLORIAN,

De l'Académie françoise ; de celles de Madrid, Florence, etc.

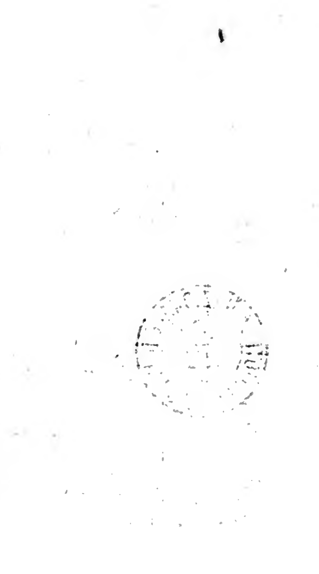
TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AINÉ.

1792.



PRÉCIS
HISTORIQUE
SUR LES MAURES
D'ESPAGNE.



TABLEAU
CHRONOLOGIQUE
Des Souverains Arabes ou Maures qui régnerent en Espagne.

PREMIERE ÉPOQUE.
CALIFES D'ORIENT.

Années de J. C.

705. Valid Ier, onzieme calife ommiade.
716. Suleiman.
718. Omar II.
721. Yézid II.
723. Haccham.
742. Valid II.
743. Yézid III.
744. Ibrahim.
744. Mervan II, dernier calife ommiade.
752. Aboul-Abbas-Saffah, premier calife abbasside.
754. Aboul-Giaffar-Almanzor, second calife abbasside.

GOUVERNEURS
OU
VICE-ROIS D'ESPAGNE.

Années
de J. C.

714. Moussa, conquérant de l'Espagne.
717. Abdélazis, fils de Moussa.
718. Alahor.
721. Elzémagh.
723. Ambezé-ben-Séhim.
725. Asré-ben-Abdoullah.
727. Jahiah-ben-Sélémé.
728. Osman-Abinéza.
728. Hasifa-ben-Elahous.
729. Hicchem-ben-Hadi.
731. Méhémet-ben-Abdoullah.
731. Abdalrahman-ben-Abdoullah, tué à la bataille de Tours.
734. Abdoulme-lek-ben-Koutn.
735. Akbé-ben-el-Hadjadi.
742. Aboulatar-Hassam.
745. Tévabé.
746. Joseph el Fahri, dernier vice-roi.

SECONDE ÉPOQUE.

CALIFES D'OCCIDENT, ROIS DE CORDOUE.

Années
de J. C.

755. Abdérame I.er, prince ommiade.
788. Haccham I.er.
796. Abdélazis el Hakkam I.er.
822. Abdérame II el Mouzaffer.
852. Mohammed I.er l'Emir.
886. Almouzir.
889. Abdoullah.
912. Abdérame III.
961. Aboul-Abbas el Hakkam II.
976. Haccam II.
1005. Mohammed el Mahadi, usurpateur.
1007. Suleiman.
1011. Haccham II, remis sur le trône.
1014. Suleiman, remis sur le trône.
1016. Ali-ben-Amoud.
1017. Abdérame IV.
1018. Casim.

1021. Jahiah.
1022. Haccham III.
1024. Mohammed el Mustek fi Billah.
1025. Abdérame V.
1025. Jahiah-ben-Ali.
1026. Haccham IV.
1027. Almar-ben-Mohammed, dernier calife de Cordoue.

TROISIEME EPOQUE.

PRINCIPAUX Royaumes élevés sur les ruines du Califat d'Occident.

TOLEDE.

Années de J. C.

1027. Adafer Almamon I.er.
1053. Almamon II, le bienfaiteur d'Alphonse VI.
1078. Haccham, fils ainé d'Almamon II.
1079. Jahiah, frere d'Haccham, dernier roi.
1085. Prise de Tolede par Alphonse VI, roi de Castille. Jahiah va régner à Valence.

Fin du Royaume de Tolede.

VALENCE.

Années
de J. C.

1026. Muceit.
Plusieurs usurpateurs.
1085. Jahiah, dernier roi de Tolede.
1093. Aben-Jaf.
1094. Le Cid prend Valence et y commande en souverain jusqu'à sa mort.
1102. Les Almoravides, rois de Maroc, reprennent Valence après la mort du Cid.
Plusieurs gouverneurs ou usurpateurs.
1224. Aben-Zeith.
1230. Zéan, dernier roi.
1238. Prise de Valence par Jacques I.er, roi d'Aragon.

Fin du Royaume de Valence.

SARAGOSSE.

1014. Almundir, gouverneur devenu roi.
1023. Almudafar Benhoud I.er.
1025. Suleiman Benhoud II.
1073. Almutadar Billah.

Années
de J. C.

1096. Almutacem, dernier roi.
1118. Prise de Saragosse par Alphonse I.er, surnommé le Batailleur, roi d'Aragon.

Fin du Royaume de Saragosse.

SÉVILLE.

1027. Idris.
1028. Aboulcazem Benabad I.er.
1041. Abi Omar Benabad II.
1068. Mohammed Benabad III, dernier roi.
1097. Benabad III se rend prisonnier de Joseph l'Almoravide.
Plusieurs gouverneurs ou usurpateurs.
1236. Séville devient République.
1248. Prise de Seville par saint Ferdinand, roi de Castille.

QUATRIEM

QUATRIEME ÉPOQUE.

ROIS DE GRENADE.

Années
de J. C.

1236. Mahomet I.er Abousaïd *Alhamar*, fondateur du royaume de Grenade, et chef de la branche des *Alhamar*.

1273. Mahomet II al Fakih, *Emir al mumenim*.

1302. Mahomet III el Hama, ou l'Aveugle.

1310. Mahomet IV Abenazar.

1313. Ismaël I.er *Farady*, chef de la branche royale des *Farady*, qui descendoit du premier *Alhamar* par les femmes.

1322. Mahomet V.

1343. Joseph I.er.

1354. Mahomet VI le Vieux.

Années
de J. C.

1360. Mahomet VII le Rouge, *Alhamar.*

1362. Mahomet VI le Vieux, remis sur le trône.

1379. Mahomet VIII Abouhadjad, ou Guadix.

1392. Joseph II.

1396. Mahomet IX Balba.

1408. Joseph III.

1423. Mahomet X Abenazar ou le Gaucher.

1427. Mahomet XI el Zugaïr ou le petit.

1429. Mahomet X le Gaucher, remis sur le trône.

1432. Joseph IV, *Alhamar.*

1432. Mahomet X le Gaucher, remis une troisieme fois sur le trône.

1445. Mahomet XII Osmin.

1453. Ismaël II

1465. Mulei-Hassem.

Années
de J. C.

1485. Abonabdoullah ou Boabdil, dernier roi.

1492. Prise de Grenade par Ferdinand et Isabelle, rois de Castille et d'Aragon.

Fin du Royaume de Grenade.

ROIS DE CASTILLE.

CONTEMPORAINS.

Années
de J. C.

1230. Saint Ferdinand, III.e du nom.
1252. Alphonse X, le sage.
1284. Sanche IV, le brave.
1295. Ferdinand IV, l'Ajourné.
1311. Alphonse XI le Vengeur.
1350. Pierre le Cruel.
1369. Henri II de Transtamare.
1379. Jean I.er.
1390. Henri III.
1406. Jean II.

Années
de J. C.

1454. Henri IV, l'Impuissant.
1474. Isabelle et Ferdinand V, conquérants
de Grenade.

PRÉCIS
HISTORIQUE
SUR LES MAURES D'ESPAGNE.

Les Maures d'Espagne sont célebres, et leur histoire est peu connue. Leur nom rappelle la galanterie, la politesse, les beaux arts; et les fragmens de leurs annales, épars dans les écrivains arabes ou espagnols, n'offrent que des rois égorgés, des divisions, des guerres civiles, des combats éternels avec leurs voisins. Au milieu de ces tristes récits, on trouve quelquefois des traits de bonté, de justice, de grandeur d'ame. Ces traits nous frappent beaucoup plus

que ceux que nous lisons dans nos histoires, soit qu'ils conservent une impression d'originalité que leur donne le génie oriental, soit qu'à travers les nombreux exemples de barbarie une belle action, un discours noble, un mot touchant, acquierent un nouvel éclat des crimes dont ils sont entourés.

Je n'ai pas le projet d'écrire ici l'histoire des Maures; je veux seulement rappeller leurs principales révolutions, tracer une esquisse fidele du caractere, des mœurs d'un peuple que j'ai tâché de peindre dans mon ouvrage, et mettre le lecteur à portée de distinguer de mes fictions les vérités qui leur servent de base. Tel est, ce me semble, le plus sûr et peut-être le seul moyen de rendre un livre de pur agrément moins inutile et moins frivole.

Les historiens espagnols (1), que j'ai consultés avec un grand soin, m'ont été d'un médiocre secours. At-

tentifs à faire marcher de front l'histoire très-compliquée des différens rois des Asturies, de Navarre, d'Aragon, de Castille, ils ne reviennent aux Maures que lorsque leurs guerres avec les Chretiens mêlent ensemble les intérêts des deux peuples; mais ils ne parlent presque jamais du gouvernement, des loix, des usages des ennemis de leur foi. Les écrivains arabes (a) qu'on a traduits ne donnent guere plus de lumieres: emportés par le fanatisme, aveuglés par un ridicule orgueil, ils s'étendent avec complaisance sur les victoires de leur nation, ne disent rien de ses défaites, et passent sous silence des dynasties entieres. Quelques-uns de nos savants (a) ont rassemblé dans des ouvrages très-esti-

(a) D'Herbelot, *Bibliotheque orientale*; Cardonne, *Histoire d'Afrique et d'Espagne*; M. Chennier, *Recherches historiques sur les Maures.*

mables ce qu'ont dit ces historiens, ce qu'ils ont eux-mêmes observé. J'ai puisé dans toutes ces sources ; j'ai cherché les mœurs des Arabes Maures d'Andalousie dans les romans espagnols (3), dans les anciennes romances castillannes, dans des manuscrits, des mémoires qui me sont venus de Madrid. C'est d'après cette étude longue et pénible que je vais essayer de faire connoître un peuple qui ne ressemble à aucun autre, qui eut ses vices, ses vertus, sa physionomie particuliere, et qui sut allier long-temps la valeur, la générosité, la courtoisie des chevaliers de l'Europe avec les emportements, les fureurs, les passions brûlantes des Orientaux.

Pour mettre plus d'ordre dans les temps, et plus de clarté dans les faits, je diviserai ce précis historique en quatre principales époques. La premiere s'étendra depuis les conquêtes des Arabes jusqu'à l'établissement des

princes Ommiades à Cordoue ; la seconde renfermera les regnes de ces califes d'Occident ; dans la troisieme je rapporterai le peu qu'on sait des différents petits royaumes élevés sur les ruines du califat de Cordoue ; et la quatrieme comprendra l'histoire des souverains de Grenade jusqu'à l'expulsion totale des Musulmans.

PREMIERE ÉPOQUE.

Conquêtes des Arabes ou Maures,

Depuis la fin du sixieme siecle (4) jusqu'au milieu du huitieme.

Origine des Maures.

Les Maures sont les habitants de cette vaste contrée d'Afrique bornée à l'orient par l'Egypte, au nord par la Méditerrannée; à l'ouest par le grand Océan, au midi par les déserts de Barbarie. Leur origine, comme celle de presque toutes les nations, est obscure et mêlée de fables. Il paroît certain seulement que des émigrations de l'Asie ont reflué, dès les premiers temps, en Afrique. Le nom des *Maures* (a) semble l'indiquer. D'ailleurs tous les histo-

(a) *Maures*, selon Bochart, vient du mot hébreu *mahurim*, qui signifie *occidentaux*.

riens (a) parlent d'un Melek-Yafrik, roi de l'Arabie heureuse, qui, suivi d'un peuple de Sabéens, vint s'emparer de la Lybie et lui donna le nom d'Afrique. Les principales tribus des Maures prétendent descendre de ces Sabéens. Sans discuter des faits si anciens, il suffit d'être à-peu-près sûr que les premiers Maures furent des Arabes. Dès-lors on n'est plus surpris de les voir dans tous les temps séparés par tribus, habitant sous des tentes, vagabonds dans les déserts, et chérissant, comme leurs peres, cette vie libre et pastorale.

Ils sont connus dans l'histoire ancienne sous le nom de Numides, de Gétules, de Massiliens. Tour-à-tour sujets, ennemis, alliés de la fameuse Carthage, ils tomberent avec elle sous la domination des Romains. Après plusieurs inutiles révoltes causées par l'es-

(a) Ibnialrabic, Procope, Léon l'Africain, Marmol, etc.

prit inquiet, fougueux, inconstant de ces peuples, ils furent subjugués par les Vandales. (J. C. 427.) Bélisaire les reconquit un siecle après. Mais les Arabes, vainqueurs des Grecs, soumirent les Mauritanies. Comme, depuis ce moment, les Maures devenus Musulmans ont été, pour ainsi dire, confondus avec les Arabes, il est nécessaire de dire un mot de cette nation extraordinaire, inconnue pendant tant de siecles, et maîtresse tout-à-coup de la plus grande partie de la terre.

Les Arabes sont, sans contredit, un des plus anciens peuples de l'univers. Peut-être est-ce celui de tous qui a le mieux conservé son caractere, ses mœurs, son indépendance. Dès les siecles les plus reculés, divisés par tribus errantes dans les campagnes ou réunies dans les villes, soumis à des chefs guerriers et magistrats à la fois, jamais ils n'ont été sujets d'une domination étrangere. Les Perses, les Macédoniens,

cédoniens, les Romains, tenterent vainement de les soumettre : leur sceptre vint se briser contre les roches des Nabathéens (a). Orgueilleux de son origine qui remonte jusqu'aux patriarches, fier d'avoir su défendre sa liberté, l'Arabe, au fond de ses déserts, regarde les autres nations comme des troupeaux d'esclaves rassemblés au hasard pour changer de maîtres. Brave, sobre, infatigable, endurci dès l'enfance aux plus pénibles travaux, ne craignant ni la soif, ni la faim, ni la mort, ce peuple n'avoit besoin que d'un homme pour se rendre souverain du monde.

Naissance de Mahomet. (J. C. 569.)

Mahomet parut ; et tous les talents lui furent accordés par la nature. Valeur, sagesse, éloquence, grace, Mahomet posséda tous les dons qui en imposent et qui entraînent. Chez les

(a) Ancien nom des Arabes.

nations les plus éclairées Mahomet eût été un grand homme ; chez un peuple ignorant et fanatique il devoit être, il fut un prophete.

Jusqu'à lui les tribus Arabes, environnées de Juifs, de Chrétiens, d'idolâtres, avoient fait un mélange superstitieux de ces différentes religions avec celle des anciens Sabéens. Ils croyoient aux génies, aux démons, aux sortiléges ; ils adoroient les étoiles et sacrifioient aux idoles. Mahomet, après avoir médité jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, dans la retraite et le silence, les nouveaux dogmes qu'il vouloit établir, après avoir séduit ou persuadé les principaux (a) de sa famille, qui étoit la premiere parmi les Arabes, prêcha tout-à-coup une religion nouvelle, ennemie de toutes celles qu'on connoissoit, et faite pour

(a) Les Coheshirites, gardiens du temple de la Caaba.

enflammer le génie ardent de ces peuples.

Religion de Mahomet.

Enfants d'Ismaël, leur dit-il, je vous apporte le culte que professoient votre pere Abraham, Noë, tous les patriarches. Il n'est qu'un seul Dieu, souverain des mondes : il s'appelle le MISÉRICORDIEUX. N'adorez que lui : soyez bienfaisants envers les orphelins, les pauvres, les esclaves, les captifs ; soyez justes envers tous les hommes : la justice est la sœur de la piété. Priez et faites l'aumône. Votre récompense sera d'habiter dans le ciel des jardins délicieux où coulent des fleuves limpides, où vous trouverez des épouses toujours belles, toujours jeunes, toujours plus éprises de vous. Combattez avec valeur les incrédules et les impies : combattez-les jusqu'à la victoire, jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islamisme (5), ou qu'ils vous paient un tribut. Tout soldat mort dans les ba-

tailles ira jouir des trésors de Dieu. Les lâches ne pourront prolonger leur vie : l'instant où l'ange de la mort doit les frapper est marqué dans le livre de l'Eternel.

Ces préceptes, annoncés dans une langue riche, figurée, majestueuse, embellis du charme des vers, présentés de la part d'un ange par un prophete guerrier, poëte, législateur, au peuple de l'univers le plus ardent, le plus passionné pour le merveilleux, pour la volupté, pour la valeur, pour la poésie, devoient trouver bientôt des disciples. Mahomet en eut un grand nombre ; la persécution vint l'augmenter. Ses ennemis forcerent l'apôtre à fuir de la Mecque sa patrie, à se réfugier à Médine. (J. C. 622. Hég. 1.) Cette fuite devint l'époque de sa gloire et l'hégire des musulmans.

Progrès de l'Islamisme.

Dès ce moment l'islamisme se répandit comme un torrent dans les

Arabies, dans l'Ethiopie En vain quelques tribus idolâtres ou juives voulurent défendre leur ancien culte, en vain la Mecque arma ses soldats contre le destructeur de ses dieux; Mahomet, le glaive à la main, dispersa leurs armées, s'empara de leurs villes, pardonna souvent aux vaincus, et s'attacha, par sa clémence, par son génie, par ses talents, les peuples qu'il avoit soumis. Législateur, pontife, chef de toutes les tribus arabes, maître d'une armée invincible, respecté des souverains d'Asie, adoré d'une nation puissante, secondé par des capitaines devenus sous lui des héros, il alloit marcher contre Héraclius, (J.C. 632. Hég. 11.) lorsqu'il mourut à Médine des suites du poison que lui avoit donné une Juive du Kaïbar (6).

Victoires des Musulmans.

Sa mort n'arrêta ni les progrès de sa religion, ni les conquêtes des Arabes. Aboubekre, beau-pere du pro-

phete, fut nommé pour lui succéder, et prit le titre de *calife*, qui veut dire seulement *vicaire*. Sous son regne, les Musulmans pénetrent dans la Syrie, dispersent les troupes d'Héraclius, prennent la ville de Damas, siege célebre à jamais par les exploits plus qu'humains du fameux Kaled, surnommé *l'épée de Dieu* (7). Au milieu de tant de victoires, Aboubekre, à qui l'on envoyoit l'immense butin conquis sur l'ennemi, n'en prend jamais pour sa dépense particuliere qu'une somme équivalente à quarante de nos sous par jour. Omar, successeur d'Aboubekre, fait marcher Kaled à Jérusalem. Jérusalem est prise par les Arabes; la Syrie, la Palestine, sont soumises; les Turcs, les Perses, demandent la paix; Héraclius fuit d'Antioche; l'Asie tremble devant Omar; et les terribles Musulmans, modestes dans la victoire, rapportant leurs succès à Dieu seul, conservent, au milieu des

pays les plus beaux, les plus riches, les plus délicieux de la terre, au sein des peuples les plus corrompus, leurs mœurs austeres, frugales, leur discipline sévere, leur respect pour leur pauvreté. On voit les derniers des soldats s'arrêter tout-à-coup dans le sac d'une ville, au premier ordre de leur chef, lui rapporter fidélement l'or, l'argent, qu'ils ont enlevé, pour le déposer dans le trésor public. On voit ces capitaines si braves, si superbes avec les rois, quitter, reprendre le commandement d'après un billet du calife, devenir tour-à-tour généraux, simples soldats, ambassadeurs, à la moindre de ses volontés. On voit enfin Omar lui-même, Omar le plus puissant souverain, le plus riche, le plus grand des rois de l'Asie, se rendre à Jérusalem, monté sur un chameau rouge chargé d'un sac d'orge et de riz, d'une outre pleine d'eau, d'un vase de bois. Il marche dans cet équipage à

travers les peuples vaincus, qui se pressent sur son passage, qui lui demandent de les bénir et de juger leurs différends. Il arrive à son armée, lui prêche la simplicité, la valeur, la modestie; il entre dans Jérusalem, pardonne aux Chrétiens, conserve les églises; et, remonté sur son chameau, le calife retourne à Médine faire la priere à son peuple.

Nouvelles conquêtes.

Les Musulmans marchent vers l'Egypte: l'Egypte est bientôt subjuguée. Alexandrie est prise par Amrou, l'un des plus grands généraux d'Omar. C'est alors que périt cette fameuse bibliotheque, (J. C. 640. Hég. 19.) l'objet des éternels regrets des savants. Les Arabes, si passionnés pour leur poésie, méprisoient les livres des autres nations. Amrou fit brûler la bibliotheque des Ptolémée: et ce même Amrou cependant étoit renommé par ses vers; il aimoit, il respectoit le célebre Jean le

grammairien, à qui, sans l'ordre du calife, il vouloit donner cette bibliotheque. Cet Amrou fit exécuter un dessein digne des beaux siecles de Rome: c'étoit de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable où les eaux du Nil seroient détournées. Ce canal, si utile à l'Egypte, si important pour le commerce d'Europe et d'Asie, fut achevé dans peu de mois. Les Turcs l'ont laissé détruire.

Amrou s'avança dans l'Afrique, tandis que d'autres capitaines arabes passoient l'Euphrate et soumettoient la Perse. Mais Omar n'étoit déjà plus; Othman occupoit sa place.

Ce fut sous le regne de ce calife (J. C. 647. Hég. 27.) que les Arabes conquirent les Mauritanies, en chasserent pour jamais les foibles Grecs, et ne trouverent de résistance que dans les tribus belliqueuses des Béréberes (8). Ces peuples libres et pasteurs, anciens habitants de la Numidie, et qui, même de nos

jours, retranchés dans les montagnes de l'Atlas, y conservent une espece d'indépendance, se défendirent long-temps contre les vainqueurs des Maures. Un général Musulman, nommé Akbé, les soumit enfin, leur donna sa loi, sa croyance; et, s'avançant jusqu'aux extrémités de l'Afrique occidentale, il ne s'arrêta qu'aux bords de l'océan. Là, plein de l'enthousiasme de l'héroïsme et de la religion, il poussa son cheval dans la mer, tira son sabre, et s'écria : Dieu de Mahomet, tu le vois, sans cet élément qui m'arrête, j'irois chercher des nations nouvelles pour leur faire adorer ton nom !

Jusqu'à cette époque, les Maures, sujets des Carthaginois, des Romains, des Vandales et des Grecs, n'avoient pris qu'une foible part aux intérêts de ces différents maîtres. Errant dans les déserts, il s'occupoient du soin des troupeaux, payoient des impôts arbitraires, souffroient les vexations

de leurs gouverneurs, essayoient de temps en temps de briser leurs fers, et se réfugioient, après leurs défaites, dans les montagnes de l'Atlas ou dans l'intérieur du pays. Leur religion étoit un mélange de christianisme et d'idolatrie, leurs mœurs celles de Nomades asservis : grossiers, ignorants, malheureux, abrutis par le despotisme, ils étoient à-peu-près ce qu'ils sont aujourd'hui sous les tyrans de Maroc.

Les Maures deviennent Musulmans.

L'arrivée des Arabes produisit chez eux un grand changement. Une origine commune avec les Conquérants nouveaux, la même langue, les mêmes passions, tout contribuoit à lier les vaincus aux vainqueurs. L'annonce de cette religion prêchée par un descendant d'Ismaël, que les Maures regardent comme leur pere, les victoires rapides des Musulmans qui, déjà maîtres de la moitié de l'Asie et de l'Afrique, menaçoient d'envahir le

monde, frapperent vivement les Maures, et rendirent à leur caractere toute son ardente énergie. Ils embrasserent avec transport les dogmes de Mahomet, ils s'unirent avec les Arabes, voulurent combattre avec eux, devinrent épris à la fois de l'islamisme et de la gloire.

Cette réunion, qui doubla les forces des deux nations confondues, fut troublée quelques instants par la révolte des Béréberes, toujours passionnés pour leur liberté. Le calife Valid I, (J.C. 708. Hég. 89.) qui régnoit alors, fit partir d'Egypte Moussa-ben-Nazir, général habile et vaillant, à la tête de cent mille hommes. Moussa défit les Béréberes, pacifia les Mauritanies, alla s'emparer de Tanger, qui appartenoit aux Goths Espagnols ; et, maître d'un pays immense, d'une redoutable armée, d'un peuple pour qui la guerre étoit devenue un besoin, Moussa médita dès ce moment

moment de porter ses armes en Espagne.

Etat de l'Espagne sous les Goths.

Ce beau royaume, après avoir été soumis tour-à-tour par les Carthaginois, par les Romains, étoit devenu la proie des barbares. Les Alains, les Sueves, les Vandales, connus sous le nom général de Goths, s'étoient partagé ses provinces. Mais Euric, un de leurs rois, vers la fin du cinquieme siecle, avoit réuni toute l'Espagne et l'avoit transmise à ses descendans.

La douceur du climat, la prospérité, les richesses, amollirent ces conquérans, leur donnerent des vices qu'ils n'avoient pas lorsqu'ils étoient des barbares, et leur ôterent la valeur guerriere qui seule avoit fait leurs succès. Les rois qui vinrent après Euric, tantôt ariens, tantôt catholiques, abandonnerent leur puissance aux évêques et régnerent au milieu des troubles. Rodrigue, le dernier d'entr'eux, souilla

le trône par ses vices. Personne n'ignore l'histoire, apocryphe ou véritable, de la fille du comte Julien, à qui Rodrigue, dit-on, fit violence. Ce fait est contesté; mais ce qui ne peut l'être, c'est que les débauches des tyrans ont presque toujours été la cause ou le prétexte de leur ruine.

Conquête de l'Espagne par les Maures.

Il est certain que le comte Julien, et son frere Oppas, archevêque de Tolede, tous deux puissans chez les Goths, favoriserent l'irruption des Maures. Tarik (9), l'un des plus grands capitaines de ce temps, fut envoyé par Moussa, d'abord avec peu de troupes, et n'en défit pas moins une grande armée que Rodrigue lui opposa; depuis, ayant reçu des renforts d'Afrique, il vainquit Rodrigue lui-même à la bataille de Xérès, où le roi goth périt en fuyant. (J. C. 714. Hég. 96.) Tarik profita de sa victoire, pénétra dans l'Estramadure, dans l'Andalousie, dans les

Castilles, prit Tolede ; et, bientôt rejoint par Moussa jaloux de la gloire de son lieutenant, ces deux hommes extraordinaires, divisant leurs troupes en plusieurs corps, acheverent de peu de mois la conquête entiere de l'Espagne.

Il faut observer que ces Maures que plusieurs historiens nous présentent comme des barbares altérés de sang, laisserent aux peuples vaincus leur culte, leurs églises, leurs juges. Ils n'exigeoient que le tribut que les Espagnols payoient à leurs rois. On ne redoutoit point leur férocité, puisque la plupart des villes se rendirent par composition, puisque les chrétiens s'unirent si bien avec eux, que ceux de Tolede en prirent le nom de *Musarabes*, et que la reine Egilone, veuve du dernier roi Rodrigue, épousa publiquement, de l'aveu des deux nations, Abdélazis, fils de Moussa.

Ce Moussa, que les succès de Tarik avoient aigri, voulut éloigner un lieu-

tenant qui l'éclipsoit. Il l'accusa près du calife. Xalid les rappella tous deux, ne jugea point leurs différends, et les laissa mourir à sa cour du chagrin de se voir oubliés.

Vice-rois d'Espagne. Commencemens de Pélage.
J. C. 718. Hég. 100.

Abdélazis, l'époux d'Egilone, resta gouverneur de l'Espagne, et ne le fut que quelques instants. Alahor, qui lui succéda, porta ses armes dans la Gaule, subjugua la Narbonnoise, et se préparoit à pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il apprit que Pélage, prince du sang royal des Goths, réfugié dans les montagnes des Asturies avec une poignée de vaillans soldats, osoit braver les vainqueurs de l'Espagne et former le noble dessein de se dérober à leur joug. Alahor envoya des troupes contre lui. Pélage, retranché dans des gorges, battit deux fois les musulmans, fortifia sa petite armée, s'empara de quelques châteaux; et, rani-

mant le courage des chrétiens abattus par tant de revers, il apprit aux Espagnols étonnés que les Maures n'étoient pas invincibles.

L'insurrection de Pélage fit rappeller Alahor par le calife Omar II. Elzémagh, son successeur, pensa que le plus sûr moyen de réprimer les révoltes étoit de rendre les peuples heureux. Il s'occupa de policer l'Espagne, de régler les impôts jusqu'alors arbitraires, de contenir les soldats en leur donnant une paie fixe. Ami des beaux arts que les Arabes cultivoient dès-lors, Elzémagh embellit Cordoue, dont il fit sa capitale, attira les savans à sa cour, et composa lui-même un livre qui renfermoit la description des villes, des fleuves, des provinces, des ports de l'Espagne, des métaux, des marbres, des mines qu'on y trouvoit, de tous les objets enfin qui pouvoient intéresser les sciences et l'administration. Peu inquiet des mouvemens de

Pélage, dont toute la puissance se bornoit à la possession de quelques forteresses dans des montagnes inaccessibles, Elzémagh n'entreprit point de l'y forcer; mais guidé par le desir funeste dont brûlerent toujours les gouverneurs de l'Espagne d'étendre leurs conquêtes en France, il passa les Pyrénées, (J. C. 722. Hég. 104.) et fut tué dans une bataille qu'Eudes, duc d'Aquitaine, lui livra.

Après la mort d'Elzémagh, arrivée sous le califat d'Yézid II (10), plusicurs gouverneurs (*a*), dans l'espace de peu d'années, se succéderent rapidement en Espagne. Aucune de leurs actions ne mérite d'être rapportée : mais, pendant ce temps, le brave Pélage agrandit son petit état, s'avança dans les montagnes de Léon, se rendit maître de quelques places; et ce héros, dont le courage appelloit à la liberté les

(*a*) Ambézé, Azré, Iahiah, Osman, Hazifa, Hicchem, Mehémet.

Asturiens et les Cantabres, jeta les premiers fondemens de cette puissante monarchie dont les guerriers devoient à leur tour poursuivre les Africains jusques dans les rochers de l'Atlas.

Abdérame veut conquérir la France. J. C. 731. Hég. 113.

Les Maures, qui ne songeoient qu'à subjuguer de nouveaux pays, ne firent pas de grands efforts contre Pélage : ils étoient sûrs de le réduire aisément quand ils auroient soumis la France ; et ce seul desir remplissoit l'ame ardente du nouveau gouverneur Abdalrahmam, que nous appellons Abdérame. Sa gloire, sa valeur, ses talents, son ambition démesurée, lui faisoient regarder cette conquête comme facile : mais il devoit y trouver son vainqueur.

Le fils de Pepin d'Héristal, l'aïeul de Charlemagne, Charles Martel, dont les exploits effacerent ceux de son

pere et ne furent point effacés par ceux de son petit-fils, étoit alors maire du palais, sous les derniers princes de la premiere race ; ou plutôt Charles étoit le véritable roi des François et des Germains. Le duc d'Aquitaine Eudes, maître de la Guienne et de la Gascogne, avoit eu de longues querelles avec le héros françois. Trop foible pour lui résister, il rechercha l'alliance d'un Maure nommé Munuze, gouverneur de la Catalogne et l'ennemi secret d'Abdérame. Ces deux vassaux, tous deux mécontents de leur souverain qu'ils craignoient, s'unirent par d'étroits liens : malgré la différence des cultes, le duc chrétien n'hésita point à donner sa fille en mariage à son allié musulman ; et la princesse Numérance épousa le Maure Munuze, comme la reine Egilone avoit épousé le Maure Abdélazis.

Abdérame, instruit de cette alliance, en pénétra les motifs. Il rassemble

aussi-tôt son armée, vole en Catalogne, assiege Munuze, qui tente vainement de fuir : poursuivi, atteint dans sa course, il se donne lui-même la mort. Sa femme captive est conduite au vainqueur. Abdérame, frappé de sa beauté, l'envoie en présent au calife Haccham, dont elle s'attira l'amour; destinée singuliere qui place une princesse gasconne dans le sérail du souverain de Damas!

Il pénetre jusqu'à la Loire.

Non content d'avoir puni Munuze, Abdérame passe les monts, traverse la Navarre, entre dans la Guienne, assiege et prend la ville de Bordeaux. Eudes, à la tête d'une armée, s'efforce de l'arrêter : Eudes est vaincu dans un grand combat; tout plie sous les armes des musulmans; Abdérame poursuit sa route, ravage le Périgord, la Saintonge, le Poitou, parvient triomphant en Touraine, et ne s'arrête qu'à la vue des drapeaux de Charles Martel,

Charles venoit à sa rencontre, suivi des forces de la France, de l'Austrasie, de la Bourgogne, suivi sur-tout de ses vieilles bandes accoutumées à vaincre sous lui. Le duc d'Aquitaine étoit dans son camp : Charles oublioit ses injures pour ne songer qu'au péril commun. Ce péril devenoit pressant : le sort de la France, de la Germanie, de tous les peuples chrétiens, alloit dépendre d'une bataille. Abdérame étoit un rival digne du fils de Pepin, fier, comme lui, de plusieurs victoires, suivi d'une armée innombrable, entouré de vieux capitaines qui l'avoient vu souvent triompher, et pressé dès long-temps du desir de soumettre enfin aux Arabes les seuls pays qui leur manquoient encore de l'ancien empire romain.

Bataille de Tours. J. C. 733. Hég. 114.

L'action fut longue et sanglante. Abdérame y trouva la mort. Cette grande perte décida sans doute la défaite de

son armée. Les historiens assurent qu'il y périt plus de trois cents mille hommes. Ce nombre est sûrement exagéré ; mais il est vraisemblable que des ennemis parvenus jusqu'au milieu de la France, et poursuivis après leur défaite, ont dû échapper difficilement au fer des vainqueurs ou à la vengeance des peuples.

Cette mémorable bataille, sur laquelle nous n'avons aucun détail, nous sauva du joug des Arabes et fut le terme de leur grandeur. Depuis ce revers, ils tenterent encore de pénétrer dans la France ; ils s'emparerent même d'Avignon : mais Charles Martel les défit de nouveau, reprit cette ville, leur enleva Narbonne, et leur ôta pour jamais l'espérance dont ils s'étoient flattés si long-temps.

Guerres civiles en Espagne.

Après la mort d'Abdérame, l'Espagne fut déchirée par les divisions de deux gouverneurs nommés successi-

vement par les califes (*a*). Un troisieme prétendant arriva d'Afrique; un quatrieme (*b*) se mit sur les rangs. Les factions se multiplierent, les différents partis en vinrent souvent aux mains: des chefs furent massacrés, des villes prises, des provinces ravagées. Les détails de ces événements, différemment rapportés par les historiens, ne peuvent être d'aucun intérêt. La seule vérité qu'on y découvre, c'est qu'à mesure que la douceur du climat, le mélange des Espagnols et des Maures, polissoient les mœurs de ces derniers, une nouvelle émigration d'Africains venoit détruire l'ouvrage du temps et rendre à leurs anciens freres cette férocité sauvage qui semble appartenir à l'Afrique.

Ces guerres civiles durerent près de vingt ans. Les chrétiens retirés dans les Asturies en profiterent. Alphonse I, gendre

(*a*) Abdoulmélek, Akbé.
(*b*) Aboulattar, Tevalé.

gendre et successeur de Pélage, marcha sur les traces de ce héros. Il s'empara d'une partie de la Galice et de Léon, battit les troupes qu'on lui opposa, se rendit maître de quelques places, et commença dès-lors à former une petite puissance.

Les Maures, occupés de leurs querelles, n'arrêterent point les progrès d'Alphonse. Après plusieurs crimes et plusieurs combats, un certain Joseph l'avoit emporté sur ces différents rivaux, et régnoit enfin à Cordoue (J. C. 149. Hég. 134.), lorsqu'un événement mémorable arrivé dans l'Orient eut une grande influence sur l'Espagne. C'est-là que commence la seconde époque de l'empire des Maures, pour laquelle il est nécessaire de revenir quelques instants à l'histoire des califes.

FIN DE LA PREMIERE ÉPOQUE.

SECONDE ÉPOQUE.

Les califes d'Occident, rois de Cordoue.

Depuis le milieu du huitieme siecle jusqu'au onzieme.

Nous avons vu rapidement, sous les trois premiers califes Aboubekre, Omar, Othman, les Arabes, conquérans de la Syrie, de la Perse, de l'Afrique, conserver leurs antiques mœurs, leur simplicité, leur obéissance au successeur du prophete, leur mépris pour le luxe et pour les trésors. Mais quel peuple pouvoit résister à tant de prospérités ! Les vainqueurs tournerent bientôt leurs propres armes contre eux-mêmes ; ils oublierent les vertus qui les avoient rendus invincibles, et déchirerent de leurs mains l'empire qu'ils avoient fondé.

Les musulmans se divisent. J. C. 655. Hég. 35.

Ces malheurs commencerent à l'assassinat d'Othman. On nomma, pour lui succéder, Ali, l'ami, le compagnon, le fils adoptif du prophete; Ali, si cher aux musulmans par ses exploits, par sa douceur, par son épouse Fatime, fille unique de Mahomet. Moavias, gouverneur de Syrie, refusa de reconnoître Ali. Guidé par les conseils de l'habile Amrou, conquérant de l'Egypte, Moavias se fit proclamer calife à Damas. Les Arabes se diviserent: ceux de Médine soutinrent Ali; ceux de Syrie, Moavias. Les premiers prirent le nom d'*Alides;* les autres s'appellerent *Ommiades*, du nom d'un aïeul de Moavias, qui se nommoit Ommiah. Telle fut l'origine du schisme fameux qui sépare encore les Turcs et les Perses.

Ali vainquit Moavias et ne sut point profiter de sa victoire. Bientôt après

il fut assassiné (1). Son parti s'affoiblit. Ses enfans firent de vains efforts pour le ranimer. Les Ommiades, au milieu des orages, des révoltes, des guerres civiles, resterent à Damas possesseurs du califat. C'est sous le regne d'un de ces princes, de Valid I, que nous avons vu les Arabes étendre leurs conquêtes en orient jusqu'au Gange, en occident, jusqu'à l'océan atlantique. Les Ommiades cependant furent pour la plupart des princes foibles ; mais leurs généraux étoient habiles, et les soldats musulmans n'avoient point encore dégénere de leur antique valeur.

Les Ommiades perdent le califat. J. C. 752. Hég. 134.

Après avoir occupé le trône pendant l'espace de quatre-vingt-treize ans, Mervan II (2), le dernier calife ommiade, fut vaincu par Abdalla, de la race des Abbassides, proches parents de Mahomet ainsi que les Ommiades.

Mervan perdit l'empire et la vie. Aboul-Abbas, neveu d'Abdalla, fut élu calife, et commença cette dynastie des Abbassides, si célebres dans l'orient par leur amour pour les sciences, par les noms d'Harcun al Raschild, d'Almamon et des Barmécides (3). Les Abbassides garderent le califat pendant cinq siecles. Ils en furent dépouillés par les Tartares, fils de Gengis-Kan, après avoir vu s'établir en Egypte d'autres califes nommés *Fatimites*, parce qu'ils prétendoient descendre de Fatime, fille de Mahomet. L'empire des Arabes fut détruit ; et ces peuples, rentrés dans les Arabies, y sont à-peu-près aujourd'hui ce qu'ils étoient avant Mahomet. J'anticipe ainsi sur les événements, parce que, désormais, l'Espagne n'aura plus rien à démêler avec l'orient.

Cruautés exercées contre les Ommiades.

Lorsque le cruel Abdalla eut placé

son neveu Aboul-Abbas sur le trône des califes, il forma l'horrible dessein d'exterminer tous les Ommiades. Ces princes étoient fort nombreux. Chez les Arabes, où la Polygamie est permise, où le grand nombre des enfants est regardé comme une faveur du ciel, il n'est pas rare de compter plusieurs milliers d'individus appartenans à la même famille. Abdalla, désespérant d'éteindre la race de ses ennemis, que la terreur avoit dispersés, promit une amnistie générale pour tous les Ommiades qui se rendroient près de lui. Ces infortunés crurent à ses serments; ils vinrent chercher leur pardon aux pieds d'Abdalla. Ce monstre, les voyant rassemblés, les fit envelopper par des soldats qui les massacrerent à ses yeux. Après cet affreux carnage, Abdalla donna ordre qu'on rangeât leurs corps sanglants l'un près de l'autre, qu'on les couvrît de planches et de tapis de Perse, et sur cette horrible table, il fit

servir à ses officiers un magnifique festin. On frissonne en lisant ces détails (a), mais ils peignent le caractere et les mœurs de ces conquérants.

Un seul Ommiade échappa ; ce prince s'appelloit Abdérame. Errant, fugitif, il gagna l'Egypte et fut se cacher dans les déserts.

Un prince Ommiade vient en Espagne.

Les Maures d'Espagne, fideles aux Ommiades, quoique leur gouverneur Joseph eût reconnu les Abbassides, n'eurent pas plutôt appris qu'il existoit en Afrique un rejeton de cette illustre race, qu'ils lui envoyerent secrétement des députés pour lui offrir leur couronne. Abdérame prévit les combats qu'il auroit sans doute à livrer ; mais, né avec une grande ame qui s'étoit encore élevée à l'école de l'adversité, Abdérame n'hésita point. Il passe la mer, (J. C. 755. Hég 138.)

(a) Marigny, *Hist. des Arabes*, tome 3.

arrive en Espagne, gagne les cœurs de ses nouveaux sujets, rassemble une armée, entre dans Séville, et marche bientôt vers Cordoue, capitale des états musulmans.

Abdérame, premier calife d'occident.

Joseph, au nom des Abbassides, tenta vainement de lui résister; Joseph est vaincu, Cordoue est conquise, plusieurs autres villes ont le même sort. Abdérame est reconnu non-seulement roi des Espagnes, mais il est proclamé calife d'occident; et, dès ce moment, l'Espagne, démembrée du grand empire des Arabes, forma seule un état puissant. (J. C. 759. Hég. 142.)

Regne d'Abdérame I.er

Abdérame I.er établit à Cordoue le siege de sa nouvelle grandeur. Il n'y fut pas long-temps en paix. Des révoltes suscitées par les Abbassides, des guerres avec les rois de Léon, des irruptions des François dans la Catalogne (4), occuperent sans cesse Ab-

dérame. Sa valeur, son activité, triompherent de tant d'ennemis. Il se soutint sur le trône avec gloire, il mérita le beau surnom de *juste*, et chérit, cultiva les arts au milieu des troubles et des périls. Ce fut lui qui le premier établit des écoles à Cordoue, où l'on venoit étudier l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la grammaire ; lui-même faisoit des vers et passoit pour l'homme le plus éloquent de son siecle. Il embellit, fortifia sa capitale, y construisit un palais superbe, avec des jardins délicieux, et commença la grande mosquée qui fait encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Ce monument de magnificence ne fut achevé que sous le calife Haccham, fils et successeur d'Abdérame. L'on dit que les Espagnols n'en ont conservé que la moitié : cependant il a six cents pieds de long sur deux cents cinquante de large. On compte vingt-neuf nefs dans sa longueur et

dix-neuf dans sa largeur. Plus de trois cents colonnes d'albâtre, de jaspe, de marbre, le soutiennent. On y entroit autrefois par vingt-quatre portes de bronze couvertes de sculptures d'or; et quatre mille sept cents lampes éclairoient toutes les nuits ce magnifique édifice (*a*).

Religion et fête des Maures.

C'est là que les califes de Cordoue venoient faire la priere au peuple le vendredi, jour consacré à la religion par les préceptes de Mahomet. C'est là que tous les Musulmans d'Espagne se rendoient en pélérinage comme ceux de l'orient se rendent au temple de la Mecque. On y célébroit avec de grandes solemnités la fête du grand et du petit *Beïram*, qui répond à la Pâque des Juifs, celle du renouvellement de

(*a*) Cardonne, *Histoire d'Afrique et d'Espagne;* Colmenar, *Délices d'Espagne;* Duperron, *Voyage d'Espagne;* Henri Swinburne, *Lettre sur l'Espagne*, etc.

l'année, celle du *Miloud* ou de l'anniversaire de la naissance de Mahomet. Chacune de ces fêtes duroit huit jours. Pendant ce temps, tout travail cessoit; on s'envoyoit des présents, on alloit se visiter, on immoloit des victimes; et les familles réunies, oubliant leurs différends, se juroient une concorde éternelle, se livroient à tous les plaisirs permis par la loi. La nuit, la ville étoit illuminée, les rues jonchées de fleurs; les promenades, les places publiques, retentissoient du son des sistres, des théorbes, des hautbois. Enfin, pour mieux célébrer la fête, les riches prodiguoient des aumônes, et les bénédictions des pauvres se mêloient aux cantiques de joie.

Abdérame, élevé dans l'orient, porta le premier en Espagne le goût de ces fêtes superbes. Réunissant en sa qualité de calife, l'empire et le sacerdoce, il en régla les cérémonies et les fit célébrer avec toute la pompe, toute

la magnificence des souverains de Damas. Ennemi du christianisme, et comptant beaucoup de chrétiens parmi ses sujets, il ne les persécuta point: mais il priva les villes de leurs évêques, les églises de leurs pasteurs; il encouragea les mariages entre les Maures et les Espagnols, et fit plus de mal à la religion par sa prudente tolérance, qu'il n'en eût fait par une cruelle rigueur. Sous son regne, les successeurs de Pélage (a), toujours retirés dans les Asturies et déja divisés entr'eux, furent forcés de se soumettre au tribut honteux de cent jeunes filles. Abdérame ne leur donna la paix qu'à ce prix. Maître de l'Espagne entiere, depuis la Catalogne jusqu'aux deux mers, il mourut après trente ans de gloire, laissant la couronne à son fils Haccham, le troisieme de ses onze enfants (J. C. 788. Hég. 172.)

(a) Aurélio et Morégat.

Guerres civiles entre les Maures.

Après la mort d'Abdérame, l'empire des Maures fut troublé par des révoltes, par des guerres entre le nouveau calife, ses freres, ses oncles, ou d'autres princes du sang royal. Ces guerres étoient inévitables dans un gouvernement despotique, où même l'ordre de la succession au trône n'étoit réglé par aucune loi. Il suffisoit, pour y prétendre, d'être de la race royale; et comme presque toujours les califes laissoient un nombre prodigieux d'enfants, chacun de ces princes se formoit un parti, s'établissoit dans une ville, s'en déclaroit le souverain, et prenoit les armes contre le calife. De là cette foule de petits états qui s'élevoient, s'anéantissoient, se relevoient à chaque changement de regne; de là cette quantité de rois vaincus, déposés, égorgés, qui rendent l'histoire des Maures d'Espagne si difficile à mettre en ordre et si monotone pour les lecteurs.

Regnes d'Haccham I et d'Abdélazis.

Haccham, et, après lui, son fils Abdélazis-el-Hakkam, se soutinrent dans le califat malgré ces dissentions éternelles. Le premier finit la belle mosquée commencée par Abdérame, et porta ses armes en France, où ses généraux pénétrerent jusqu'à Narbonne. Le second, moins heureux, combattit avec des succès divers contre les Espagnols et contre ses sujets révoltés. Il mourut au milieu des troubles. Son fils Abdérame lui succéda. (J. C. 822. Hég. 206).

Regne d'Abdérame II.

Abdérame II fut un grand prince; et cependant son regne est l'époque où les Chrétiens commencerent à balancer la puissance des Maures. Ils avoient su profiter de leurs longues divisions. Alphonse le Chaste, roi des Asturies, monarque politique et vaillant, avoit augmenté ses états et refusé

le tribut des cent jeunes filles. Ramire, successeur d'Alphonse, soutint cette indépendance, vainquit plusieurs fois les Musulmans. La Navarre devint un royaume ; l'Aragon eut ses souverains particuliers, et sut se former un gouvernement où les droits des peuples étoient respectés (5) ; les gouverneurs de la Catalogne, soumis jusqu'alors aux rois de France, profiterent de la foiblesse de Louis-le-Débonnaire pour se rendre indépendants. Tout le nord de l'Espagne enfin se déclara l'ennemi des Maures, et le Midi se vit en proie aux irruptions des Normands.

Beaux arts à Cordoue.

Abdérame se défendit contre tant d'adversaires, et mérita par ses talents guerriers le surnom d'*Elmouzaffer*, qui veut dire le *Victorieux*. Au milieu des guerres, au milieu des soins du gouvernement, il encouragea les beaux arts, il embellit sa capitale d'une nouvelle mosquée, et fit élever un

superbe aqueduc où dans des canaux de plomb les eaux les plus abondantes venoient se répandre par toute la ville. Soigneux d'attirer à sa cour les poëtes, les philosophes, il s'entretenoit souvent avec eux, cultivoit lui-même les talents qu'il encourageoit dans les autres. Son ame sensible avoit réuni tous les goûts. Il fit venir de l'orient le fameux musicien Ali-Zériab, qui, fixé par ses bienfaits en Espagne, y forma l'école célebre dont les éleves ont fait depuis les délices de toute l'Asie (6). Enfin, sous le regne d'Abdérame, Cordoue devint le séjour des arts, des sciences et des plaisirs. La férocité musulmane fit place à la galanterie dont le calife donnoit l'exemple. Une seule anecdote suffira pour prouver combien il étoit doux et généreux.

Anecdote d'Abdérame.

Un jour, une de ses esclaves favorites osa se brouiller avec son maître,

se retira dans son appartement, et jura d'en voir murer la porte plutôt que de l'ouvrir au calife. Le chef des eunuques, épouvanté de ce discours, crut entendre des blasphêmes. Il courut se prosterner devant le prince des croyants, et lui rendit l'horrible propos de cette esclave rebelle. Abdérame, en souriant, lui commanda de faire élever devant la porte de la favorite une muraille de pieces d'argent, et promit de ne franchir cette barriere que quand l'esclave voudroit bien la démolir pour s'en emparer. L'histoire ajoute que, dès le soir même, le calife entra librement chez la favorite appaisée (*a*).

Ce prince laissa de ses différentes femmes quarante-cinq fils et quarante-une filles. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda. (J. C. 852. Hég. 238).

(*a*) Cardonne, *Histoire d'Afrique et d'Espagne*, tome I.

Regnes de Mahommed, d'Almouzir et d'Abdalla.

Les regnes de Mohammed et de ses successeurs Almouzir et Abdalla n'offrent, pendant un espace de soixante années, qu'une suite continuelle de troubles, de guerres civiles, de révoltes des principales villes dont les gouverneurs cherchoient à se rendre indépendants. Alphonse-le-Grand, roi des Asturies, profita de ces dissentions pour affermir sa puissance. Les Normands, d'un autre côté, vinrent de nouveau ravager l'Andalousie. Tolede, souvent punie et toujours rebelle, eut des rois particuliers. Saragosse imita son exemple. L'autorité des califes fut avilie; leur empire, ébranlé de toutes parts, paroissoit sur le penchant de sa ruine, lorsqu'Abdérame III, neveu d'Abdalla, monta sur le trône de Cordoue, et lui rendit pour quelque temps son éclat et sa majesté. (J. C. 912 Hég. 300).

Regne d'Abdérame.

Ce prince, dont le nom chéri des Musulmans sembloit être d'un heureux présage, prit le titre d'*Emir al muménim*, qui signifie *prince des vrais croyants* (a). Il commença son regne par des victoires. Les rebelles, que ses prédécesseurs n'avoient pu réduire, furent défaits, les factions dissipées, l'ordre et le calme rétablis. Attaqué bientôt par les Chrétiens, Abdérame implora les secours des Maures d'Afrique, et soutint de longues guerres contre les rois de Léon et les comtes de Castille, qui lui enleverent la ville de Madrid (J. C. 931. Hég. 319), peu considérable alors. Battu souvent, quelquefois vainqueur, mais toujours grand et redouté, il sut réparer ses pertes et profiter de sa fortune. Politique profond, habile capitaine, il entretint les divisions parmi les princes espagnols, porta douze fois ses armes

(a) Nous en avons fait le nom ridicule de Miramolin.

jusques dans le centre de leurs états; et, créateur d'une marine, il s'empara, sur les côtes d'Afrique, de Seldjemesse et de Ceuta.

Ambassade de l'empereur Grec.

Malgré les guerres éternelles qui l'occuperent pendant tout son regne, malgré les dépenses énormes que devoient lui coûter ses armées, ses flottes, les secours qu'il achetoit en Afrique, Abdérame étaloit à sa cour un luxe, une magnificence, dont les détails nous paroîtroient des fables s'ils n'étoient attestés par tous les historiens. L'empereur Grec, Constantin IX, fils de Léon, voulant opposer aux califes Abbassides de Bagdad un ennemi capable de leur résister, envoya des ambassadeurs à Cordoue pour faire alliance avec Abdérame. Celui-ci, flatté de voir des Chrétiens venir de si loin implorer son appui, déploya dans cette occasion toute la pompe asiatique. Il envoya jusqu'à Jaën recevoir les ambassadeurs.

Des corps nombreux de cavalerie, magnifiquement habillés, les attendoient sur le chemin de Cordoue. Une infanterie plus brillante encore remplissoit les avenues du palais. Les cours étoient courvertes des plus beaux tapis de Perse et d'Egypte, les murailles tendues d'étoffes d'or. Le calife, sur un trône éclatant, environné de sa famille, de ses visirs, d'une foule de courtisans, les reçut dans une galerie où toutes ses richesses étoient étalées. Le *hadjeb*, dignité qui chez les Maures répondoit à celle de nos anciens maires du palais, introduisit les ambassadeurs. Eblouis de cet appareil, ils se prosternerent devant Abdérame, et lui remirent la lettre de Constantin écrite sur du parchemin bleu, renfermée dans une boîte d'or. Le calife signa le traité, combla de présents les envoyés de l'empereur, et les fit accompagner par une suite nombreuse jusques dans les murs de Constantinople.

Magnificence et galanterie des Maures.

Ce même Abdérame, sans cesse occupé de combats ou de politique, fut amoureux toute sa vie d'une de ses esclaves nommée *Zehra* (*a*). Il fonda pour elle une ville à deux milles de Cordoue, et lui donna le nom de *Zehra*. Cette ville, détruite à présent, étoit au pied de hautes montagnes d'où couloient plusieurs sources d'eau vive qui venoient serpenter dans les rues, répandre par-tout la fraîcheur et former au milieu des places publiques des fontaines toujours jaillissantes. Les maisons, bâties sur un même modele, surmontées de plates-formes, étoient accompagnées de jardins remplis de bosquets d'orangers ; et la statue de la belle esclave (7) se distinguoit sur la principale porte de cette ville de l'amour.

(*a*) Ce mot signifie *fleur*, *ornement du monde*.

Toutes ces beautés étoient effacées par le palais de la favorite. Abdérame, allié des empereurs grecs, leur avoit demandé les plus habiles de leurs architectes ; et le souverain de Constantinople, séjour alors des beaux arts, s'étoit empressé de les lui envoyer avec quarante colonnes de granit, les plus belles qu'il avoit pu rassembler. Indépendamment de ces magnifiques colonnes, l'on en comptoit dans ce palais plus de douze cents de marbre d'Espagne ou d'Italie. Les murs du sallon nommé *du califat*, étoient couverts d'ornements d'or. Plusieurs animaux du même métal jetoient de l'eau dans un bassin d'albâtre, au-dessus duquel étoit suspendue la fameuse perle que l'empereur Léon avoit donnée au calife comme un inestimable trésor. Les historiens (*a*) ajoutent que, dans le pavillon où la favorite passoit la soirée

(*a*) Novaïri, *Historia ommiadarum*, etc. Mogrebi, *Histor. Hispan.*

avec Abdérame, le plafond, revêtu d'or et d'acier, étoit incrusté de pierres précieuses, et qu'au milieu de l'éclat des lumieres réfléchies par cent lustres de cristal, une gerbe de vif argent jaillissoit dans un bassin d'albâtre.

On aura peine sans doute à croire de tels récits; on pensera lire des contes orientaux, et l'on m'accusera peut-être d'aller prendre mes mémoires dans les *Mille et une Nuits* : mais tous ces faits, tous ces détails, sont attestés par les écrivains arabes, rapportés par M. Cardonne qui les a lus, comparés avec soin, confirmés par M. Svvinburne, anglois, peu crédule et bon observateur. J'avoue que ces monuments, que ce faste, que cette pompe ne ressemblent à rien de ce que nous connoissons; et je sais que la plupart des hommes, mesurant toujours leur foi sur leurs connoissances acquises, croient à fort peu de chose : mais les détails que nous trouvons, dans des auteurs

auteurs authentiques (*a*), sur le luxe, la magnificence des souverains de l'Asie, sont au moins aussi étonnants ; et, j'ose le demander, si par un tremblement de terre les pyramides d'Egyte eussent été détruites, croirions-nous les historiens qui nous en donnent les justes dimensions ?

Les écrivains d'où j'ai tiré ces détails, rapportent aussi les sommes que coûterent à élever ce palais et cette ville de Zehra : elles se monterent par an à trois cents mille *dinars* d'or (*b*), et ving-cinq ans suffirent à peine pour achever ces travaux.

A ces frais immenses il faut ajouter l'entretien d'un sérail dont les femmes, les concubines, les esclaves, les eunuques noirs et blancs, formoient un nombre de six mille trois cents

(*a*) Bernier, Thomas Rhoé, Marc Paul ; Duhalde, etc.

(*b*) En n'évaluant le *dinar* qu'à 10 livres ; cela fait en tout 75,000,000 de notre monnoie.

personnes. Les officiers de la maison du calife, les chevaux destinés pour lui, étoient dans une égale proportion. Douze mille cavaliers composoient sa seule garde; et, si l'on réfléchit qu'Abdérame, dans un état de guerre continuel avec les princes espagnols, fut obligé d'avoir sans cesse sur pied de nombreuses armées, d'entretenir une marine, d'acheter souvent des stipendiaires en Afrique, et de fortifier des places sur des frontieres toujours menacées, on aura peine à comprendre comment ses revenus lui suffisoient. Mais ses ressources étoient immenses; et le souverain de Cordoue étoit peut-être le roi de l'Europe le plus riche et le plus puissant (8).

Richesses des califes de Cordoue.

Il possédoit le Portugal, l'Andalousie, les royaumes de Grenade, de Murcie, de Valence, la plus grande partie de la nouvelle Castille, c'est-à-dire les plus beaux pays de l'Espagne.

Ces provinces alors étoient extrêmement peuplées ; et les Maures avoient porté l'agriculture au dernier point de sa perfection. Les historiens nous assurent que, sur les bords du Guadalquivir, il existoit douze mille villages, qu'un voyageur ne pouvoit marcher un quart-d'heure dans la campagne sans rencontrer quelque hameau. On comptoit dans les états du calife quatre-vingts grandes villes, trois cents du second ordre, un nombre infini de bourgs. Cordoue, la capitale, renfermoit dans ses murs deux cents mille maisons (*a*), neuf cents bains publics. Tout a bien changé depuis l'expulsion des Maures. La raison en est simple : les Maures, vainqueurs des Espagnols, ne persécuterent point les vaincus ; les Espagnols, vainqueurs des Maures, les ont persécutés et chassés.

On fait monter les revenus des ca-

(*a*) Ces maisons ne contenoient jamais qu'une famille.

lifes de Cordoue à douze millions quarante-cinq mille *dinars* d'or ; ce qui fait plus de cent trente millions de notre monnoie. Indépendamment de cet or, beaucoup d'impôts se payoient en fruits de la terre ; et chez un peuple agriculteur, laborieux, possesseur du pays le plus fertile du monde, cette richesse est incalculable. Les mines d'or et d'argent, de tout temps communes en Espagne, étoient une nouvelle source de trésors. Le commerce enrichissoit le peuple et le souverain; ce commerce avoit plusieurs branches : les soies, les huiles, le sucre, la cochenille, le fer, la laine, très-estimée dès ce temps-là, l'ambre gris, le karabé, l'aimant, l'antimoine, le talc, la marcassite, le cristal de roche, le soufre, le safran, le gingembre, le corail pêché sur les côtes de l'Andalousie, les perles sur celles de Catalogne ; les rubis, dont on avoit découvert deux mines, l'une à Malaga, l'autre à Béjà; toutes ces

productions du sol, avant ou après avoir été mises en œuvre, étoient transportées en Afrique, en Egypte, dans l'orient. Les empereurs de Constantinople, toujours alliés nécessaires des califes de Cordoue, favorisoient ces différents commerces; et l'étendue immense des côtes, le voisinage de l'Afrique, de l'Italie, de la France, contribuoient à les rendre plus florissants.

Beaux arts cultivés à Cordoue.

Les arts, enfants du commerce et qui nourrissent leur pere, ajouterent un nouvel éclat au regne brillant d'Abdérame. Les palais, les jardins qu'il construisoit, les fêtes magnifiques de sa cour, attiroient de toutes parts les architectes, les artistes. Cordoue étoit le centre de l'industrie et l'asyle des sciences. La géométrie, l'astronomie, la chymie, la médecine, avoient des écoles célebres qui produisirent, un siecle après, Averroès et Abenzoar. Les poëtes, les philosophes, les mé-

decins arabes étoient si renommés, qu'Alphonse le Grand, roi des Asturies, voulant confier son fils Ordogno à des hommes capables d'instruire un prince, fut obligé, malgré la différence des religions, malgré la haine des chrétiens pour les musulmans, d'appeller près de lui deux précepteurs maures; et l'un des successeurs de cet Alphonse, Sanche le Gros, roi de Léon, attaqué d'une hydropisie que l'on regardoit comme mortelle, n'hésita pas à venir à Cordoue, chez Abdérame son ennemi, se livrer à ses médecins (*a*). Sanche fut guéri. Ce trait singulier fait autant d'honneur aux savants arabes qu'à la générosité du calife et à la confiance du roi chrétien.

Tel fut l'état de Cordoue sous le regne d'Abdérame III. Il occupa le trône plus de cinquante ans; l'on a pu

(*a*) Mariana, Ferreras, Garibai, etc. *Hist. d'Espagne.*

voir si ce fut avec gloire. Mais rien ne prouvera peut-être combien ce prince étoit au-dessus des autres rois comme l'écrit que l'on trouva dans ses papiers après sa mort. Voici cet écrit tracé de sa main :

« Cinquante ans se sont écoulés » depuis que je suis calife. Richesses, » honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, » j'ai tout épuisé. Les rois mes rivaux » m'estiment, me redoutent et m'en- » vient. Tout ce que les hommes de- » sirent m'a été prodigué par le ciel. » Dans ce long espace d'apparente fé- » licité, j'ai calculé le nombre de jours » où je me suis trouvé heureux, ce » nombre se monte à quatorze. Mor- » tels, appréciez la grandeur, le monde » et la vie. »

Ce monarque eut pour successeur son fils ainé Aboul-Abbas el Hakkam, qui prit, ainsi que son pere, le titre d'*Emir al muménim*. (J. C. 961. Hég. 350.)

Regne d'Hakkam II.

Le couronnement d'Hakkam se fit avec une grande pompe dans la ville de Zehra. Le nouveau calife reçut le serment de fidélité des chefs de la garde scythe, corps redoutable et nombreux d'étrangers qu'Abdérame avoit créé. Les freres, les parents d'Hakkam, les visirs et leur chef l'*hadjeb*, les eunuques noirs et blancs, les archers, les cuirassiers de la garde, jurerent d'obéir au monarque. Cette cérémonie fut terminée par les funérailles d'Abdérame, dont on porta le corps à Cordoue dans le tombeau de ses aïeux.

Hakkam, moins guerrier que son pere, mais aussi sage, aussi habile, jouit de plus de tranquillité. Son regne fut celui de la justice et de la paix. Les exploits, la vigilance d'Abdérame avoient éteint les révoltes. Les rois chrétiens, divisés entr'eux, ne songerent pas à troubler les Maures. La treve conclue avec la Castille et Léon

ne fut rompue qu'une seule fois. Le calife, qui commanda lui-même son armée, fit une campagne glorieuse, prit plusieurs villes aux Espagnols. Pendant le reste de son regne, Hakkam s'appliqua tout entier à rendre ses sujets heureux, à cultiver les sciences, à rassembler dans son palais une immense quantité de livres, sur-tout à faire respecter les loix. Ces loix étoient simples et peu nombreuses.

Loix et justice des Maures.

Il ne paroît pas que chez les Maures il y eût un code civil autre que le code religieux. La jurisprudence se réduisoit à l'application des principes contenus dans l'Alcoran. Le calife, comme chef suprême de la religion, pouvoit bien les interprêter, mais il n'eût osé les enfreindre. Toutes les semaines, au moins une fois, dans une audience publique, il écoutoit les plaintes de ses sujets, interrogeoit les coupables; et, sans quitter son tribunal, les

faisoit aussi-tôt punir. Les gouverneurs nommés par lui dans les villes, dans les provinces, commandoient aux militaires, percevoient les revenus publics, administroient la police, et répondoient des délits arrivés dans leurs gouvernements. Des hommes publics versés dans les loix remplissoient les fonctions de notaires, donnoient une forme juridique aux actes qui assuroient les propriétés; et, lorsqu'il s'élevoit des procès, des magistrats appellés *cadis*, respectés du peuple et du souverain, pouvoient seuls en être les juges. Mais ces procès n'étoient jamais longs : les avocats, les procureurs, étoient inconnus; point de dépens, point de chicane. Les parties plaidoient elles-mêmes, et les arrêts du cadi s'exécutoient sur-le-champ.

La jurisprudence criminelle n'étoit guere plus compliquée : elle employoit presque toujours la peine du talion, ordonnée par le prophete. Les riches

pouvoient, à la vérté, racheter avec de l'argent le sang qu'ils avoient versé; mais il falloit pour cela que les parents du mort y consentissent : le calife lui-même n'auroit osé leur refuser la tête de son fils coupable d'homicide, s'ils s'étoient obstinés à la demander.

Autorité des peres et des vieillards.

Ce code si simple pouvoit ne pas suffire ; mais la suprême autorité des peres sur les enfants, des époux sur les épouses, suppléoit aux loix qui manquoient. Les Arabes avoient conservé de leurs anciennes mœurs patriarchales ce respect, cette soumission, cette obéissance passive de la famille pour son chef. Chaque pere, dans sa maison, avoit presque les droits du calife; il jugeoit sans appel les querelles entre ses femmes, entre ses fils; il punissoit sévérement les moindres fautes, et pouvoit même punir de mort certains crimes. La vieillesse seule donnoit cet empire. Un vieillard étoit

un objet sacré. Sa présence arrêtoit les désordres ; le jeune homme le plus fougueux baissoit les yeux à sa rencontre, écoutoit patiemment ses leçons, et croyoit voir un magistrat à l'aspect d'une barbe blanche.

Cette puissance des mœurs, qui vaut mieux que celle des loix, se soutint long-temps à Cordoue. Le sage Hakkam ne l'affoiblit pas : on en jugera par le trait suivant.

Trait de justice d'Hakkam.

Une pauvre femme de Zehra possédoit un petit champ contigu aux jardins du calife. Hakkam voulut bâtir un pavillon dans ce champ, et fit proposer à cette femme de le lui vendre. Celle-ci refusa toutes les offres en déclarant qu'elle ne renonceroit jamais à l'héritage de ses peres. Hakkam sans doute ne fut pas informé de la résistance de cette femme. L'intendant des jardins, en digne ministre d'un roi despote, s'empara du champ par force,

et le pavillon fut bâti. La pauvre femme au désespoir courut à Cordoue raconter son malheur au cadi Béchir, et le consulter sur ce qu'elle devoit faire. Le cadi pensa que le prince des croyants n'avoit pas plus qu'un autre le droit de s'emparer du bien d'autrui; et il s'occupa des moyens de lui rappeller cette vérité que les meilleurs princes peuvent oublier un moment.

Un jour qu'Hakkam, environné de sa cour, étoit dans le beau pavillon bâti sur le terrein de la pauvre femme, on vit arriver le cadi Béchir monté sur son âne, portant dans ses mains un sac vide. Le calife étonné lui demanda ce qu'il vouloit. Prince des fidelles, répond Béchir, je viens te demander la permission de remplir ce sac de la terre que tu foules à présent à tes pieds. Hakkam y consent avec joie; le cadi remplit son sac de terre. Quand il fut plein, il le laisse debout, s'approche du calife, et le supplie de mettre le

comble à sa bonté en l'aidant à charger ce sac sur son âne. Hakkam s'amuse de la proposition, l'accepte, et vient pour soulever le sac. Mais, pouvant à peine le mouvoir, il le laisse tomber en riant, et se plaint de son poids énorme. Prince des croyants, dit alors Béchir avec une imposante gravité, ce sac que tu trouves si lourd ne contient pourtant qu'une petite parcelle du champ usurpé par toi sur une de tes sujettes; comment soutiendras-tu le poids de ce champ, quand tu paroîtras devant le grand juge, chargé de cette iniquité? Hakkam, frappé de cette image, courut embrasser le cadi, le remercia, reconnut sa faute, et rendit sur l'heure à la pauvre femme le champ dont on l'avoit dépouillée, en y joignant le don du pavillon et des richesses qu'il contenoit.

Un despote capable d'une telle action ne le cede qu'au cadi qui le força de la faire.

Regne d'Haccham II. Victoires d'Almanzor.

Hakkam mourut après quinze ans de regne. Son fils Haccham lui succéda. (J. C. 976. Hég. 366.)

Ce prince étoit enfant quand il monta sur le trône. Son enfance dura toute sa vie. Pendant et après sa minorité, un Maure célebre, nommé Mahomet Almanzor, revêtu de l'importante charge d'*hadjeb*, gouverna l'état avec gloire. Cet Almanzor, qui réunissoit au génie d'un homme d'état les talents d'un grand capitaine, cet Almanzor, le plus redoutable, le plus fatal ennemi qu'eussent encore combattu les Chrétiens, régna pendant vingt-six ans sous le nom de l'indolent Haccham. Il porta cinquante-deux fois la guerre dans la Castille ou les Asturies, prit et saccagea les villes de Barcelone, de Léon, (J. C. 985, 996, 997. Hég. 375, 387, 388.) pénétra jusqu'à Compostelle, détruisit sa fameuse

église dont il rapporta les dépouilles à Cordoue, rendit quelques moments aux Arabes leur premiere force, leur ancienne énergie, et fit respecter de toute l'Espagne le foible calife son maître, qui, pendant ce temps, s'endormoit au milieu des femmes et des plaisirs (9).

Mais cet éclat fut le dernier dont brilla l'empire des Ommiades. Les rois de Léon, de Navarre, et le comte de Castille, se réunirent pour résister au redoutable Almanzor. La bataille se donna non loin de Médina-Céli : elle fut longue, sanglante et douteuse. (J. C. 998. Hég. 389.) Les Maures effrayés de leur perte, prirent la fuite après le combat. Almanzor, à qui cinquante ans de victoires avoient persuadé qu'il étoit invincible, mourut de douleur de ce premier revers. Avec ce grand homme périt la fortune des Arabes. Depuis ce jour, les Espagnols s'agrandirent sur leurs débris.

Troubles à Cordoue. Fin du califat.

Les fils d'Almanzor successivement remplacerent leur illustre pere. En héritant de sa puissance, ils n'hériterent pas de ses talents. Les factions se renouvellerent. (J. C. 1005. Hég. 396.) Un parent du calife prit les armes et s'empara de la personne d'Haccham, qu'il n'osa pourtant immoler; il l'enferma dans une prison en répandant le bruit de sa mort. Ces nouvelles parvinrent en Afrique; un prince ommiade accourt avec des troupes, sous prétexte de venger Haccham. Le comte de Castille s'unit avec lui. La guerre civile s'allume dans Cordoue. Elle embrasa toute l'Espagne; et les princes chrétiens reprirent alors les villes qu'Almanzor leur avoit ôtées. L'imbécille Haccham, jouet de tous les partis, fut replacé sur le trône, et bientôt après forcé d'y renoncer pour échapper à la

mort. Une foule de conjurés (a) furent tour-à-tour proclamés califes, et tour-à-tour déposés, empoisonnés ou égorgés. Un dernier rejeton de la race des Ommiades, Almundir, osa revendiquer ses droits au milieu des troubles et des combats. Ses amis lui représenterent les périls qu'il alloit courir. Que je regne un jour, leur répondit-il, et que le lendemain j'expire, je ne me plaindrai point de mon sort. Ses desirs ne furent pas accomplis, il fut massacré sans être calife. D'autres usurpateurs se succéderent et ne régnerent que peu de moments. Jalmarben-Mohammed fut le dernier. En lui finit l'empire des califes d'occident, (J. C. 1027. Hég. 419.) que la dynastie des Ommiades avoit occupé pendant trois siecles. Avec ces princes s'anéantirent la force et la

(a) Mahadi, Suleiman, Ali, Abdérame IV, Casim, Jahiah, Haccham III, Mohammed, Abdérame V, Jahiah II, Haccham IV, Jalmar-ben-Mohammed.

gloire de Cordoue. Les gouverneurs des différentes villes sujettes de cette cité, profiterent de ces temps d'anarchie pour s'ériger en souverains. Cordoue ne fut même plus la capitale d'un royaume ; elle conserva seulement la suprématie religieuse qu'elle devoit à sa mosquée. Affoiblis par leurs divisions, les Maures, soumis à tant de monarques, ne purent résister aux Espagnols. Cette troisieme époque de leur histoire n'offrira plus que leur décadence.

FIN DE LA SECONDE ÉPOQUE.

TROISIEME ÉPOQUE.

Les principaux royaumes élevés sur les ruines du califat,

Depuis le commencement du onzieme siecle jusqu'au milieu du treizieme.

DÈS le commencement du onzieme siecle, lorsque le trône de Cordoue étoit chaque jour teint du sang d'un nouvel usurpateur, les gouverneurs des principales villes, comme nous l'avons déjà dit, s'étoient arrogé le titre de rois. Tolede, Saragosse, Séville, Valence, Lisbonne, Huesca, plusieurs autres places moins considérables, eurent leurs souverains particuliers. L'histoire de ces nombreux monarques seroit presque aussi fatiguante pour le lecteur que pour l'écrivain : elle ne présente pendant deux cents ans que

des massacres continuels, des forteresses prises, reprises, des pillages, des séditions, quelques exploits et beaucoup de crimes. Je passerai rapidement sur ces deux siecles de malheurs, en me contentant d'indiquer la fin de ces petites monarchies.

Etat de l'Espagne chrétienne.

L'Espagne chrétienne dans le même temps nous offre à-peu-près les mêmes tableaux. Les rois de Léon, de Navarre, de Castille, d'Aragon, presque tous parents et quelquefois freres, ne s'en égorgent pas moins entr'eux. La différence des religions ne les empêche pas de s'unir aux Maures pour accabler d'autres chrétiens ou d'autres Maures leurs ennemis. Ainsi, dans une bataille que se livrent les Musulmans, (J. C. 1010 et suiv.) on trouve parmi les morts un comte d'Urgel et trois évêques de Catalogne (1). Ainsi le roi de Léon, Alphonse V, donne sa sœur Thérese en mariage au roi de Tolede Abdalla pour

s'en faire un allié contre la Castille. Les fils de Sanche-le-Grand (J. C. 1054.) s'arrachent à main armée l'héritage que leur pere leur avoit assigné; (J.C. 1070.) les enfants du fameux Ferdinand (a) sont dépouillés par leur frere Sanche; (J. C. 1076.) un autre Sanche (b), roi de Navarre, est assassiné par le sien. Chez les Chrétiens comme chez les Maures, les crimes se multiplient; les guerres civiles, étrangeres, domestiques, déchirent à la fois l'Espagne; et les peuples, toujours malheureux, paient de leurs biens, de leur sang, les forfaits de leurs souverains.

Royaume de Tolede. Sa fin.

Dans cette longue suite d'événements déplorables, on aime à voir un roi de Tolede nommé Almamon, un roi de Séville nommé Benabad, don-

(a) Ferdinand I, de Castille.
(b) Sanche IV, de Navarre.

ner un asyle dans leur cour, l'un au jeune Alphonse, roi de Léon, l'autre à l'infortuné Garcie, roi de Galice, tous deux chassés de leurs états par leur frere Sanche de Castille, (J. C. 1071 et suiv. Hég. 465 et suiv.) Sanche poursuivoit ses freres comme ses plus cruels ennemis ; et les monarques maures, ennemis naturels de tous les Chrétiens, reçurent ces deux princes comme des freres. Almamon sur-tout prodigua les soins les plus tendres au malheureux Alphonse : il s'occupa de lui procurer à Tolede tous les plaisirs qui pouvoient le consoler de la perte de son trône ; il lui donna des revenus, le traita comme un fils chéri. (J. C. 1072. Hég. 466.) Bientôt la mort du barbare Sanche rendit Alphonse héritier de Léon et de la Castille : le généreux Almamon, qui tenoit alors dans ses mains le roi de ses ennemis, l'accompagna jusqu'à la frontiere, le combla de présents, de caresses, lui offrit ses

troupes et ses trésors. Tant que cet Almamon vécut, Alphonse VI n'oublia point ses bienfaits : il conserva la paix avec lui, le secourut contre le roi de Séville, et traita de même son fils Haccham, successeur du bon Almamon. Mais, après un regne assez court, Haccham laissa le trône de Tolede à son jeune frere Jaiah. Ce prince mécontenta les Chretiens, qui étoient en grand nombre dans sa ville : ils prierent en secret Alphonse de venir attaquer Jaiah. Le souvenir d'Almamon fit long-temps hésiter Alphonse. La reconnoissance lui défendoit d'écouter les conseils de l'ambition : la reconnoissance fut la plus foible. Alphonse vint camper devant Tolede. Après un siege long et célebre, où s'empresserent d'accourir plusieurs guerriers navarrois et françois, Tolede enfin capitula. (J. C. 1085. Hég. 478.) Le vainqueur permit au fils d'Almamon d'aller regner à Valence :

lence : il s'engagea par serment à conserver aux Maures leurs mosquées, et ne put empêcher les Chrétiens de violer bientôt cette promesse.

Succès des Chrétiens. Le Cid.

Telle fut la fin du royaume et des rois maures de Tolede. Cette ancienne capitale des Goths appartenoit aux Arabes depuis trois cents soixante et douze ans. Plusieurs autres villes, moins puissantes, ne tarderent pas à subir le joug. Les rois d'Aragon, de Navarre, les comtes de Barcelone, harceloient, assiégeoient sans cesse les petits princes musulmans restés dans le nord de l'Espagne. Les rois de Castille et de Léon occupoient assez ceux du midi pour les empêcher de secourir leurs freres. Le Cid, sur-tout, le fameux Cid, suivi d'une troupe invincible que sa gloire seule avoit rassemblée, couroit, voloit dans les Espagnes, faisant triompher les Chrétiens, combattant même pour les Maures quand les

Maures se déchiroient entr'eux, et portant toujours la victoire dans le parti qu'il daignoit choisir. Ce héros, le plus estimable peut-être de tous ceux que l'histoire a célébrés, puisque sa grande ame fut toujours pure, puisqu'à ses talents guerriers il sut réunir les vertus morales : ce simple chevalier castillan, à qui son nom seul donna des armees, se vit le maître de plusieurs villes, aida le roi d'Aragon à s'emparer d'Huesca, (J. C. 1094. Hég. 487.) et conquit seul, avec ses hommes d'armes, le royaume de Valence. Aussi puissant que son souverain, dont il eut souvent à se plaindre, envié, persécuté par des courtisans jaloux, il n'oublia jamais un moment qu'il étoit sujet du roi de Castille. Exilé, banni de sa cour et même de ses états, il alloit avec ses braves compagnons, attaquer, vaincre les Maures, et il envoyoit les vaincus rendre hommage au roi qui l'avoit banni. Rappellé bientôt près d'Alphonse

par le besoin qu'on avoit de son bras, le Cid quittoit ses conquêtes ; et, sans demander de réparations, revenoit défendre ses persécuteurs : toujours prêt, dans sa disgrace, à tout oublier pour son roi ; toujours prêt, dans sa faveur, à lui déplaire pour la vérité (2).

Tant que le Cid put combattre, les Chrétiens eurent l'avantage : mais, peu d'années avant sa mort, arrivée en 1099, les Maures d'Andalousie changerent de maîtres, et devinrent pour quelques instants plus redoutables que jamais.

Royaume de Séville.

Depuis la chûte de Tolede, Séville s'étoit élevée. Les souverains de cette ville, possesseurs de l'ancienne Cordoue, l'étoient encore de l'Estramadure et d'une partie du Portugal. Bénabad, roi de Séville, et l'un des meilleurs princes de ce siecle, étoit alors le seul ennemi qui pût inquiéter la Castille,

Alphonse VI voulut s'allier avec ce Maure puissant : il lui demanda sa fille en mariage, l'obtint, et reçut plusieurs places pour sa dot. Cet hymen extraordinaire, qui sembloit assurer la paix entre les deux nations, devint la cause ou le prétexte de nouveaux combats.

Les Almoravides regnent en Afrique.

L'Afrique, après avoir été démembrée du vaste empire des califes d'orient par les califes fatimites ; après avoir, pendant trois siecles de guerres civiles, appartenu successivement à des vainqueurs plus féroces, plus sanguinaires, que les lions de ses déserts (3), l'Afrique venoit d'être asservie par la famille des Almoravides, tribu puissante, originaire de l'Egypte. Joseph-ben-Tessefin, second prince de cette dynastie, venoit de fonder l'empire et la ville de Maroc. Doué de quelques talents pour la guerre, orgueilleux de sa puissance et brûlant de

l'augmenter, Joseph regardoit d'un œil d'envie les beaux climats de l'Espagne conquis autrefois par des Africains.

Conquête des Almoravides en Espagne.

Quelques historiens prétendent que le roi de Castille, Alphonse VI, et son beau-pere Bénabad, roi de Séville, ayant formé le projet de se partager l'Espagne entiere, firent la faute capitale d'appeller les Maures d'Afrique pour les aider dans ce grand projet. D'autres auteurs, appuyés sur des raisons plus plausibles, disent que les petits rois musulmans, voisins ou tributaires de Bénabad, justement alarmés de son alliance avec un Chrétien, solliciterent l'appui de l'Almoravide. Quoiqu'il en soit, l'ambitieux Joseph saisit cette heureuse occasion : il passa la mer avec une armée, (J. C. 1097. Hég. 490.) vint attaquer aussi-tôt Alphonse, et le vainquit dans une bataille. De là,

tournant ses armes contre Bénabad, Joseph prit Cordoue, assiégea Séville, et se préparoit à donner l'assaut, lorsque le vertueux Bénabad, sacrifiant sa couronne et même sa liberté pour sauver ses sujets des horreurs du pillage, vint se remettre, avec sa famille composée de cent enfants, à la discrétion de l'Almoravide. Ce barbare eut l'atrocité de le faire charger de chaînes, et, redoutant jusqu'aux vertus qui rendoient ce bon roi si cher à son peuple, il l'envoya finir ses jours dans une prison d'Afrique, où ses filles étoient obligées de travailler de leurs mains pour nourrir leur pere et leurs freres. L'infortuné Bénabad vécut six ans dans cette prison, ne regrettant le trône que pour son peuple, ne supportant la vie que pour ses enfants, et composant dans ses longs loisirs des poésies qu'on a conservées, où il console ses filles, où il rappelle sa grandeur passée, et se

donne en exemple aux rois qui osent compter sur la fortune (*a*).

Des princes François viennent en Espagne.

Joseph, maître de Séville et de Cordoue, ne tarda pas à soumettre les autres petits états musulmans. Les Maures, réunis sous un seul monarque aussi puissant que Joseph, menaçoient de redevenir ce qu'ils avoient été sous leurs califes. Les princes Espagnols le sentirent : et, suspendant leurs querelles particulieres, ils se joignirent avec Alphonse pour résister aux Africains. C'étoit le temps où le fanatisme de la religion et de la gloire faisoit tout quitter aux guerriers d'Europe pour aller combattre les infideles. Raymond de Bourgogne et son parent Henry, tous deux princes du sang de France, Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, d'autres chevaliers leurs vassaux, franchirent les

(*a*) Cardonne, *Histoire d'Afrique.*

Pyrénées, et vinrent se ranger sous les drapeaux du roi de Castille. Joseph fut forcé de fuir, et repassa bientôt la mer. Le reconnoissant Alphonse donna ses filles pour récompense aux François qui l'avoient secouru. L'aînée Urraque épousa Raymond de Bourgogne, et en eut un fils qui depuis hérita de la Castille. Thérese devint femme de Henri, en lui apportant pour dot les terres qu'il avoit conquises et qu'il pourroit conquérir en Portugal : ce fut là l'origine de ce royaume. Elvire fut donnée à Raymond, comte de Toulouse, qui l'emmena dans la Terre-sainte, où sa valeur fonda des états.

Fin du Royaume de Saragosse. Fondation du royaume de Portugal. J. C. 1118. Hég. 512.

Excités par ces exemples, d'autres François vinrent peu après aider le roi d'Aragon, Alphonse-le-Batailleur, à se rendre maître de Saragosse et à détruire pour toujours cet ancien royaume

des Maures. Le fils de Henri de Bourgogne, Alphonse I, roi de Portugal, prince renommé par sa valeur, profita d'une flotte d'Anglois, de Flamands et de Germains, qui alloient à la Terre-sainte, pour mettre le siege devant Lisbonne. (J. C. 1147. Hég. 542.) Il emporta d'assaut cette forte place, dont il fit la capitale de son nouveau royaume. Pendant ce temps, les rois de Castille et de Navarre étendoient leurs conquêtes dans l'Andalousie; les Maures étoient par-tout battus, leurs villes se rendoient de toutes parts, sans que les Almoravides fissent de grands efforts pour les secourir. Ces princes étoient alors occupés dans leurs foyers à combattre de nouveaux sectaires, dont le chef, nommé Tomrut, sous prétexte de ramener les peuples à la doctrine pure de Mahomet, se frayoit un chemin au trône, et finit, après bien des combats, par en chasser les Almoravides. Maîtres de Maroc

et de Fez, les vainqueurs, selon l'usage d'Afrique, exterminerent la race entiere des vaincus, et fonderent une nouvelle dynastie connue sous le nom des Almohades. (J. C. 1149. Hég. 544.)

Etat des beaux arts chez les Maures. Abenzoar, Averroès.

Au milieu de ces divisions, de ces guerres, de ces combats, les beaux arts se cultivoient encore à Cordoue. Ils n'étoient plus dans cette ville déchue, ce qu'ils avoient été sous les Abdérames : mais les écoles de philosophie, de poésie, de médecine, subsistoient toujours ; et ces écoles, dans le douzieme siecle, produisirent plusieurs hommes célebres, parmi lesquels se distinguerent le savant Abenzoar et le fameux Averroès. Le premier, également habile dans la médecine, dans la pharmacie, dans la chirurgie, vécut, dit-on, cent trente-cinq ans, et nous a laissé des ouvrages

estimés. Le second, médecin comme lui, mais de plus philosophe, poëte, jurisconsulte, commentateur, s'acquit une grande réputation que les siecles ont confirmée. Le partage qu'il fit de sa vie, donne à réfléchir à l'esprit : dans sa jeunesse, il aima tous les plaisirs et fut passionné pour la poésie : dans l'âge mûr, il brûla les vers qu'il avoit faits, étudia la législation, et remplit la charge de juge ; devenu plus vieux, il quitta cette place pour se livrer à la médecine, dans laquelle il obtint de très-grands succès ; enfin, la philosophie remplaça seule ses premiers goûts et l'occupa tout entier jusqu'à la fin de ses jours. Averroès fut le premier qui répandit chez les Maures le goût de la littérature grecque : il traduisit en arabe et commenta les œuvres d'Aristote ; il écrivit plusieurs autres livres de philosophie, de médecine, et jouit de la double gloire d'éclairer les hommes et de les servir (4).

Divisions parmi les Chrétiens et parmi les Maures.

Tant que l'Afrique déchirée par la longue guerre des Almoravides et des Almohades, ne put s'opposer aux progrès des Espagnols, ceux-ci, profitant de ces troubles, étendirent leurs conquêtes dans l'Andalousie. Si leurs princes, moins désunis, avoient agi de concert, ils seroient parvenus, dès cette époque, à chasser les Musulmans de toute l'Espagne : mais ces princes, toujours divisés, avoient à peine gagné quelques villes, qu'ils se les disputoient entr'eux. Le nouveau royaume de Portugal, conquis par la valeur d'Alphonse, fut bientôt en guerre avec celui de Léon. (J. C. 1178 et suiv.) L'Aragon et la Castille, après des querelles sanglantes, se liguerent contre la Navarre. Sanche VIII, roi de ce petit état, fut forcé d'aller en Afrique implorer le secours des Almohades, qui, récemment établis sur le

le trône de Maroc, avoient encore à dissiper les restes du parti des Almoravides, et ne pouvoient malgré leur envie, faire valoir leurs droits sur l'Espagne. Cependant, deux rois Almohades, nommés tous les deux Jacob, passerent plusieurs fois la mer avec de fortes armées. (J. C. 1184. Hég. 580.) L'un, battu par les Portugais, ne survécut pas a sa défaite : l'autre, vainqueur des Castillans, accepta bientôt une treve, et se hâta de retourner à Maroc, (J. C. 1195. Hég. 591.) où de nouveaux troubles le rappelloient. Ces inutiles victoires, ces efforts mal soutenus, n'accabloient ni les Musulmans, ni les Chrétiens; des deux côtés, les vaincus rentroient bientôt en campagne, les traités étoient oubliés; et les monarques de Maroc, quoique regardés comme souverains de l'Andalousie, n'avoient pourtant dans ce pays qu'une autorité précaire, toujours contestée dès qu'ils étoient éloignés, toujours

reconnue dès que le besoin forçoit les Maures andalous de recourir à leur protection.

Les Africains viennent attaquer l'Espagne. J. C. 1211. Hég. 608.

Enfin, Mahomet *el Nazir*, le quatrieme prince de la dynastie des Almohades, que les Espagnols appellent *le Verd*, de la couleur de son turban, se voyant possesseur paisible de l'empire des Maures en Afrique, résolut de rassembler toutes ses forces, de les porter en Espagne, et d'y renouveller l'ancienne conquête de Tarik et de Moussa. La guerre sainte est proclamée: une foule innombrable de guerriers rendus sous les enseignes de Mahomet part avec lui des rives d'Afrique, arrive en Andalousie. Là, leur nombre est presque doublé par les Maures Espagnols, que la haine du nom chrétien, le souvenir de tant d'injures, font accourir auprès de leurs freres. Mahomet, plein de confiance,

leur annonce une victoire sûre, leur promet de les rendre maîtres de tous les pays qu'ils possédoient jadis; et, brûlant d'en venir aux mains, il s'avance vers la Castille à la tête de cette formidable armée; qui, au rapport des historiens, passoit six cents mille soldats.

Le roi de Castille, Alphonse le Noble, averti des préparatifs de l'empereur de Maroc, avoit imploré les secours des princes chrétiens de l'Europe. Le pape Innocent III publia la croisade, prodigua les indulgences; et Rodrigue, archevêque de Tolede, qui lui-même avoit fait le voyage de Rome pour solliciter le souverain pontife, en repassant par la France, prêcha les peuples sur sa route, et engagea plusieurs chevaliers à venir combattre les Musulmans. Le rendez-vous général fut à Tolede, où l'on vit arriver bientôt plus de soixante mille croisés d'Italie et sur-tout de France, qui

se joignirent aux Castillans. (J. C. 1212. Hég. 609.) Le roi d'Aragon, Pierre II, le même qui périt depuis dans la guerre des Albigeois, amena sa vaillante armée. Sanche VIII, roi de Navarre, ne tarda pas à paroître avec ses braves Navarrois. Les Portugais, qui venoient de perdre leur prince, envoyerent leurs meilleurs guerriers. Toute l'Espagne enfin prit les armes : il s'agissoit de sa destinée, et jamais, depuis le roi Rodrigue, les Chrétiens ne s'étoient trouvés dans un aussi pressant danger.

Bataille de Toloza.

Ce fut au pied des montagnes appellées *la Sierra morena*, dans un lieu nommé *las Navas de Toloza*, que les trois princes espagnols se rencontrerent avec les Maures. Mahomet s'étoit rendu maître des gorges par où les Chrétiens devoient passer. Son dessein étoit, ou de les forcer de retourner en arriere, ce qui les exposoit à manquer

de vivres, ou de les écraser dans ce passage, s'ils avoient l'audace de s'y présenter. Les rois embarrassés tinrent conseil. Alphonse vouloit combattre; Pierre et Sanche étoient d'avis de se retirer. Un berger vint leur indiquer un défilé qu'il connoissoit. Ce fut le salut de l'armée. Ce berger guida les rois; et par des sentiers difficiles, à travers les rocs, les torrents, les Espagnols gravirent enfin jusqu'à la cime des monts. Là, se montrant tout-à-coup aux yeux des maures étonnés, ils se préparerent, pendant deux jours, au combat par la priere, par la confession et la communion. Les rois leur donnerent l'exemple de cette ferveur. Les prélats, les ecclésiastiques, qui étoient en grand nombre dans le camp, après avoir absous ces pieux guerriers, se disposerent à les suivre au plus fort de la melée.

Le troisieme jour, 16 de juillet de l'année 1212, l'armée se mit en ba-

taille, divisée en trois corps de troupes, commandés chacun par un roi. Alphonse et ses Castillans étoient au centre avec les chevaliers de Saint Jacques et de Calatrave, ordres nouvellement institués. Rodrigue, archevêque de Tolede, témoin oculaire et historien de cette grande journée, étoit à côté du roi, précédé d'une grande croix, principale enseigne de l'armée. Sanche et ses Navarrois formoient la droite. Pierre et ses Aragonois tenoient la gauche. Les croisés françois, réduits à un petit nombre par la desertion de leurs compagnons, qui n'avoient pu soutenir la brûlante chaleur du climat, marchoient à la tête des troupes sous la conduite d'Arnauld, archevêque de Narbonne, et de Thibaut Blazon, seigneur Poitevin. Ainsi rangés, les Chrétiens descendirent vers le vallon qui les séparoit de leurs ennemis.

Les Maures sans aucun ordre, sui-

vant leur antique usage, déployerent de toutes parts leurs innombrables soldats. Cent mille hommes d'une excellente cavalerie faisoient leur principale force; le reste étoit un ramas de fantassins mal armés et peu aguerris. Mahomet, placé sur une colline d'où il dominoit toute son armée, s'étoit environné d'une palissade formée par des chaînes de fer et gardée par l'élite de ses cavaliers à pied. Debout au milieu de cette enceinte, l'alcoran d'une main, le sabre de l'autre, il étoit en spectacle à toutes ses troupes, et ses plus braves escadrons pressoient la colline des quatre côtés.

Les Castillans dirigerent leur premier effort vers cette hauteur. Ils enfoncerent d'abord les Maures : Mais, repoussés à leur tour, ils reculoient en désordre, et commençoient à tourner le dos. Alphonse, courant çà et là pour les rallier, disoit à l'archevêque de Tolede, qui l'accompagnoit par-tout

précédé de sa grande croix : *Archevêque, c'est ici qu'il faut mourir. — Non, sire*, répondoit le prélat, *c'est ici qu'il faut vivre et vaincre*. Dans ce moment, le brave chanoine qui portoit la croix, se jette avec elle au milieu des Musulmans ; l'archevêque et le roi le suivent ; les Castillans se précipitent pour sauver leur prince et leur étendard. Les rois d'Aragon et de Navarre, déjà vainqueurs à leurs ailes viennent se réunir contre la colline. Les maures sont par-tout attaqués : ils résistent ; les Chrétiens les pressent. L'Aragonois, le Navarrois, le Castillan, veulent s'effacer mutuellement. Le brave roi de Navarre se fait jour, arrive à l'enceinte, frappe et brise les chaînes de fer dont le roi maure étoit entouré (5). Mahomet alors prend la fuite. Ses guerriers, ne le voyant plus, perdent le courage et l'espoir. Tout plie, tout fuit devant les Chrétiens, des milliers de Musulmans tombent sous

leurs coups; et l'archevêque de Tolede, avec les autres prélats, environnant les rois vainqueurs, chante le *Te Deum*, sur le champ de bataille. (*a*).

Tactique des Maures.

Ainsi fut gagnée la fameuse bataille de Toloza, sur laquelle je suis entré dans quelques détails à cause de son importance, et pour faire juger de la tactique des Maures, qui n'en connoissoient pas d'autre que de se mêler avec l'ennemi, d'y combattre chacun pour son compte, jusqu'à ce que les plus forts ou les plus braves restassent maîtres du terrein. Les Espagnols n'en savoient guere davantage: mais leur infanterie du moins pouvoit atta-

(*a*) Roderici Toletani *de rebus Hispaniæ*, lib. VIII, cap. 9 et 10; Marianna, *Histor. de Esp.* lib. XI, cap. 24; Guaribai, *del Compend.* lib XII, cap. 33; Cardonne, *histoire d'Afrique*, liv. IV, Ferreras, *Histor. de Esp*, part. VI, pag. 35. etc.

quer et résister en masse, tandis que celle des Musulmans n'étoit presque comptée pour rien. Leurs cavaliers au contraire, choisis dans les principales familles, montés sur des chevaux excellents, exercés dès l'enfance à les manier, s'élançoient plus vîte que l'éclair; frappoient avec le sabre ou la lance, fuyoient avec la même vîtesse, et, se retournant tout-à-coup, ramenoient souvent la victoire. Les Chrétiens, couverts de fer, avoient de l'avantage sur ces cavaliers, qui garantissoient seulement leur poitrine par un plastron, et leur tête par une plaque d'acier. Les fantassins étoient presque nus, armés d'une mauvaise pique. On juge aisément que, dans les mêlées, sur-tout dans une déroute, il en devoit périr un grand nombre; ce qui rend moins invraisemblable les exagérations des historiens. Ils assurent, par exemple, qu'à Toloza les Chrétiens tuerent deux cents mille Maures et ne

perdirent que cent quinze guerriers. En réduisant à leur valeur ces assertions, il demeure certain que les Musulmans firent une perte immense, et que cette importante journée, qu'on célebre encore tous les ans à Tolede par une fête solemnelle, ôta pour long-temps aux rois de Maroc l'espoir de soumettre les Espagnols.

Mahomet retourne en Afrique.

La victoire de Toloza eut des suites plus funestes pour le malheureux Mahomet que pour les Maures d'Andalousie. Ceux-ci, retirés dans leurs villes, fortifiés par les débris de l'armée des Africains, résisterent aux rois espagnols, qui ne leur prirent que peu de places et ne tarderent pas à se séparer. Mahomet, méprisé de ses sujets depuis sa défaite, trahi par ses plus proches parents, perdit tout pouvoir en Espagne, et vit les principaux des Maures former de nouveau de petits états qu'ils déclarerent indépen-

dants. L'infortuné roi de Maroc, forcé de retourner en Afrique, (J. C. 1213. Hég. 610.) y mourut bientôt de chagrin. Avec lui périt la fortune des Almohades. Les princes de cette maison, qui succéderent rapidement à Mahomet vécurent au milieu des troubles, et furent enfin précipités du trône. L'empire de Maroc se divisa : trois dynasties nouvelles s'établirent à Fez, à Tunis, à Trémécen : et ces trois puissances rivales multiplierent les combats, les crimes, les atrocités, qui seules composent l'histoire d'Afrique.

Pays possédés par les Maures.

Pendant ce temps, quelques dissentions élevées en Castille, et la part que prit l'Aragon à la guerre des Albigeois en France laisserent respirer les Maures. Ils étoient encore les maîtres des royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade, d'Andalousie, d'une partie des Algarves, et des isles baléares, jusqu'à

qu'à ce moment peu connues des Chrétiens du continent. Ces états étoient divisés entre plusieurs souverains. Le principal étoit Benhoud, prince habile et grand capitaine, issu des anciens monarques de Saragosse, et dont les talents, la valeur, avoient soumis à sa puissance presque tout le midi oriental de l'Espagne. Après lui, les plus redoutables étoient les rois de Séville et de Valence. Le barbare qui régnoit à Majorque n'étoit qu'un chef de pirates incommode aux seuls Catalans.

Saint Ferdinand et Jacques premier.

Tel étoit l'état de l'Espagne maure, lorsque deux jeunes héros, parvenus à-peu-près en même temps aux deux premieres couronnes des Chrétiens, après avoir pacifié les troubles élevés pendant leur minorité, tournerent toutes leurs forces contre les Musulmans, (J. C. 1224. Hég. 621.) et, toujours émules de gloire sans être jamais rivaux d'intérêt, consacrerent leur vie à combattre, à

vaincre, à chasser ces éternels ennemis. L'un de ces princes est Jacques I, roi d'Aragon, fils de Pierre tué à Muret, et qui réunissoit au courage, à la grace, à l'activité de son pere, plus de talents et plus de bonheur : l'autre étoit Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, monarque sage, vaillant, habile, que l'église a mis au nombre des saints, que l'histoire compte au rang des grands hommes.

Ferdinand porta le premier ses armes en Andalousie. Ce roi, neveu de Blanche de Castille reine de France, cousin germain de saint Louis (6), et si ressemblant au héros françois par sa piété, par sa valeur, par les bonnes loix qu'il fit pour son peuple, entra sur les terres des Musulmans, reçut l'hommage de plusieurs de leurs princes qui vinrent se reconnoître ses vassaux, et s'empara d'un grand nombre de places, entre autres de celle d'*Alhambra*, dont les habitants ef-

frayés se retirerent à Grenade et se fixerent dans un quartier de cette ville qui prit le nom, célebre depuis, de leur ancienne patrie.

Conquête des îles Baléares.

D'un autre côté, Jacques d'Aragon, s'embarquoit avec une armée pour aller conquérir les isles Baléares. Contrarié par les vents, il n'aborde pas moins à Majorque ; il défait les Maures sur le rivage, marche vers leur capitale, l'assiege ; et, montant le premier à l'assaut, ce roi chevalier, qui dans les périls précéda toujours ses plus braves chefs, ses plus téméraires soldats, s'empare de cette forte place, (J. C. 1229. Hég. 627.) en chasse le roi musulman, et soumet à jamais à l'Aragon cette nouvelle couronne.

Les Aragonois attaquent Valence.

Jacques méditoit dès long-temps une conquête plus importante. Valence, après la mort du Cid, étoit retombée au pouvoir des Maures. Ce

royaume, si beau, si fertile, où la nature semble se plaire à couvrir de fruits et de fleurs une terre que les hommes ont arrosée de sang, appartenoit alors à Zéith, frere de Mahomet l'Almohade, vaincu par les Chrétiens à Toloza. Une puissante faction, ennemie de ce Zeith, voulut placer sur le trône un prince nommé Zéan. Les deux compétiteurs se firent la guerre. Jacques prit le parti du plus foible. Sous prétexte de marcher au secours de Zéith, le roi d'Aragon pénétra dans le royaume de Valence, battit plusieurs fois Zéan, s'empara de ses places fortes; et, profitant de ses avantages avec cette active intrépidité qui rendoit Jacques si redoutable, il resserra de toutes parts la capitale de son ennemi. (J. C. 1234. Hég. 627.)

Siege de Cordoue.

Zéan, pressé par l'Aragonois, implora le secours de Benhoud, le plus puissant des rois de l'Andalousie.

Mais Benhoud étoit occupé de résister à Ferdinand: les Castillans, sous la conduite de ce vaillant prince, avoient fait de nouveaux progrès, s'étoient rendus maîtres d'un grand nombre de villes, et venoient enfin de mettre le siege devant l'antique Cordoue. Benhoud, souvent battu, mais toujours craint, toujours adoré d'un peuple qui le regardoit comme son dernier appui, Benhoud avoit refait une armée: et, pressé par un desir égal de secourir Cordoue et Valence, il alloit marcher contre l'Aragonois, qu'il croyoit le plus facile à vaincre, lorsqu'un de ses lieutenants le fit périr en trahison, et délivra les rois espagnols du seul homme capable de les arrêter.

Prise de Cordoue. J. C. 1236. Hég. 634.

La mort de Benhoud ôta le courage et l'espoir aux habitants de Cordoue, qui jusques-là s'étoient défendus avec autant de constance que de valeur: ils demanderent à capituler. Les Chré-

tiens userent durement de la victoire, ne laisserent que la vie aux malheureux Musulmans avec la liberté de fuir. Une innombrable quantité de familles dépouillées de leurs biens sortit en pleurant de cette superbe ville, qui, depuis cinq cents vingt-deux ans, avoit été le siege principal de leur grandeur, de leur magnificence, de leur religion et de leurs beaux arts. Ces infortunés en fuyant tournoient leurs yeux avec désespoir vers ces édifices, ces temples, ces magnifiques jardins embellis par cinq siecles de dépenses et de travaux. Les soldats qu'ils y laissoient, loin d'en connoître le prix, aimoient mieux les détruire que les habiter; et Ferdinand, possesseur d'une cité déserte, fut obligé d'attirer par des priviléges, d'appeller de toutes parts des Espagnols, qui murmuroient d'abandonner les arides rochers de Léon pour venir s'établir dans le plus beau pays de la nature et

dans les palais des califes. La grande mosquée d'Abdérame devint une cathédrale ; Cordoue eut un évêque et des chanoines : mais Cordoue ne recouvra plus la moindre image de son ancienne splendeur.

Prise de Valence. J. C. 1238. Hég. 636.

Valence ne tarda pas à subir le joug. Zéan, assiégé par l'intrépide Jacques, avoit encore à combattre dans ses murs la faction de Zéith, qu'il avoit détrôné. Le roi de Tunis tenta vainement d'envoyer une flotte au secours de Valence : cette flotte prit la fuite à la vue des vaisseaux de Jacques. Abandonné de toute la terre, découragé par le sort de Cordoue, trahi par le parti de son compétiteur, Zéan fit proposer à l'Aragonois de devenir son vassal en lui payant un tribut. L'aragonois fut inflexible : il fallut lui livrer Valence. Cinquante mille Musulmans sortirent avec leur roi : ils emporterent leurs trésors. Jacques, fidele à sa parole, les

protégea contre l'avidité de ses guerriers, qui regrettoient ce riche butin. Après la chûte des deux puissants royaumes d'Andalousie et de Valence, rien ne paroissoit plus devoir arrêter les Espagnols. Séville, qui seule restoit encore, étoit déjà menacée par le victorieux Ferdinand : mais, à cette même époque, il s'éleva tout-à-coup un état nouveau qui retarda la ruine des Maures, et s'acquit pendant deux cents ans une grande célébrité.

FIN DE LA TROISIEME EPOQUE.

QUATRIEME ÉPOQUE.

Les rois de Grenade,

Depuis le milieu du treizieme siecle jusqu'à l'expulsion totale des Maures dans le dix-septieme.

LES victoires des Espagnols, surtout la prise de Cordoue, avoient consterné les Maures. Ce peuple ardent et superstitieux, aussi facile à se décourager qu'à s'enivrer d'espérances vaines, regardoit son empire comme détruit, depuis que la croix triomphante couronnoit le faîte de la grande mosquée. Cependant Séville, Grenade, Murcie, le royaume des Algarves, étoient encore aux Musulmans; ils possédoient tous les ports, tous les rivages du midi de l'Espagne; leur étonnante population, leurs richesses,

leur industrie, leur assuroient d'immenses ressources : mais Cordoue, la ville sainte, la rivale de la Mecque dans l'occident, Cordoue étoit au pouvoir des Chrétiens ; les Maures se croyoient sans états.

Mahomet Alhamar devient leur chef.

Un seul homme leur rendit l'espoir. Cet homme étoit Mahomet Abousaïd, de la tribu des *Alhamar*, originaire de Couffa, ville célebre sur la mer rouge. Plusieurs historiens, qui lui donnent le nom de Mahomet Alhamar, assurent qu'il avoit commencé par être un simple berger ; qu'ensuite ayant porté les armes, il parvint jusqu'au trône par ses exploits. Ce fait ne seroit point extraordinaire chez les Arabes, où tous ceux qui ne descendoient pas de la famille du prophete ou de la race royale n'avoient aucun privilege de naissance et n'étoient estimés que ce qu'ils valoient.

Il fonde le royaume de Grenade.

Quoiqu'il en soit, Mahomet Alhamar, né avec un grand courage, ranima celui des Maures vaincus, rassembla quelques troupes dans la ville d'Arjone; et, connoissant le caractere de la nation qu'il vouloit gouverner, il mit dans ses intérêts un *santon*, espece de religieux fort vénérés chez les Maures, qui vint lui prédire publiquement qu'il ne tarderoit pas à être roi. Le peuple aussitôt le proclame: plusieurs cités suivent cet exemple. Mahomet succede à Benhoud, dont il possédoit les talents; et, sentant de quelle importance il étoit de rendre aux Arabes une ville qui remplaçât Cordoue, qui devînt le centre de leurs forces, le dernier asyle de leur religion, il fonde un nouveau royaume et choisit Grenade pour sa capitale. (J.C. 1236. Hég. 634.

Description de Grenade.

Cette cité, de tout temps puissante,

et que l'on croit avoir été l'ancienne *Illiberis* des Romains, est bâtie sur deux collines, peu loin de la *Sierra nevada*, chaîne de montagnes couvertes de neige. Elle est traversée par le Darro; le Xénil baigne ses murailles. Sur les sommets de ces deux collines s'élevent deux forteresses, *l'Albayzin* et *l'Alhambra*. Elles étoient assez vastes pour renfermer chacune quarante mille hommes. Les fugitifs de la ville d'Alhambra, ainsi que nous l'avons dit, avoient donné le nom de leur patrie au nouveau quartier qu'ils vinrent peupler. Les Maures, chassés de Baeça lorsque Ferdinand III s'en rendit maître, étoient de même venus s'établir daus le quartier de l'Albayzin. Grenade avoit recueilli plusieurs exilés de Valence, de Cordoue, des autres places désertées par les Musulmans. Ainsi, chaque jour agrandie, elle formoit dès lors une ville de plus de trois lieues de circuit; et des remparts inexpugnables

pugnables, défendus par mille trente tours, par un peuple brave, nombreux, sembloient assurer son indépendance (*a*).

D'autres avantages donnoient à Grenade la suprématie qu'elle prétendoit. Sa situation, la plus belle, la plus riante de l'univers, la rend maîtresse d'un pays où la nature prodigue ses dons. Sa fameuse *véga*, c'est-à-dire la plaine qui l'environne, est un bassin de trente lieues de tour sur huit à-peu-près de largeur : il est terminé vers le nord par les montagnes d'Elvire et la *Sierra nevada ;* il est fermé des autres côtés par un amphithéâtre de collines plantées d'oliviers, de mûriers, de vignes, de citronniers. L'intérieur de cette plaine est arrosé par cinq petits

(*a*) Garibai, *Compend. hist.* lib. XXXIX, cap. 3 ; Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome I ; page 157 et suiv. ; Henri Swinburne, *Lettres sur l'Espagne*, lettre XX ; Colmenar, *Délices d'Espagne*, tome V, page 31 et suiv.

fleuves (*a*) et par une infinité de sources qui vont serpenter dans des près toujours verds, des forêts de chênes, des bois d'orangers, des campagnes de bled, de lin, des vergers de cannes à sucre Toutes ces productions si riches. si belles, si variées, ne demandent que peu de culture : la terre, dans une continuelle végétation, n'y connoît point le repos de l'hiver; et, pendant les étés brûlants, des vents qui soufflent du côté des montagnes rafraîchissent l'air qu'on respire et raniment l'éclat des fleurs qui viennent sans cesse à côté des fruits.

C'est dans cette plaine célebre qu'aucune description ne peut embellir, c'est dans cette campagne enchantée où la nature semble s'épuiser pour donner à l'homme tout ce qu'il peut souhaiter, c'est là qu'il s'est répandu plus de sang que dans aucun lieu du

(*a*) Le Darro, le Xénil, le Dilar, le Vagro, le Monachil.

monde. Là, pendant deux siecles d'une guerre interminable qui se faisoit de peuple à peuple, de ville à ville, d'homme à homme, on peut assurer qu'il n'est pas un seul coin de terre où les moissons n'aient été brûlées, les arbres coupés, les villages réduits en cendres, et les champs couverts de Maures ou de Chrétiens égorgés.

Etendue et richesses du royaume de Grenade.

Indépendamment de cette *véga*, trésor inepuisable pour Grenade, quatorze grandes cités, plus de cent petites villes (*a*), un nombre prodigieux de bourgs, dépendoient de ce beau royaume. Son étendue depuis Gibraltar, qui ne fut pris par les Chrétiens que long-temps après, jusqu'à la ville de Lorca, étoit de plus de quatre-vingts lieues. Il en avoit trente de largeur

(*a*) Elles sont nommées dans Garibal, liv. XXXIX, chap. 2.

depuis Cambil jusqu'à la mer. Les montagnes, dont il est entrecoupé, produisoient de l'or, de l'argent, des grenats, de améthystes, toutes les especes de marbre. Parmi ces montagnes, celles qu'on appelle les Alpuxares, formoient seules une province, et fournissoient aux rois de Grenade des trésors plus précieux que les mines, des hommes actifs, laborieux, d'habiles cultivateurs, des soldats infatigables. Enfin les ports d'Almérie, de Malaga, d'Algéziras, appelloient les vaisseaux d'Europe et d'Afrique, et devenoient l'entrepôt du commerce des deux mers.

Regne de Mahomet I Alhamar.

Tel étoit, dès sa naissance, le royaume de Grenade; tel il subsista long-temps. Mahomet Alhamar, son fondateur, fit d'inutiles efforts pour réunir sous un même sceptre tout ce qui restoit encore aux Musulmans en Espagne; c'étoit le seul moyen de

résister aux Chrétiens : mais le petit pays de Murcie, celui des Algarves, gouvernés par des princes particuliers, et la grande cité de Séville, refuserent de reconnoître Alhamar, pour continuer à former des états indépendants. Ce fut la cause de leur perte : ils devinrent la proie des Espagnols.

Il devient vassal du roi de Castille.
J. C. 1242. Heg. 640.

Alhamar signala par des victoires les commencements de son regne. Il remporta quelques avantages sur les troupes de Ferdinand : mais des révoltes à Grenade, des troubles élevés de toutes parts dans un empire si nouveau, forcerent Mahomet de signer une paix peu honorable avec le roi de Castille : il lui fit hommage de sa couronne, remit dans ses mains la forte place de Jaën, s'engagea de lui payer un tribut, et de lui fournir des troupes auxiliaires dans les guerres qu'il entre-

prendroit. A ces conditions, Ferdinand le reconnut roi de Grenade, et l'aida même à soumettre les rebelles de ses états.

Ferdinand III assiege Séville.

L'habile Ferdinand ne laissoit en paix Grenade que pour tourner tout l'effort de ses armes contre Séville, qu'il désiroit depuis long-temps de conquérir. Cette importante ville n'avoit plus de rois; elle formoit une espece de république gouvernée par des magistrats guerriers. Sa position près de l'embouchure du Guadalquivir, son commerce, sa population, les délices de son climat, la fertilité des ses campagnes, la rendoient une des plus florissantes cités de l'Espagne. Ferdinand, qui prévoyoit une longue résistance, commença par s'emparer de toutes les places qui l'environnoient. Ensuite il vint mettre le siege devant Séville; et sa flotte, placée à l'embouchure du fleuve, ferma le chemin aux

secours que pouvoit envoyer l'Afrique.

Prise de Séville.

Le siege fut long et meurtrier. Les Sévillans étoient nombreux et aguerris. Le roi des Algarves, leur allié, harceloit sans cesse les assiégeants. Malgré la valeur extrême que montroient les Espagnols dans les assauts, malgré la famine qui commençoit à se faire sentir, la ville, apres un an de siege, refusoit encore de se rendre, lorsque Ferdinand fit sommer le roi de Grenade de venir, selon leur traité, combattre sous ses drapeaux. Alhamar fut forcé d'obéir : il arriva suivi d'une brillante armée. Séville perdit tout espoir (J. C. 1248. Hég. 646.), elle se rendit au roi de Castille ; et le monarque grenadin s'en retourna dans ses états avec la gloire humiliante d'avoir contribué par ses exploits à la perte de ses freres.

Ferdinand, plus pieux que politique, chassa les Maures de Séville.

Cent mille infortunés en sortirent pour aller se réfugier en Afrique ou dans les états de Grenade. Ce royaume devenoit alors l'unique et dernier asyle des Musulmans espagnols. Le petit pays des Algarves reçut bientôt le joug des Portugais; et Murcie, qui n'auroit pas dû se séparer de Grenade, ne tarda pas à devenir la conquête des Castillans.

Revenus des rois de Grenade.

Tant que Ferdinand III vécut, rien n'altéra la bonne intelligence qui régnoit entre ce monarque et Mahomet Alhamar. Celui-ci mit à profit ce temps de paix pour affermir sa couronne, pour se prémunir contre les Chrétiens, qu'il prévoyoit ne pouvoir rester ses amis. Il se trouvoit en état de faire une longue défense : maître d'un pays d'une grande étendue, il possédoit des revenus considérables, qu'il seroit difficile d'apprécier, attendu la valeur peu connue des monnoies arabes et

les différentes sources où puisoit le trésor public. Toutes les terres, par exemple, payoient au souverain le septieme de leurs productions en tout genre; les troupeaux étoient soumis à la même imposition. Des fermes nombreuses et magnifiques formoient le domaine royal; et l'agriculture, poussée au dernier degré de perfection dans un pays si abondant, devoit porter cette espece de revenus à une somme prodigieuse. Ces richesses étoient augmentées par plusieurs droits que prélevoit le souverain sur la vente, sur la marque, sur le passage de toute espece de bétail. Une loi rendoit le monarque héritier de tout Musulman mort sans enfants et lui donnoit une part dans les autres héritages. Il possédoit, comme on l'a vu, des mines d'or, d'argent, de pierres précieuses; et, quoique les Maures fussent peu habiles dans l'art d'exploiter les mines, Grenade étoit cepen-

dant le pays de l'Europe où l'or et l'argent étoient le plus communs. Le commerce de ces belles soies, la variété de ses autres productions, le voisinage des deux mers, l'activité, l'industrie, l'étonnante population des Maures, leur profonde science dans l'agriculture, la sobriété naturelle aux habitants de l'Espagne, cette propriété des pays chauds qui fait donner beaucoup à la terre et fait vivre de peu son possesseur, tant d'avantages réunis doivent nous donner une grande idée des ressources et de la puissance de cette singuliere nation (a).

Forces militaires.

Leurs forces, je ne dirai pas en temps de paix, car presque jamais ils ne furent en paix, étoient à-peu-près de cent mille hommes. Cette armée

(a) Garibai, *Compend. hist.* lib. XXXIX, cap. 4; Abi Abdallah-ben-Alkahilbi Absaneni, etc. *Manuscrit de l'Escurial;* Swinburne, *Lettres sur l'Espagne*, lettre XXII.

dans un besoin pouvoit aisément se doubler. La seule ville de Grenade fournissoit cinquante mille guerriers. D'ailleurs tout Maure étoit soldat pour combattre les Espagnols. La différence des cultes rendoit ces guerres sacrées; et la haine des deux nations, presque également superstitieuse, armoit toujours des deux côtés jusqu'aux enfants et aux vieillards.

Cavalerie des Maures.

Indépendamment de ces troupes nombreuses, braves, mais mal disciplinées, qui se rassembloient pour une campagne, s'en retournoient ensuite dans leurs foyers, et ne coûtoient rien à l'état, le monarque entretenoit un corps considérable de cavaliers, dispersés sur les frontieres, sur-tout du côté de Murcie et de Jaën, pays sans cesse exposés aux incursions des Espagnols. Chacun de ces cavaliers avoit une petite habitation, un petit champ, que le roi lui donnoit pendant sa vie,

et qui suffisoit à son entretien, à celui de sa famille et de son cheval. Cette maniere de stipendier les soldats n'étoit point à charge au trésor public; elle les attachoit d'avantage à leur patrie et les intéressoit sur-tout à bien défendre leur patrimoine, toujours le premier ravagé s'ils n'arrêtoient pa l'ennemi. Dans un temps où l'art de la guerre n'exigeoit pas, comme de nos jours, d'exercer continuellement de grandes troupes rassemblées, cette cavalerie étoit excellente. Montée sur des chevaux andalous ou africains, dont le mérite est assez connu, composée de cavaliers accoutumés dès l'enfance à manier ces légers coursiers, à les soigner, à les chérir, à les regarder comme les compagnons de leur vie, elle avoit acquis dès lors cette supériorité que nous reconnoissons encore à la cavalerie maure.

Ces redoutables escadrons, dont rien n'égaloit la vélocité, qui dans le même

instant chargeoient en masse, se rompoient par troupe, s'éparpilloient, se rallioient, fuyoient, revenoient en ligne; ces cavaliers, dont la voix, dont le moindre geste, dont la pensée, pour ainsi dire, étoit entendue de leurs admirables coursiers, et qui ramassoient au galop leur lance ou leur sabre tombés à terre, faisoient la principale force des Maures. Leur infanterie ne valoit rien; et leurs places, mal fortifiées, entourées seulement de murailles et de fossés, défendues par cette infanterie peu estimée, ne pouvoient résister long-temps à celle des Espagnols, qui commençoit dès-lors à devenir ce qu'elle fut depuis en Italie sous Gonzalve le grand capitaine.

J. C. 1262. Nég. 660. Trait de générosité des Maures.

Après la mort de Saint-Ferdinand, Alphonse le Sage (1), son fils, monta sur le trône. Le premier soin d'Alha-

mar fut d'aller lui-même à Tolede, suivi d'une brillante cour, renouveller avec Alphonse le traité d'alliance, ou plutôt de dépendance, qui l'unissoit à Ferdinand. Le nouveau roi remit au Maure une partie du tribut auquel il s'étoit soumis. Mais cette paix ne fut pas de longue durée : les deux nations recommencerent la guerre avec des avantages à-peu-près égaux. Je n'en rapporterai qu'une action qui fait autant d'honneur à l'humanité des Maures qu'au courage des Espagnols : c'est celle de Garcias Gomès, gouverneur de la ville de Xérès. Assiégé par les Grenadins, sa garnison presque détruite, il refusoit de se rendre ; et, debout sur le rempart, couvert de sang, hérissé de fleches, il soutenoit seul le choc des assaillants. Les Maures, d'un commun accord, convinrent de ne pas tuer ce héros : ils lui jetterent des crochets de fer, l'enleverent vivant malgré lui, le traiterent avec respect, firent

guérir ses blessures, et le renvoyerent avec des présents.

Divisions en Castille. J. C. 1266. Hég. 665.

Alhamar ne put empêcher Alphonse de s'emparer du royaume de Murcie; et, pour obtenir la paix, il fut forcé de nouveau de se soumettre au tribut. Les divisions qui s'éleverent bientôt entre le monarque castillan et quelques grands de son royaume, donnerent au Grenadin l'espoir de réparer ses pertes. Le frere d'Alphonse et plusieurs seigneurs des premieres maisons de Castille (*a*), mécontents de leur souverain, se retirerent à Grenade, et servirent utilement Alhamar contre deux rebelles de ses états, protégés par les Espagnols. (J. C. 1272. Hég. 672.) Mais Alhamar mourut alors, laissant le trône qu'il avoit acquis et conservé par ses talents à son fils Mahomet II el Fakih.

(*a*) Les Lara, les Haro, les Mendoze, etc.

Regne de Mahomet II el Fakih.

Ce nouveau roi, qui prit le titre d'*Emir al mumenim*, marcha sur les traces de son pere. Il profita de la discorde qui régnoit à la cour de Castille et des inutiles voyages qu'entreprit Alphonse le sage dans l'espoir de se faire élire empereur (2). Mahomet, pendant son absence, fit une ligue offensive avec le roi de Maroc Jacob, de la race des *Mérinis*, vainqueurs et successeurs des Almohades. Il lui céda les deux fortes places de Tariffe et d'Agéziras pour l'engager à passer en Espagne. Jacob y vint en effet, suivi d'une armée. (J. C. 1276. Hég. 674.) Les deux Maures, agissant de concert, remporterent quelques avantages : mais la criminelle révolte de l'infant de Castille Sanche contre son pere Alphonse le Sage, désunit bientôt les monarques musulmans. Le roi de Grenade Mahomet prit le parti du fils rebelle.

Alphonse, abandonné de ses sujets, implora le secours du roi de Maroc. Jacob repassa la mer avec ses troupes : il vit Alphonse à Zahra. Dans cette célebre entrevue, l'infortuné Castillan voulut céder la place d'honneur à celui qui venoit le défendre. Elle vous appartient, lui dit Jacob, tant que vous serez malheureux. Je viens venger la cause des peres ; je viens vous aider à punir un ingrat qui reçut de vous la vie et veut vous ôter la couronne. Quand j'aurai rempli ce devoir, quand vous serez heureux et puissant, je vous disputerai tout et redeviendrai votre ennemi.

Alphonse ne fut pas assez grand pour se fier au monarque qui lui tenoit ce noble langage ; il s'échappa de son camp. Bientôt après il mourut, (J. C. 1284. Hég. 683.) en déshéritant le coupable Sanche, qui n'en régna pas moins après lui (3). De nouveaux

troubles agiterent la Castille, et Mahomet saisit cet instant pour entrer dans l'Andalousie. Il gagna des batailles, s'empara de quelques places, (J. C. 1302. Hég. 703.) et termina par des victoires un regne long et glorieux. Son fils Mahomet III lui succéda.

Beaux arts à Grenade.

Ce Mahomet *Emir al mumenim* dont je viens de rapporter les principales actions politiques, fut un prince ami des beaux arts : il les attiroit à sa cour, que les poëtes, les philosophes, les astronomes, rendirent célebre. Les Maures étoient encore si supérieurs aux Espagnols pour les sciences, qu'Alphonse le Sage, roi de Castille, dont nous avons des tables astronomiques nommées les tables *alphonsines*, appella près de lui les savants arabes pour l'aider à les rédiger. Grenade commençoit à remplacer Cordoue. L'architecture sur-tout y faisoit de grands progrès. Ce fut sous le regne de Ma-

homet II que l'on commença ce fameux palais de l'Alhambra, qui subsiste encore en grande partie, étonne les voyageurs que son nom seul attire à Grenade, et nous prouve jusqu'à quel point les Maures avoient su porter cet art, si peu connu des Européens, d'accorder toujours la magnificence avec les recherches de la volupté. On me pardonnera peut-etre quelques détails sur ce singulier monument; ils feront connoître les mœurs, les usages particuliers des Maures.

Description de l'Alhambra.

L'Alhambra, comme je l'ai dit, étoit une vaste forteresse construite sur une des deux collines renfermées dans Grenade. La colline, embrassée de tous côtés par les eaux du Xénil et du Darro, étoit encore défendue par une double enceinte de murs. C'est au sommet de cette montagne, qui domine toute la ville, et d'où l'on découvre au loin la plus belle vue de

l'univers, c'est au milieu d'une esplanade couverte d'arbres et de fontaines, que Mahomet choisit la place de son palais.

Rien de ce que nous connoissons en architecture ne peut nous représenter celle des Maures. Ils entassoient les bâtiments sans ordre, sans symmétrie, sans faire aucune attention à l'aspect qu'ils offroient au dehors : tous leurs soins étoient pour l'intérieur. Là, ils épuisoient les ressources du goût, de la magnificence, pour réunir dans leurs appartements les commodités du luxe aux charmes de la nature champetre : là, dans des salons revêtus de marbre, pavés d'une faïence brillante, auprès des lits de repos couverts d'étoffes d'or et d'argent, des jets d'eau s'élançoient vers la voûte, des vases précieux exhaloient des parfums, et des myrtes, des orangers, des fleurs, embaumoient les appartements.

Le beau palais de l'Alhambra, que l'on voit encore à Grenade, ne présente point de façade. On y parvient par une promenade charmante, coupée sans cesse par des ruisseaux qui serpentent dans des bouquets de bois. L'entrée est une grande tour quarrée qui s'appelloit autrefois *la porte du jugement.* Une inscription religieuse annonce que c'étoit-là que le roi rendoit la justice, selon l'antique usage des Hébreux et des peuples de l'orient. Plusieurs bâtiments qui venoient ensuite ont été détruits pour élever à Charles-Quint un magnifique palais, dont la description n'est pas de mon sujet. On pénètre, du côté du nord, dans l'ancien palais des rois maures, et l'on se croit transporté dans le pays des féeries. La premiere cour est un quarré long environné d'une galerie en arcades, dont les murs et le plafond sont couverts de mosaïque, de festons, d'arabesques peints, dorés, ciselés en

stuc, d'un travail admirable. Tous les cartouches sont remplis de passages de l'Alcoran, ou d'inscriptions telles que celle-ci, qui suffira pour donner une idée du style figuré des Maures :

« O NAZAR, tu naquis sur le trône, » et, semblable à l'étoile qui nous » annonce le jour, tu ne brilles que de » ton propre éclat. Ton bras est notre » rempart, ta justice notre lumiere. » Tu sais dompter par ta valeur ceux » qui donnent à Dieu des compa- » gnons. Tu rends heureux par ta » bonté les nombreux enfants de ton » peuple. Les astres du firmament » t'éclairent avec respect, le soleil » avec amour; et le cedre, roi des » forêts, qui baisse devant toi sa tête » orgueilleuse, est relevé par ta main » puissante. »

Au milieu de cette cour, pavée de marbre blanc, est un long bassin rempli d'eau courante, assez profond pour qu'on puisse y nager. Il est bordé de

chaque côté par des plates-bandes de fleurs et des allées d'orangers. Ce lieu s'appelloit *le Mesuar*, et servoit de bains communs aux personnes attachées au service du palais.

Cour des lions.

On passe de là dans la cour célebre appellée *des lions*. Elle a cent pieds de long sur cinquante de large. Une colonnade de marbre blanc soutient la galerie qui regne alentour. Les colonnes, placées deux à deux, et quelquefois trois à trois, sont minces, d'un goût bizarre ; mais leur légéreté, leur grace, plaisent à l'œil étonné. Les murs et sur-tout le plafond de la galerie tournante, sont revêtus d'or, d'azur et de stuc, travaillés en arabesques avec un soin, une délicatesse que nos plus habiles ouvriers modernes seroient embarrassés d'imiter. Au milieu des fleurons, des ornements toujours variés, on lit ces passages de l'Alcoran, que tout bon Musulman

doit répéter sans cesse : *Dieu est grand. — Dieu seul est vainqueur. — Il n'est de Dieu que Dieu. — Gaîté céleste, épanchements du cœur, délices de l'ame, à ceux qui croient.* Aux deux extrémités du quarré long, deux charmantes coupoles, de quinze à seize pieds en tout sens, s'avancent en saillie dans l'intérieur, soutenues, comme tout le reste, par des colonnes de marbre. Sous ces coupoles sont des jets d'eau. Enfin, dans le centre de l'édifice, s'éleve du milieu d'un vaste bassin une superbe coupe d'albâtre de six pieds de diametre, portée par douze lions de marbre blanc. Cette coupe, que l'on croit avoir été faite sur le modele de la mer de bronze du temple de Salomon, est encore surmontée d'une coupe plus petite, d'où s'elançoit une grande gerbe qui, retombant d'une cuve dans l'autre et des cuves dans le grand bassin, formoit une cascade continuelle, grossie par des flots d'eau

d'eau limpide que jetoient les mufles de chaque lion.

Cette fontaine, comme tout le reste, est ornée d'inscriptions ; car les Arabes se plaisoient à mêler la poésie et la sculpture. Leurs idées nous semblent recherchées, leurs expressions gigantesques; mais nous sommes si loin de leurs mœurs, nous connoissons si peu le génie de leur langue, que nous n'avons peut-être pas le droit de les juger sévérement. D'ailleurs les vers que l'on faisoit en Espagne et en France dans les treizieme et quatorzieme siecles, ne valoient guere mieux que ceux-ci gravés sur la fontaine des lions :

Toi qui promenes tes regards
Sur ces lions, ces eaux, ces prodiges des arts,
Du grand roi Mahomet tu vois ici l'ouvrage.
La paix qui regne dans ces lieux
De la paix de son cœur est la fidele image :
Semblable à ces lions dans les champs du carnage,
Il punit les audacieux ;

Et comme cette eau transparente
Qui, s'élevant dans l'air, retombe à gros bouillons,
De même sa main bienfaisante
Sur son peuple répand ses dons (a).

Je ne décrirai point avec autant de détail les autres pieces qui subsistent encore dans l'Alhambra. Les unes servoient de salles d'audience ou de justice ; les autres renfermoient les bains du roi, de la reine, de leurs enfans. On y voit encore leur chambre à coucher, où les lits, près d'une fon-

(a) *Traduction littérale.*

O toi qui examines ces lions, considere qu'il ne leur manque que la vie. O Mahomet, notre roi, que Dieu te sauve pour l'œuvre nouvelle que tu as faite pour m'embellir ! Ton ame est ornée des vertus les plus aimables. Ce lieu charmant est l'image de tes belles qualités. Notre roi dans les combats est terrible comme ces lions. Rien ne peut être comparé à l'eau limpide qui jaillit de mon sein et s'élance à gros bouillons dans les airs, que la main libérale de Mahomet.

(Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome I, page 195.)

taine, étoient placés dans des alcoves, sur une estrade de faïence. Dans le salon de musique, quatre tribunes exhaussées étoient remplies par les musiciens, tandis que toute la cour étoit assise sur des tapis, au bord d'un bassin d'albâtre. Dans le cabinet ou la reine faisoit sa toilette ou ses prieres, et dont la vue est enchantée, on trouve une dalle de marbre, percée d'une infinité d'ouvertures pour laisser exhaler les parfums qui brûloient sans cesse sous la voûte. Par-tout les fenêtres, les portes, les jours, sont ménagés de maniere que les aspects les plus riants, les effets de lumiere les plus doux, reposent toujours les yeux satisfaits; et les courants d'air qu'on a dirigés viennent renouveller à chaque instant la délicieuse fraîcheur qu'on respire dans cet édifice.

Le Généralif.

En sortant de l'Alhambra, l'on distingue sur une montagne le fameux

jardin du *Généralif*, dont le nom veut dire *la maison d'amour*. Dans ce jardin l'on voyoit un palais où les rois de Grenade venoient passer le printems. Il étoit bâti dans le même genre que l'Alhambra ; la même magnificence s'y remarquoit. Il est détruit aujourd'hui : mais ce qu'on ne peut se lasser d'admirer encore dans le Généralif, c'est sa situation pittoresque, ce sont ses points de vue variés et toujours charmants. Les fontaines, les jets d'eau, les cascades, jaillissent, tombent de toutes parts. Les terrasses en amphithéâtre, pavées de débris de mosaïque, sont ombragées de cyprès immenses, de vieux myrtes, qui ont prêté leurs ombres aux rois, aux reines de Grenade. De leur temps, des bosquets fleuris, des forêts d'arbres fruitiers s'entremèloient aux bocages sombres, aux dômes, aux pavillons : aujourd'hui le Généralif n'a conservé que ce qu'on n'a pu lui ravir ; et c'est encore le lieu de la terre qui

parle le plus aux yeux et au cœur (a).

Regne de Mahomet III el Hama, ou l'Aveugle.
J. C. 1302. Hég. 703.

Il est triste de quitter l'Alhambra, le Généralif, pour revenir aux ravages, aux incursions, aux sanglantes querelles des Maures et des Castillans. Mahomet III, dit l'*Aveugle*, à cause de sa cécité, eut à combattre à la fois ses propres sujets et les Espagnols. Forcé par son infirmité de choisir un premier ministre, il donna cette importante place à Farady, l'époux de sa sœur, homme d'état, capitaine habile, qui continua sans désavantage la guerre contre les Chrétiens, et fit avec eux une paix honorable. Les courtisans, irrités de la gloire, sur-tout du bonheur du favori, conspirerent contre le

(a) Colmenar, *Délices d'Espagne*, tome V; H. Swinburne, *Lettres sur l'Espagne*, lettre XXIII. Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome I, etc.

maître : ils exciterent des révoltes ; et, pour comble de calamités, le roi de Castille, Ferdinand IV, surnommé l'Ajourné (4), s'unit avec le roi d'Aragon, pour attaquer les Grenadins. Gibraltar fut pris par le Castillan ; le vainqueur en chassa les Maures. Parmi les infortunés qui sortoient de cette ville, un vieillard apperçut Ferdinand ; et s'approchant de lui, courbé sur son bâton :

Roi de Castille, lui dit-il, que t'ai-je fait à toi et aux tiens ? Ton bisaïeul Ferdinand m'a chassé de Séville ma patrie. J'allai chercher un asyle à Xérès, ton aïeul Alphonse m'en fit sortir. Retiré dans les murs de Tariffe (5), ton pere Sanche m'en exila. Enfin, j'étois venu chercher un tombeau à l'extrémité de l'Espagne, sur le rivage de Gibraltar, et ta fureur m'y poursuit encore. Indique-moi donc un lieu sur la terre où je puisse mourir loin des Espagnols.

Passe la mer, répondit Ferdinand. Et il le fit conduire en Afrique.

Troubles à Grenade. Regne de Mahomet IV Abenazar.

Vaincu par les Aragonois, pressé par les Castillans, redoutant tout de son peuple que les grands de sa cour soulevoient, le roi de Grenade et Farady son ministre furent forcés à une paix honteuse. L'orage aussi-tôt éclata. Mahomet Abenazar, frere de Mahomet l'Aveugle, et chef de la conjuration, s'empara du malheureux prince, le fit périr, et prit sa place (J. C. 1310. Hég. 710.). Bientôt il fut chassé lui-même par Farady l'ancien ministre, qui, n'osant garder la couronne (J. C. 1313. Hég. 713), la mit sur la tête de son fils Ismaël, neveu de Mahomet l'Aveugle, par sa mere, sœur de ce monarque.

Dès ce moment, la famille royale de Grenade fut divisée en deux branches

qui ne cesserent plus d'être ennemies : la première appellée des *Alhamar*, qui descendoit du premier roi par les hommes ; la seconde dite des *Farady*, qui en descendoit par les femmes.

Regne d'Ismaël I.

Les Castillans, dont l'intérêt fut toujours d'entretenir les dissensions parmi les Maures, prirent le parti d'Abenazar réfugié dans Guadix. L'infant don Pedre, oncle du jeune roi de Castille Alphonse surnommé *le Vengeur*, vint attaquer Ismaël et battit souvent les Maures. Réuni avec un autre infant nommé don Juan, ces deux princes porterent le fer et le feu jusques sous les remparts de Grenade. Les Musulmans n'oserent en sortir pour combattre les Chrétiens : mais, lorsque ceux-ci, chargés de butin, eurent repris la route de Castille, Ismaël les fit poursuivre par son armée, qui bientôt les atteignit et tomba tout-à-coup sur leur arriere-garde. (J. C. 1319.

Hég. 719.) C'étoit le 26 de juin, à l'heure la plus brûlante du jour. Les deux infants firent tant d'efforts, se donnerent tant de mouvements pour rétablir le combat, qu'épuisés de soif et de lassitude, ils tomberent morts tous les deux sans avoir été frappés. Les Espagnols haletants ne pouvoient pas se défendre: ils prirent la fuite, perdirent leurs bagages, et laisserent à leurs ennemis le corps d'un des malheureux infants. Ismaël fit porter ce corps à Grenade, le déposa dans un cercueil couvert d'une étoffe d'or, et le remit ensuite aux Castillans en lui rendant tous les honneurs funebres (a).

Le fruit de cette victoire fut la prise de quelques villes et une treve honorable. Mais Ismaël ne jouit pas de ses succès : épris d'une jeune captive espagnole tombée en partage à l'un de ses

(a) Les montagnes voisines de Grenade, où se passa cette action, s'appellent depuis ce temps la *Sierra de los infantes*.

officiers, Ismaël osa la lui enlever. Cet outrage, chez les Musulmans, est toujours lavé par du sang. (J. C. 1322. Hég. 722.) Le roi fut assassiné par cet officier ; son fils Mahomet V monta sur le trône.

Regnes de Mahomet V et de Joseph I. Bataille de Salado.

Le regne de Mahomet V et celui de Joseph I son successeur, qui tous deux périrent de même, massacrés dans leur palais, ne présentent pendant trente années qu'une suite continuelle de ravages, de séditions, de combats. Abil-Hassam, roi de Maroc, de la dynastie des *Merinis*, appellé par les Grenadins, vint aborder en Espagne, suivi de troupes innombrables qu'il joignit à celles de Joseph. Les rois de Castille et de Portugal réunis combattirent cette grande armée sur les rives du Salado (J. C. 1340. Hég. 741), non loin de la ville de Tariffe. Cette

bataille du Salado, aussi célebre dans l'histoire d'Espagne que la victoire de Toloza, coûta la vie à des milliers de Maures. Abil-Hassam alla cacher sa honte dans ses états de Maroc. La forte place d'Algéziras, le boulevard de Grenade, l'entrepôt des secours qu'elle recevoit d'Afrique, fut assiégée par les Castillans. (J. C. 1342. Hég. 743.) Plusieurs chevaliers françois, anglois, navarrois, vinrent à ce siege, où les Musulmans se servirent de canons. C'est la premiere fois qu'il en est parlé dans l'histoire; car la bataille de Créci, où l'on assure que les Anglois en avoient, ne se donna que quatre ans après. C'est donc aux Maures que l'on doit, non pas l'invention de la poudre, que l'on attribue aux Chinois, au cordelier allemand Schvvarts, à l'anglois Roger Bacon, mais l'invention terrible de l'artillerie; du moins est-il sûr que les Maures ont fondu les premiers canons. (J. C. 1344. Hég. 745.) Malgré

ce secours, Algéziras fut pris ; et le malheureux roi de Grenade Joseph, toujours battu par les Chrétiens, fut enfin égorgé par ses sujets (J. C. 1354. Hég. 755.).

On a pu remarquer que chez les Maures la succession à la couronne n'étoit réglée par aucune loi. Cependant, au milieu des conjurations qui se renouvelloient sans cesse, on choisissoit toujours un prince qui fût de la race royale ; et l'on a vu celle de Grenade divisée, depuis Ismaël, entre les *Alhamar* et les *Farady*. Les premiers, dépossédés par les seconds, regardoient toujours ceux-ci comme des usurpateurs. Telle fut l'origine de tant de troubles, de conspirations et d'assassinats.

Regnes de Mahomet VI et de Mahomet VII.

Joseph I eut pour successeur un prince Farady son oncle, nommé Mahomet VI, dit *le Vieux*, parce qu'il

qu'il parvint au trône dans un âge assez avancé. Un prince Alhamar, son cousin, qui s'appelloit Mahomet *le Rouge*, chassa le Farady du trône (J.C. 1360. Hég. 762.) et l'occupa quelques années par la protection du roi d'Aragon. Pierre-le-Cruel, alors roi de Castille, embrassa la cause du Farady chassé, la soutint avec une armée, et pressa tellement Mahomet le Rouge ou l'Alhamar, que celui-ci ne vit d'autre ressource que d'aller lui-même à Séville se remettre à la discrétion du roi Pierre. Il arriva suivi de ses plus fideles amis, portant avec lui beaucoup de trésors; et se présentant devant Pierre avec une noble confiance:

Roi de Castille, lui dit-il, le sang des Chrétiens et des Maures coule depuis trop long-temps pour ma querelle avec Farady. Tu proteges mon compétiteur, et c'est toi que je choisis pour juge. Examine mes droits et les siens:

prononce qui de nous deux doit être roi. Si c'est Farady, je ne te demande que de me faire conduire en Afrique; si c'est moi, reçois l'hommage que je viens te faire de mes états.

Crime horrible de Pierre-le-Cruel.

Pierre-le-Cruel étonné prodigua les honneurs au roi maure, le fit asseoir à ses côtés dans un magnifique festin. Mais, en sortant de table, il fut mis en prison, de là promené par toute la ville, demi-nud, monté sur un âne, et conduit dans un champ nommé *la Tablada*, où l'on coupa la tête, à ses yeux, à trente-sept personnes de sa suite. L'exécrable Pierre, enviant aux bourreaux le plaisir de répandre du sang, perça lui-même de sa lance le malheureux roi de Grenade, (J. C. 1362. Hég. 764.) qui ne lui dit que ces mots en expirant : O Pierre, Pierre, quel exploit pour un chevalier (*a*)!

(*a*) Chronicas de los reies de Castilla, tome I.

Etat de l'Espagne et de l'Europe.

Par une fatalité bien extraordinaire, tous les trônes d'Espagne étoient alors occupés par des princes noircis de crimes. Pierre-le-Cruel, le Néron de la Castille, assassinoit les rois qui se fioient à lui, faisoit périr son épouse Blanche de Bourbon, et se baignoit tous les jours dans le sang de ses proches ou de ses sujets. Pierre IV, le Tibere de l'Aragon, moins violent, mais aussi barbare et plus perfide que le Castillan, dépouilloit l'un de ses freres (*a*), ordonnoit la mort de l'autre (*b*), et livroit aux bourreaux son ancien gouverneur (*c*). Pierre I, roi de Portugal, l'amant de la célebre Inès de Castro (6), rendu féroce sans doute par la cruauté qu'on avoit exercée contre sa maîtresse, arrachoit le cœur aux meurtriers d'Inès, et punis-

(*a*) Jacques, roi de Majorque.
(*b*) Jacques, comte d'Urgel.
(*c*) Bernard Cabrera.

soit par le poison les déportements de sa sœur Marie. Enfin, le roi de Navarre étoit ce Charles-le-Mauvais, dont le nom seul fait encore frémir. L'Espagne, inondée de sang, gémissoit sous ces quatre monarques; et, si l'on réfléchit que, dans le même temps, la France étoit livrée aux horreurs qui suivirent la prison du roi Jean, que l'Angleterre voyoit commencer les troubles du regne de Richard II, que l'Italie, en proie aux factions des Guelphes et des Gibelins, comptoit deux papes à la fois (*a*), que deux empereurs en Allemagne se disputoient la couronne impériale (*b*), et que Tamerlan ravageoit l'Asie, depuis le pays des Usbeks, jusqu'à la presqu'isle de l'Inde, on conviendra qu'il est peu d'époques où le monde ait été plus malheureux.

(*a*) Urbain VI et Clément VII.

(*b*) Louis de Baviere et Frédéric-le-Beau.

Mahomet VI reprend la couronne.

Grenade fut du moins tranquille après le crime de Pierre-le-Cruel. Mahomet-le-Vieux ou le Farady, délivré de son compétiteur, remonta sans obstacle sur le trône, et fut, jusqu'à la mort du roi de Castille, le seul allié qui restât fidele à ce monstre. Pierre n'en succomba pas moins : son frere bâtard, Henri de Transtamare, (J. C. 1369. Hég. 771.) lui ôta la couronne et la vie. Mahomet fit sa paix avec le vainqueur, la conserva plusieurs années, et laissa ses états florissans à son fils Mahomet VIII Abouhadjad, (J. C. 1379. Hég. 782.) que les historiens espagnols appellent Mahomet Guadix.

Regne de Mahomet VIII Abouhadjad.

Ce prince fut le meilleur et le plus sage des rois qui gouvernerent les Maures. Uniquement occupé du bonheur de ses sujets, il voulut les main-

tenir dans cette paix dont ils avoient si rarement joui. Pour se l'assurer, il commença par fortifier ses places, par lever une forte armée, par s'allier avec le roi de Tunis, dont il épousa la fille Cadige. Prêt à la guerre, il envoya des ambassadeurs au roi de Castille lui demander son amitié. Don Juan, fils et successeur de Henri de Transtamare, occupé de ses querelles avec le Portugal et l'Angleterre, signa volontiers le traité. Abouhadjad n'y manqua jamais. Tranquille du côté des Chrétiens, il s'occupa de faire florir l'agriculture et le commerce; il diminua les impôts, et s'en trouva bientôt plus riche. Adoré d'un peuple qu'il rendoit heureux, respecté des Chrétiens qu'il ne craignoit pas, possesseur d'une épouse aimable, qui seule fixa son cœur, il employoit aux beaux arts, à la poésie, à l'architecture, aux embellissements de sa capitale, le temps et les trésors qui lui restoient: il éleva

plusieurs monuments à Grenade, à Guadix, ville qu'il aima toujours de prédilection, et fit de sa cour l'asyle des talents et de la politesse.

Sciences cultivées à Grenade.

Les Maures possédoient encore des universités, des académies, des poëtes, des médecins, des peintres et des sculpteurs. Abouhadjad les encouragea, les récompensa magnifiquement. La plupart des ouvrages de ces auteurs grenadins périt dans le temps de la conquête (7); mais quelques-uns ont été sauvés et sont dans la bibliotheque de l'Escurial. Le plus grand nombre traite de la grammaire, de l'astrologie, alors fort respectée, sur-tout de la théologie, science dans laquelle les Arabes ont excellé (*a*). Ce peuple, doué d'un esprit fin et d'une imagination ardente, devoit produire de grands

(*a*) Voyez la *Bibliotheca arabico-hispana* de Caziri.

théologiens : aussi je pense que ce sont leurs écoles qui ont introduit dans l'Europe ce malheureux goût de scholastique, de disputes, de questions subtiles, qui rendit autrefois si célebres des hommes aujourd'hui si obscurs. Les prétendus secrets de la cabale, de l'alchimie, de l'astrologie judiciaire, de la baguette divinatoire ; toutes ces histoires, jadis si communes, de sorcieres, de magiciens, d'enchanteurs, nous sont venues des Arabes : de tout temps ils furent superstitieux, et je serois tenté de croire que c'est leur séjour en Espagne ; leurs longues habitudes avec les Espagnols, qui ont imprimé à ces derniers cet amour pour le merveilleux, ce caractere de piété crédule qui peut ressembler à la superstition, et que le philosophe reproche à cette nation vive, sensible, spirituelle, à qui la nature a donné le germe de toutes les grandes qualités.

LITTÉRATURE

et galanterie des Maures.*

Un genre de littérature qui fut commun chez les Maures, et que les Espagnols ont pris d'eux, c'est celui des *nouvelles* et des *romances*. Les Arabes furent toujours et sont encore grands conteurs. Au milieu des déserts d'Asie et d'Afrique, sous les tentes des Bédouins, on se rassemble tous les soirs pour entendre une histoire d'amour : on l'écoute dans le silence, on la suit avec intérêt, et l'on pleure pour les deux amants dont on rapporte les aventures. A Grenade, il se joignoit à ce goût naturel pour les contes le goût de la musique et du chant. Les poëtes mettoient en vers des récits de guerre ou d'amour, les musiciens faisoient des airs, les jeunes Maures les chantoient : de là nous vient cette foule de romances espagnoles, traduites ou

imitées de l'arabe (*a*), qui, dans un style simple et quelquefois touchant, racontent des combats avec les Chrétiens, des querelles entre des rivaux, des conversations entre deux amants. Tout s'y trouve décrit avec exactitude : leurs fêtes, leurs jeux de bague, de cannes (*b*), et leurs courses de taureaux, qu'ils avoient prises des Espagnols ; leurs armes, qui consistoient dans un large cimeterre, une lance très-mince, une cotte de mailles courte, un léger bouclier de cuir ; leurs chevaux, dont les housses traînantes étoient brodées de pierreries ; leurs devises, qui presque toujours étoient un cœur percé de fleches, ou bien une étoile guidant un vaisseau, ou la premiere lettre du nom de la beauté qu'ils aimoient ; leurs couleurs enfin, dont

(*a*) Le recueil que j'en possede en contient plus de mille.

(*b*) Ces jeux sont décrits dans le second livre de mon ouvrage.

chacune avoit sa signification : le jaune et le noir exprimoient la douleur ; le verd, l'espérance ; le bleu, la jalousie ; le violet et la couleur du feu, l'amour passionné. Un seul de ces petits ouvrages, traduit ici en l'abrégeant, les fera mieux connoître que ce que j'en puis dire.

GANZUL ET ZÉLINDE,

ROMANCE MAURE (*a*).

Dans un transport de jalousie,
Zélinde avoit banni l'amant
Qui la chérit plus que sa vie
Et fuit loin d'elle en gémissant.

(*a*) GANZUL Y ZELINDA,

ROMANCE MORO.

En el tiempo que Zelinda
Cerro ayrada la ventana
A la disculpa, a los zelos
Que el Moro Ganzul le dava;

Bientôt Zélinde, mieux instruite,
Se reproche sa cruauté :
Comme un enfant l'Amour s'irrite,
Et pleure de s'être irrité.

On vient lui dire que le Maure,
En proie à ses vives douleurs,
En quittant l'objet qu'il adore
A changé ses tendres couleurs;
Le verd, emblême d'espérance,
A fait place au triste souci;
Un crêpe est au fer de sa lance!
Son bras porte un écu noirci.

Confusa y arrepentida
De averse fingido ayrada,
Por verle y desagraviarle,
El corazon se le abraza;
Que en el villano de amor
Es mui cierta la mundaza, etc.
Y como supo que el Moro
Rompio furioso la lança, etc.
Y que la librea verde
Avia trocado en leonada;
Saco luego una marlota
De tafetan roxo y plata,
Un bizarro capellar
De tela de oro morada, etc.

Zélinde.

Zelinde aussitôt est partie,
Lui portant d'autres ornements,
Où le bleu de la jalousie
Se mêle au pourpre des amants;
Le blanc, symbole d'innocence;
Se distingue à chaque ruban;
Le violet de la constance
Brille sur le riche turban.

En arrivant à la retraite
Où Ganzul attend son destin,
Zelinde, craintive, inquiete,
Se repose sous un jasmin;
Elle envoie un fidele page

Con un bonete cubierto
De zaphires y esmaraldas,
Que publican zelos muertos,
Y vivas las esperanças,
Con una nevada toca;
Que el color de la veleta
Tambien publiça bononça.
Informandose primero
A donde Ganzul estava,
A una caza de plazer
Aquella tarde le llama;
Y, diziendole a Ganzul
Que Zelinda le aguardava,

Chercher le malheureux amant :
Ganzul croit à peine au message;
L'infortune rend méfiant.

Il vole, il revoit son amante;
L'amour, l'espoir, troublent ses sens;
Zélinde, interdite et tremblante,
Rougit en offrant ses présents.
Tous deux pleurent dans le silence :
Mais leur regard, plein de douleur,
Rappelle et pardonne l'offense
Dont a gémi leur tendre cœur.

Al page le pregunto
Tres vezes si se burlava;
Que son malas de creer
Las nuevas mui desseadas, etc.
Hallola en un jardin,
Entre mosquetta y jasmin, etc.
Viendose Moro con ella,
A penas los ojos alça;
Zelinda le asio la mano,
Un poco roxa y turbada;
Y al fin de infinitas quexas
Que en tales passos se passan,
Vistio se las ricas presas,
Con las manos de su dama, etc.

(*Romancero général*, édit. de Madrid, 1604, page 4.)

Mélange étonnant de galanterie et de férocité.

Cette galanterie délicate et recherchée, qui rendit les Maures de Grenade fameux dans toute l'Europe, forme un contraste singulier avec la férocité naturelle à tous les peuples venus de l'Afrique. Ces Musulmans qui dans les combats mettoient leur gloire, leur adresse, à couper habilement des têtes qu'ils attachoient à l'arçon de leur selle, qu'ils exposoient ensuite sanglantes sur les creneaux de leurs villes, sur les portes de leurs palais; ces guerriers inquiets, indociles, toujours prêts à se révolter contre leurs rois, à les déposer, à les égorger, étoient les amants les plus tendres, les plus soumis, les plus passionnés. Leurs femmes, quoiqu'elles fussent à-peu-près esclaves, devenoient, lorsqu'elles étoient aimées, des souveraines absolues, des dieux suprêmes, pour celui dont elles possédoient le

cœur. C'étoit pour leur plaire qu'ils cherchoient la gloire ; c'étoit pour briller à leurs yeux qu'ils prodiguoient leurs trésors, leur vie ; qu'ils s'efforçoient mutuellement de s'effacer par leurs exploits, par les fêtes les plus magnifiques. Ce mélange extraordinaire de douceur et de cruauté, de délicatesse et de barbarie, cette passion de se montrer le plus brave et le plus constant, venoit-il aux Maures des Espagnols ? ou les Espagnols l'ont-ils pris des Maures ? Je l'ignore ? mais, en remarquant que ce caractere n'exista jamais en Asie, premiere patrie de ces Arabes ; qu'on le trouve encore moins en Afrique, où leur conquête les naturalisa, et que, depuis leur sortie d'Espagne, ils ont perdu jusqu'à la trace de ces mœurs aimables et chevaleresques ; j'ai quelque raison de penser qu'ils les devoient aux Espagnols. En effet, avant l'invasion des Maures, la cour des rois goths en offre déja

des exemples. Après cette époque, nous voyons les princes, les chevaliers de Léon, de Navarre, de Castille, aussi renommés par leurs amours que par leurs exploits : le seul nom du Cid rappelle à la fois des idées de tendresse et de courage; et, depuis l'expulsion des Maures, les Espagnols ont long-temps conservé une réputation de galanterie fort supérieure à celle des François, et dont le germe, détruit à présent chez toutes les nations modernes, subsite toujours en Espagne.

Quoiqu'il en soit, les femmes de Grenade méritoient d'inspirer tant d'amour : elles étoient et sont encore peut-être les plus séduisantes de l'univers. On lit, dans un historien arabe (a) qui écrivoit à Grenade en 1378 de notre ere, sous le regne de Mahomet-le-Vieux, ce portrait des femmes de son pays :

(a) Abi Abdalla ben-Alkahilbi Absaneni, *Histor. gran.* manuscrit arabe de l'Escurial.

Portrait des femmes de Grenade.

« Elles sont toutes belles : mais cette beauté qui frappe d'abord reçoit ensuite son principal charme de leur grace, de leur gentillesse. Leur taille est au-dessous de la moyenne ; et nulle part on n'en voit de mieux prise, de plus svelte. Leurs longs cheveux noirs descendent jusqu'aux talons ; leurs dents, blanches comme l'albâtre, embellissent une bouche vermeille qui sourit toujours d'un air caressant. Le grand usage qu'elles font des parfums les plus exquis, donne une fraîcheur, un éclat à leur peau, que n'ont point les autres Musulmanes. Leur démarche, leur danse, tous leurs mouvements ont une mollesse gracieuse, une nonchalance légere, qui l'emporte sur tous leurs attraits. Leur conversation est vive, piquante ; et leur esprit fin, pénétrant, s'exprime sans cesse par des saillies ou par des mots pleins de sens. »

Habits des femmes et des hommes.

L'habit de ces femmes étoit composé, comme l'est encore celui des Turques et des Persanes, d'une longue tunique de lin serrée par une ceinture, d'un doliman à manches étroites, de grands caleçons, et de pantoufles de maroquin. Toutes ces étoffes, extrêmement fines, ordinairement rayées, étoient brochées d'or, d'argent, et semées de pierreries. Leurs cheveux tressés flottoient sur leurs épaules. Un petit bonnet fort riche soutenoit sur leur tête un voile brodé qui leur tomboit jusqu'aux genoux. Les hommes étoient vêtus à-peu-près de même : à leur ceinture étoient leur bourse, leur mouchoir et leur poignard; un turban blanc ou de couleur couvroit leur tête; et, par-dessus le doliman, ils portoient en été une robe blanche, large et volante, en hiver l'*alboruos* ou manteau africain. Le seul changement qu'ils faisoient à cet

habit lorsqu'ils alloient à la guerre; c'étoit d'y ajouter une cotte de mailles et de doubler avec du fer la coëffe de leurs turbans.

Coutumes des Maures.

L'usage étoit à Grenade de se rassembler tous les ans, pendant l'automne, dans les charmantes maisons de campagne dont la ville étoit entourée. Là, on ne s'occupoit que de plaisirs : la chasse, la musique, la danse, remplissoient les jours et les nuits. Ces danses étoient fort libres, ainsi que les chansons, les rondes, les ballades qu'on y chantoit. Si les contradictions de l'esprit humain pouvoient surprendre, on seroit encore étonné de ce défaut de pudeur chez un peuple qui connoissoit l'amour : mais, en général, les Orientaux sont peu sensibles à cette pudeur si aimable; ils sont plus passionnés qu'aimants, plus jaloux que délicats, et ne savent ni attendre ni cacher des plai-

sirs qu'ils achetent ou qu'ils arrachent.

J'ai profité, pour placer ces détails, peut-être trop longs, du calme dont jouit Grenade sous le regne d'Abou-hadjad. Ce bon roi, après avoir occupé le trône pendant treize années, (J. C. 1392. Hég. 795.) laissa ses états florissants à son fils Joseph, qui lui succéda sans contradiction.

Regne de Joseph II.

Joseph II imita son pere, et voulut conserver la treve jurée avec les Chrétiens. Un hermite la troubla. Ce fanatique vint à bout de persuader au grand-maître d'Alcantara, Martin de Barbuda, Portugais, que le ciel l'avoit choisi pour chasser les Musulmans d'Espagne : il lui promit, au nom de Dieu, qu'il seroit le vainqueur des Maures, qu'il prendroit Grenade d'assaut sans perdre seulement un soldat.

Folie du grand-maître d'Alcántara.

Le crédule grand-maître, convaincu de la certitude de cette promesse, envoya sur-le-champ des ambassadeurs à Joseph pour lui déclarer de sa part que la religion de Mahomet étant fausse et détestable, et celle de Jesus-Christ la seule que dût croire le genre-humain, lui Martin de Barbuda défioit le roi de Grenade à un combat de deux cents Maures contre cent Chrétiens, à condition que la nation vaincue adopteroit sur-le-champ la croyance de la nation victorieuse.

On peut juger de la réception qui fut faite à ces ambassadeurs. Joseph eut de la peine à contenir son peuple. Les envoyés, chassés honteusement, retournerent auprès du grand-maître, qui, surpris de n'avoir point de réponse, rassemble aussitôt mille fantassins, trois cents cavaliers, et part pour aller conquérir Grenade, guidé par le prophete hermite.

Il est puni de sa démence.

Le roi de Castille Henri III, qui desiroit conserver la paix avec les Maures dans un commencement de regne où ses propres états étoient peu tranquilles, fut à peine instruit de l'entreprise du grand-maître, qu'il lui envoya des ordres positifs de ne point passer la frontiere. Mais Barbuda répondit qu'il devoit obéir à Dieu, et continua son chemin. Les gouverneurs des villes qu'il traversoit, essayoient vainement de l'arrêter; les peuples au contraire lui prodiguoient les hommages et s'empressoient de grossir son armée. Elle étoit déja forte de six mille hommes, lorsqu'il mit le pied sur cette terre ennemie que sa folle crédulité lui faisoit regarder comme sa conquête. Il attaqua le premier château; il perdit trois hommes et fut blessé. Surpris au-delà de ce qu'on peut croire de voir couler son sang et tomber trois soldats, il appella son her-

mite, lui demanda froidement ce que cela signifioit, d'après sa parole expresse qu'il ne perdroit pas un guerrier. L'hermite lui répondit qu'il n'avoit entendu parler que des batailles rangées. Barbuda ne se plaignit plus, et ne tarda pas à voir arriver une armée de cinquante mille Maures. Le combat aussitôt s'engagea. Le grand-maître (J. C. 1394. Hég. 798.) et ses trois cents chevaliers périrent après avoir fait des prodiges de valeur : le reste de ses troupes fut pris ou mis en fuite ; et le silence des historiens sur l'hermite donne lieu de croire qu'il ne fut pas des derniers à s'échapper (*a*).

Cette entreprise insensée ne troubla point la paix des deux nations. Le roi de Castille désavoua le grand-maître ; et Joseph continua de régner avec gloire et tranquillité : mais il fut empoisonné

(*a*) Ferreras, *Compend. histor.* tome VIII. Cardonne, *Histoire d'Afrique*, tome III, etc.

dit-

dit-on, par un vêtement magnifique que le roi de Fez, son ennemi secret, lui envoya par ses ambassadeurs. Les historiens assurent que cette robe, imprégnée d'un poison terrible, fit périr le malheureux Joseph dans des tourments épouvantables : sa chair se détachoit de ses os, et ce supplice dura trente jours. (J. C. 1396. Hég. 799.)

Regne de Mahomet IX.

Mahomet IX, le second de ses fils, qui, même du vivant de son pere, avoit tenté d'exciter des troubles, usurpa la couronne sur son frere ainé Joseph, qu'il fit renfermer dans une prison. Mahomet avoit de la valeur et quelques talents guerriers. Allié du roi de Tunis, qui joignit sa flotte à celle de Grenade, il rompit la treve avec la Castille, et remporta d'abord quelques avantages ; mais l'infant don Ferdinand, oncle et tuteur du jeune roi Jean II, ne tarda pas à venger les Espagnols. (J. C. 1408. Hég. 811.)

Mahomet IX mourut alors. Avant d'expirer, voulant assurer la couronne à son fils, il envoya l'un de ses principaux officiers à la prison de son frere Joseph, avec ordre de lui couper la tête. L'officier trouva Joseph faisant une partie d'échecs avec un iman. Il lui annonce avec douleur la funeste commission dont il est chargé. Joseph, sans se troubler, lui demande le temps d'achever sa partie ; l'officier n'ose refuser cette foible grace. Tandis que le prince continue, un nouveau messager arrive, apportant la nouvelle de la mort de Mahomet et de la proclamation de Joseph pour son successeur au trône.

Regne de Joseph III.

Ce Joseph III fut un bon monarque ; le peuple fut heureux sous son regne. Loin de se venger des séditieux qui avoient aidé Mahomet à le priver de la couronne, il leur prodigua les emplois, les graces ; il éleva les fils de

son frere comme ses propres enfants ; et lorsque ses conseillers le blâmoient de tant d'indulgence, qu'ils regardoient comme dangereuse, *Permettez*, leur répondoit-il, *que j'ôte à mes ennemis toute excuse de m'avoir préféré mon frere cadet.*

Cet excellent prince fut souvent obligé de prendre les armes contre les Chrétiens. Il perdit des villes; mais il conserva le respect, l'amour de ses sujets, et mourut, après quinze ans de regne, pleuré par tout son royaume. (J. C. 1423. Hég. 827.)

Troubles à Grenade. Regne de Mahomet X; de Mahomet XI, de Joseph IV Alhamar, de Mahomet XII Osmin. J. C. 1427. Hég. 831.

Après sa mort, l'état fut déchiré par des guerres intestines. Le fils et le successeur de Joseph, Mahomet X, *Abénazar* ou *le Gaucher*, fut chassé du trône par Mahomet XI, *el Zugair* ou *le Petit*, qui régna pendant deux

ans. Les Abencerrages (8), tribu puissante à Grenade, rétablirent Mahomet le Gaucher. Son compétiteur périt sur l'échafaud. Les Espagnols attaquerent les Maures, et porterent le fer et la flamme jusqu'aux glacis de leur capitale. Toutes les campagnes furent devastées, les moissons brûlées, les villages détruits; et Jean II, qui régnoit alors en Castille, voulant ajouter aux malheurs qu'il causoit aux Grenadins le malheur plus grand de la guerre civile, fit proclamer roi de Grenade un certain Joseph Alhamar, petit-fils de ce Mahomet le Rouge si indignement assassiné par Pierre le Cruel à Séville. Tous les mécontents vinrent se ranger auprès de Joseph Alhamar. Les Zégris, tribu fameuse, ennemie des Abencerrages, prirent le parti de l'usurpateur. Mahomet le Gaucher fut encore chassé de sa capitale, (J. C. 1432. Hég. 836.) et Joseph IV Alhamar occupa le trône six mois. Au

bout de ce temps il mourut. Mahomet le Gaucher reprit sa place. Après treize ans de malheurs, il fut déposé pour la troisieme fois, (J. C. 1445. Hég. 849.) pris et renfermé dans une prison par un de ses neveux nommé Mahomet XII Osmin, (J. C. 1453. Hég. 857.) qui lui-même se vit ensuite détrôner par son propre frere Ismaël, et finit ses jours dans le même cachot où languissoit leur oncle Mahomet le Gaucher.

Regne d'Ismaël II.

Tant de révolutions n'empêchoient point les gouverneurs chrétiens ou maures qui commandoient sur les frontieres, de faire sans cesse des irruptions dans le pays ennemi : tantôt c'étoit une petite troupe de cavalerie ou d'infanterie qui venoit surprendre un village, massacrer les habitants, piller les maisons, enlever les troupeaux ; tantôt c'étoit une armée qui

tout-à-coup paroissoit dans la plaine, dévastoit les campagnes, arrachoit les vignes, coupoit les arbres, assiégeoit, emportoit quelque place, et se retiroit avec son butin. Cette maniere de faire la guerre étoit la plus ruineuse de toutes pour le malheureux cultivateur; et, sous le regne d'Ismaël II, le pays de Grenade avoit tellement souffert, que ce roi fut obligé de faire défricher de grandes forêts pour nourrir sa capitale, qui ne recueilloit presque plus rien de cette vaste et fertile vega, tant de fois désolée par les Espagnols.

J. C. 1465. Hég. 870. Regne de Mulei-Hassem.

Ismaël II laissa la couronne à son fils Mulei-Hassem, jeune prince, plein de courage, qui, profitant des troubles de la Castille sous le regne déplorable de Henri IV, dit l'impuissant, porta les armes jusqu'au centre de l'Andalousie. Les succès qu'il eut d'abord, ses

talents, son ardeur guerriere, firent concevoir aux Maures l'espoir de reprendre leur ancienne puissance : mais un grand événement vint arrêter leurs victoires et prépara leur ruine totale.

Ferdinand et Isabelle. Leurs caracteres.
J. C. 1469. Hég. 874.

Isabelle de Castille, sœur de Henri l'Impuissant, malgré le roi son frere, malgré des obstacles qui paroissoient insurmontables, épousa le roi de Sicile, Ferdinand, dit le Catholique, héritier présomptif de l'Aragon (9). Ce mariage, en réunissant les deux plus puissantes monarchies de l'Espagne, portoit un coup mortel aux Maures, qui, jusqu'alors ne s'étoient soutenus que par les divisions des Chrétiens. Un seul des deux ennemis qu'ils alloient avoir à combattre, eût suffi pour les accabler. Ferdinand, politique habile, adroit, souple et ferme à la fois, prudent jusqu'à la méfiance, fin jusqu'à la fausseté, possédoit le talent

suprême de voir de loin et d'un coup-d'œil tous les chemins qui menoient à son but. Isabelle, plus noble, plus fiere, douée d'un courage héroïque, d'une constance à toute épreuve, savoit poursuivre une entreprise, et savoit sur-tout l'achever. Le caractere de l'un ennoblissoit l'esprit de l'autre. L'époux jouoit souvent le rôle d'une femme foible et perfide qui négocie pour tromper; l'épouse étoit toujours un grand roi qui marche au combat et triomphe.

Aussitôt que ces deux monarques eurent dissipé les factions, vaincu les ennemis étrangers, pacifié les troubles intérieurs, et recueilli la succession immense qui leur fut long-temps disputée, ils s'occuperent uniquement de chasser tout-à-fait les Maures. Ce siecle sembloit marqué pour la gloire des Espagnols. Indépendamment du prodigieux avantage que leur donnoit la réunion de leurs forces, Isabelle et

Ferdinand étoient entourés d'hommes supérieurs. Le célebre Ximenès, simple cordelier, depuis cardinal, étoit à la tête de leurs conseils; et cet habile ministre *menoit*, comme il le disoit lui-même, *toute l'Espagne avec son cordon.* Les guerres civiles avoient formé une foule de guerriers, de généraux excellents, parmi lesquels se distinguoient le comte de Cabra, le marquis de Cadix, et ce fameux Gonzalve de Cordoue, à qui l'Europe et l'histoire ont confirmé le surnom de *grand capitaine* que sa patrie lui donna. Le trésor public, épuisé par les folles prodigalités de Henri, s'étoit tout-à-coup rempli par la sévere économie d'Isabelle, et par les bulles obtenues du pape pour toucher aux biens ecclésiastiques. Les troupes étoient aguerries et nombreuses; l'émulation des Castillans et des Aragonois devoit doubler leur valeur; tout annonçoit la chûte certaine du dernier trône des Musulmans.

La guerre se déclare.

Mulei-Hassem, qui l'occupoit, ne fut point effrayé de tant de périls : il rompit le premier la treve, en s'emparant de Zahra. (J. C. 1481. Hég. 886.) Ferdinand s'en plaignit par des ambassadeurs, qui demanderent en même temps l'ancien tribut payé par les rois de Grenade aux souverains de Castille. Je sais, leur répondit Mulei, que quelques-uns de mes prédécesseurs vous ont donné des pieces d'or : mais on ne bat plus monnoie sous mon regne ; et voici le seul métal que je puisse offrir aux Espagnols. En disant ces mots, il leur présenta sa lance.

Prise d'Alhama.

L'armée de Ferdinand marcha bientôt vers Alhama, place très-forte, voisine de Grenade, et renommée par les bains magnifiques dont les rois maures l'avoient embellie. Alhama fut surprise par les Chrétiens, et la guerre allumée pour ne plus s'éteindre.

Les succès en furent d'abord balancés. Mulei avoit des troupes nombreuses, un grand trésor, de l'artillerie. Il auroit pu long-temps se défendre ; mais une imprudence de sa part le précipita pour jamais dans un abyme de maux.

Guerres civiles chez les Maures. Boabdil est proclamé roi.

Mulei étoit l'époux d'une Maure nommée Aïxa, d'une des premieres tribus de Grenade. Il en avoit un fils appellé Boabdil, qui devoit régner après lui. Epris d'une esclave chrétienne qui le gouvernoit à son gré, Mulei répudia sa femme Aïxa. Ce fut le signal de la guerre civile. L'épouse outragée, d'accord avec le coupable Boabdil, souleva ses parents, ses amis, et la moitié de Grenade : Mulei-Hassem fut chassé de sa capitale, Boabdil prit le titre de roi ; et le pere et le fils se disputerent, les armes à la main,

une couronne que Ferdinand alloit ravir à tous deux.

Boabdil est pris par les Espagnols. J. C. 1483.
Hég. 888.

Pour comble de malheur, un frere de Mulei, nommé Zagal, se mit à la tête de quelques troupes, et remporta sur les Espagnols un avantage considérable dans les défilés de Malaga. Cette victoire valut à Zagal l'amour et l'estime des Maures; il conçut aussitôt l'espoir de détrôner son frere et son neveu. L'état se vit déchiré par un troisieme parti. Boabdil trembla dans Grenade; et voulant tenter une action d'éclat qui ranimât sa faction déja prête à l'abandonner, il sortit, à la tête d'une petite armée, pour aller surprendre Lucene, ville appartenante aux Castillans. L'infortuné Boabdil fut pris dans cette expédition. C'etoit le premier roi maure captif chez les Espagnols. Ferdinand lui prodigua les égards dus au malheur, et le fit garder à Cordoue.

Boabdil

Boabdil est remis en liberté.

Mulei - Hassem saisit ce moment pour reprendre la couronne qu'un fils rebelle lui avoit enlevée. Malgré le parti de Zagal, il rentra dans sa capitale ; mais il ne put opposer qu'une foible résistance aux progrès des Castillans, qui de toutes parts soumettoient les villes, et s'avançoient toujours vers Grenade, où les malheureux Musulmans se livroient entr'eux des combats. Pour augmenter ces divisions sanglantes, qui déja présageoient leur ruine, l'habile Ferdinand rendit à Boabdil la liberté ; il devint même l'allié de son captif, promit de l'aider contre son pere, à condition que Boabdil lui paieroit un tribut de douze mille écus d'or, qu'il se reconnoîtroit son vassal, et lui livreroit certaines places. Le lâche Boabdil signa tout ; et, soutenu par Ferdinand, il courut faire la guerre à Mulei.

Les Maures se détruisent eux-mêmes.

Le royaume de Grenade devint alors un champ de carnage, où Mulei-Hassem, Boabdil, Zagal, se poursuivoient le fer à la main, en se disputant de tristes débris. Les Espagnols, pendant ce temps, marchoient de conquête en conquête, tantôt sous le prétexte de secourir leur allié Boabdil, tantôt réclamant le traité qu'ils avoient fait avec ce monarque, toujours attisant le feu des discordes, dépouillant également les trois partis, et laissant aux vaincus leurs loix, leurs usages et le libre exercice de leur religion.

Au milieu de tant de troubles, de crimes, de calamités, le vieux Mulei-Hassem mourut de douleur (J. C. 1485. Hég. 890.), ou par les coups de son frere ; Ferdinand se rendit maître de toute la partie occidentale du royaume ; et Boabdil convint avec Zagal de partager le peu qui restoit de cet état désolé. Grenade appartint à Boabdil,

Guadix et Almérie furent cédées à Zagal. La guerre n'en continua pas moins : et le coupable Zagal, désespérant de conserver ce qu'il avoit, vendit ses places à Ferdinand pour une pension annuelle. Le traité fut signé ; les rois catholiques prirent possession de ces villes. Le traître Zagal ne rougit pas d'accepter un emploi dans l'armée chrétienne pour porter les derniers coups à sa patrie et à son neveu. (J. C. 1490. Hég. 895.)

Boabdil regne seul à Grenade.

Enfin, il ne restoit plus aux Musulmans que la seule cité de Grenade. Boabdil y régnoit encore ; et ce prince malheureux, aigri par ses infortunes, tournoit sa rage contre ses sujets, qu'il gouvernoit en tyran. Les rois de Castille et d'Aragon, malgré leur prétendue alliance avec ce foible monarque, l'envoyerent sommer de remettre en leurs mains sa capitale, selon le

traité secret qu'ils disoient être fait entr'eux. Boabdil éclata contre tant de perfidie. Mais il n'étoit plus temps de se plaindre : il falloit combattre, ou cesser de régner. Le roi maure prit au moins le parti le plus généreux : il résolut de se défendre. Ferdinand, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, l'élite des deux royaumes, vint mettre le siége devant Grenade le 9 mai 1491. (Hég. 897.).

Siege de Grenade.

Cette grande ville, comme je l'ai dit, étoit défendue par de forts remparts, flanqués de mille trente tours, et par une foule d'ouvrages entassés les uns sur les autres. Malgré les guerres civiles qui l'avoient inondée de sang, elle renfermoit encore plus de deux cents mille habitants. Tout ce qui restoit de braves guerriers attachés à leur patrie, à leur religion, à leurs loix, s'étoit réuni dans ses murs. Le désespoir doubloit leur force ; et, sous

un autre chef que Boabdil, ce désespoir auroit pu les sauver. Mais ce roi, foible et feroce, sur un soupçon, sur le moindre indice, faisoit périr par le fer des bourreaux ses plus fideles défenseurs : il étoit l'objet de la haine et du mépris des Grenadins, qui l'avoient surnommé *Zogoybi*, c'est-à-dire *le petit roi.* Toutes les tribus de Grenade, surtout celle des Abencerrages, étoient mécontentes et découragées. Les alfaquis, les imans, prédisoient à haute voix la fin de l'empire des Maures ; et la seule horreur que l'on avoit encore pour le joug des Espagnols soutenoit un peuple indigné contre ses ennemis et contre son roi.

Isabelle se rend au camp.

Les troupes de Ferdinand, au contraire, ivres de leurs succès passés, se regardant comme invincibles, croyoient marcher à une conquête certaine. Elles se voyoient guidées par des chefs qu'elles adoroient : Ponce

de Léon, marquis de Cadix, Henri de Gusman, duc de Medina Sidonia, Mendoze, Aguilar, Villena, sur-tout Gonzalve de Cordoue, beaucoup d'autres fameux capitaines, suivoient un roi victorieux. Isabelle, dont les vertus commandoient la vénération, dont la grace, l'affabilité savoient attirer l'amour, s'étoit rendue au camp de son époux avec l'infant, les infantes, avec la plus brillante cour qui fût alors dans toute l'Europe. Cette grande reine faisoit plier aux circonstances son humeur naturellement sévere : elle méloit aux travaux guerriers les fêtes et les plaisirs. Les tournois délassoient des combats ; les illuminations, les danses, les jeux remplissoient les nuits d'été, si belles dans ces climats. Isabelle présidoit à tout : un seul mot de sa bouche étoit une récompense ; un de ses regards faisoit un héros du dernier de ses soldats. L'abondance régnoit dans le camp ; la

joie, l'espoir, animoient tous les cœurs ; tandis que, chez les Grenadins, la défiance mutuelle, la consternation générale, la certitude de manquer de vivres, avoient glacé tous les courages.

Isabelle bâtit une ville.

Le siege dura cependant près de neuf mois. Ferdinand ne tenta point d'assaut contre une place si bien fortifiée : après avoir dévasté les environs, il attendit patiemment que la faim lui livrât Grenade ; content de foudroyer les remparts, de repousser les fréquentes sorties des Maures, il n'engagea point d'action décisive, et resserra chaque jour davantage l'ennemi qui ne pouvoit lui échapper. Un accident, pendant la nuit, mit le feu aux tentes d'Isabelle ; l'incendie consuma tout le camp. Boabdil n'en profita point. La reine voulut qu'à la place de ce camp brûlé, les Espagnols bâtissent une

ville (*a*), afin de faire voir aux Musulmans que le siege ne seroit jamais levé. Cette idée, grande, extraordinaire, digne du génie d'Isabelle, fut exécutée en quatre-vingts jours. Les Espagnols s'établirent dans la nouvelle cité, qui fut fermée de murailles. Elle subsiste encore aujourd'hui ; et porte le nom de *Santa-Fé*, que lui donna la pieuse reine.

Grenade capitule.

Enfin pressés par la famine, battus le plus souvent dans les petits combats qui se livroient sans cesse sous leurs murs, abandonnés par l'Afrique, qui ne tenta aucun effort pour les sauver, les Maures sentirent la nécessité de se rendre. Gonzalve de Cordoue fut chargé par les rois de régler les articles de la capitulation. Elle portoit que les Grenadins reconnoîtroient pour leurs rois Ferdinand et Isabelle,

(*a*) Histoire de Ferdinand et d'Isabelle ; Mariana, Garibai, Ferreras, etc.

ainsi que leurs successeurs à la couronne de Castille ; qu'ils rendroient sans rançon tous les prisonniers chrétiens ; que les Maures toujours gouvernés selon leurs loix, conserveroient leurs coutumes, leurs juges, la moitié de leurs mosquées, et le libre exercice de leur culte, qu'ils pourroient garder ou vendre leurs biens, et se retirer en Afrique ou dans tel autre pays qu'ils choisiroient, sans que jamais les Castillans pussent les forcer de quitter l'Espagne ; que Boabdil jouiroit, dans les Alpuxares, d'un riche et vaste domaine dont il disposeroit à son gré.

Boabdil sort de Grenade.

Telle fut la capitulation, que les Espagnols observerent mal. Boabdil l'exécuta quelques jours avant le terme convenu, parce qu'il apprit que son peuple, soulevé par les imans, vouloit rompre la négociation et s'ensevelir sous les ruines de Grenade. Le mal-

heureux roi se hâta de livrer aux Castillans l'Albayzin et l'Alhambra; il fut ensuite porter les clefs à Ferdinand (J. C. 1492. Hég. 898.), et ne rentra plus dans la ville. Bientôt, suivi de sa famille et d'un petit nombre de serviteurs, il prit le chemin du triste domaine qu'on lui donnoit pour un royaume. Arrivé sur le mont Padul, d'où l'on découvre Grenade, il jeta sur elle un dernier regard, et les larmes baignerent son visage. *Mon fils*, lui dit sa mere Aïxa, *vous avez raison de pleurer comme une femme le trône que vous n'avez pas su défendre comme un homme.* Cet infortuné ne put vivre sujet dans le pays où il avoit régné : il passa peu de temps après en Afrique, et fut tué dans un combat.

Les Espagnols entrent dans Grenade.

Isabelle et Ferdinand firent leur entrée à Grenade, le 2 janvier 1492, au bruit de leur artillerie, au milieu

d'une double haie de soldats. La ville sembloit déserte ; les Maures, retirés dans leurs maisons, fuyoient la présence de leurs vainqueurs, cachoient leurs larmes et leur désespoir. Les rois allèrent d'abord à la grande mosquée, qui fut transformée en église, et où ils rendirent grace à Dieu de tant de succès. Tandis qu'ils remplissoient ce pieux devoir, le comte de Tendilla, nouveau gouverneur de Grenade, arboroit la croix triomphante, l'étendard de Castille et celui de Saint-Jacques sur la plus haute tour de l'Alhambra.

Ainsi tomba cette ville fameuse ; ainsi finit la puissance des Maures en Espagne, après avoir duré sept cents quatre-vingt-deux ans, depuis la conquête de Tarik.

Causes de la ruine des Maures.

On a dû remarquer, dans ce court précis, les principales causes de leur

perte. La premiere étoit dans leur caractere, dans cet esprit d'inconstance, cet amour de nouveautés, cette inquiétude éternelle qui leur fit si souvent changer de rois, qui multiplia chez eux les factions, déchira leur empire par la discorde, et finit par les livrer à leurs ennemis, dénués des forces qu'ils avoient employées contre eux-mêmes. Ils avoient de plus à se reprocher leur goût pour la magnificence, pour les fêtes, pour les monuments, qui épuisoit le trésor public, tandis que leurs guerres continuelles laissoient à peine à la terre la plus fertile du monde le temps de reproduire des moissons toujours ravagées par les Espagnols. D'ailleurs ils manquoient de loix, seule base solide de la prospérité des nations; et leur gouvernement despotique, sous lequel les hommes n'ont point de patrie, faisoit regarder à chaque individu ses vertus ou ses lumieres comme des moyens de

de considération personnelle, et non comme le patrimoine de l'état.

Qualités de cette nation.

Ces défauts, si dangereux et qui causerent leur ruine, étoient rachetés par des qualités que les Chrétiens eux-mêmes leur reconnoissoient. Aussi braves, aussi sobres que les Espagnols, moins disciplinés, moins habiles, ils leur étoient supérieurs dans l'attaque. L'adversité ne les abattoit pas long-tems; ils y voyoient la volonté du ciel, et se soumettoient sans murmure. Le dogme de la fatalité contribuoit sans doute à leur donner cette vertu. Observateurs fervents de la loi de Mahomet, ils pratiquoient exactement le beau précepte de l'aumône (10): ils donnoient aux pauvres non seulement du pain, de l'argent, mais une portion de leurs grains, de leurs fruits, de leurs troupeaux, de toutes leurs marchandises. Dans les

villes, dans les campagnes, les malades étoient recueillis, soignés, secourus avec une attentive piété. L'hospitalité, de tout tems si sacrée chez les Arabes, ne l'étoit pas moins à Grenade : ils se plaisoient à l'exercer; et l'on ne peut lire sans attendrissement le trait de ce vieillard grenadin à qui un inconnu teint de sang et poursuivi par la justice vint demander un asyle. Le vieillard le cache dans sa maison. Dans l'instant même la garde arrive en demandant le meurtrier et rapportant au vieillard le corps de son fils, que cet inconnu vient d'assassiner. Le malheureux pere ne livra point son hôte; et quand la garde fut partie, *Sors de chez moi*, dit-il à l'assassin, *pour qu'il me soit permis de te poursuivre.*

Révoltes des Maures.

Tels furent ces Maures célebres, peu connus des historiens, qui les ont

souvent calomniés. Après leur défaite, beaucoup d'entr'eux se retirerent en Afrique. Ceux qui resterent à Grenade eurent à souffrir des persécutions. L'article du dernier traité qui leur assuroit formellement la liberté de leur culte fut violé par les Espagnols : on les forçoit d'abjurer leur croyance par la gêne, par la crainte, par toutes sortes d'indignes moyens. Irrités de ce manque de foi, les Maures tenterent de se soulever. Leurs efforts furent inutiles : (J. C. 1500.) Ferdinand lui-même marcha contr'eux, fit passer au fil de l'épée ceux qu'il appelloit des rebelles, et, le glaive à la main, donna le baptême à plus de cinquante mille vaincus.

Leur expulsion totale.

Les successeurs de Ferdinand, Charles-Quint, et sur-tout Philippe II, tour-

menterent de nouveau les Maures (a). L'inquisition fut établie en Grenade : la terreur, la délation, les supplices, furent employés pour les convertir ; on leur arrachoit leurs enfans pour les élever dans la foi d'un Dieu qui détesta toujours la violence, qui ne prêcha que la paix ; on les dépouilloit de leurs biens ; on les accusoit sur le moindre prétexte. Réduits au désespoir, ils prirent les armes ; (J. C,

(a) Les édits de Charles-Quint, renouvellés et rendus plus séveres par Philippe II, réformoient entiérement la façon de vivre des Maures, leur prescrivoient d'adopter l'habit et le langage Espagnols, défendoient à leurs femmes d'aller voilées, leur interdisoient l'usage des bains, les danses de leur pays, et ordonnoient que tous leurs enfans, depuis cinq ans jusqu'à quinze, fussent enregistrés pour être envoyés dans des écoles catholiques, etc.

(*Recherches historiques sur les Maures*, par M. Chénier, tome II, *Guerra de Granada* de D. Diego de Mendoza, lib. I.)

1669.) et la plus terrible vengeance fut exercée par eux contre les prêtres chrétiens. Le nouveau roi qu'ils avoient choisi, nommé Mahomet-ben-Ommiah, qui se disoit du sang des Ommiades, livra plusieurs combats dans les Alpuxares, et s'y soutint deux ans malgré ses revers. Il fut assassiné par les siens. Son successeur eut le même sort; et les Maures furent forcés de reprendre un joug que leur révolte rendit plus pesant. Enfin le roi Philippe III les chassa tout-à-fait d'Espagne; (1609.) et la dépopulation causée par ce fameux édit fit à cette grande monarchie une plaie qui saigne encore. Plus de cent cinquante mille de ces infortunés passerent par la France, où notre bon Henri IV les fit traiter avec humanité. Quelques autres, en petit nombre, resterent et sont encore cachés dans les montagnes des Alpuxares: mais la plupart allerent se fixer en Afrique, où ce peuple malheureux traîne au-

jourd'hui sa triste existence sous le despotisme des rois de Maroc, et demande tous les vendredis à son Dieu de le ramener à Grenade.

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE.

NOTES

DU

PRÉCIS HISTORIQUE.

PREMIERE ÉPOQUE.

(1) PAGE 18. Les historiens, etc.

Mariana, *Garinai*, *Ferreras*, *Zurita*, sont des historiens très-estimables. Le premier sur-tout, qui s'étoit nourri de la lecture des anciens, écrit souvent avec l'éloquence et le talent de Tite-Live : il semble avoir étudié la maniere de cet admirable historien, et n'a pas moins de goût que lui pour les prodiges. Tous ces auteurs, en général passionnés pour la gloire de leur nation, sont quelquefois injustes pour les autres peuples : ils oublient souvent que, si l'amour de la patrie est une des premieres vertus de l'homme, l'amour de la vérité est le premier devoir d'un écrivain.

(2) Page 19. Les écrivains, etc.

CROIROIT-ON que la plupart des historiens arabes ne disent pas un seul mot de la fameuse bataille de Tours ! *Hidjazi* rapporte simplement que Charles, roi des

François, voyant les arabes au milieu de la France, ne voulut point les combattre, dans l'espoir que leurs divisions les détruiroient. « En effet, ajoute cet historien, les Arabes » de Damas et de l'Yémen, les Béréberes et » les Modarites, se brouillerent, se firent la » guerre, et la conquête de la France fut » manquée. »

(Cardonné, Histoire d'Afrique, tome II, page 130.)

Les lacunes qu'on trouve chez eux ont quelquefois des motifs plus puissans que leur vanité : plusieurs de leurs princes, entr'autres ceux de la dynastie des *Almohades*, qui régnoient en Afrique dans le douzieme siecle, défendirent, sous peine de mort, d'écrire les annales de leur regne. Novaïri rapporte qu'un de ces princes fit punir du dernier supplice un auteur coupable de ce crime. Cette atroce imbécillité semble une espece de justice que le despotisme se rend à lui-même. . .

(3) Page 20. Dans les romans, etc.

Les romans qui méritent quelque estime peignent toujours fidelement les mœurs du peuple chez qui se passe la scene. Celui de *Las guerras civiles de Granada* par Ginez Perez de Hita, que je crois traduit, ou au moins imité de l'arabe, à travers des longueurs et du mauvais goût, fait beaucoup mieux connoître les Maures que tout ce

qu'on en peut lire dans les historiens Espagnols. Il m'a été d'un grand secours pour mon ouvrage ; et je n'ai pas hésité d'y prendre tout ce qui convenoit à mon sujet.

J'ai encore trouvé des détails sur les Grenadins dans un immense recueil d'anciennes romances castillanes, intitulé : *Romancero general*, dont je parle dans ce précis. Mais c'est à un littérateur espagnol que j'ai eu les plus grandes obligations : Don Juan Pablo Forner, fiscal de sa majesté catholique à l'audience de Séville, et aussi distingué par son érudition que par son talent pour la poésie, a bien voulu m'indiquer les sources où je pouvois puiser, et m'a fourni plusieurs mémoires. Je me plais à publier ma reconnoissance pour Don Juan Pablo Forner, qui, me faisant riche de ses lumieres, m'a épargné beaucoup de fautes par ses conseils.

(4) Page 22. Depuis la fin, etc.

J'ai pris soin de joindre toujours à la date de notre ere la date de l'hégire des Musulmans. Quelques historiens espagnols, comme Garibai, ne sont pas d'accord avec les historiens arabes sur ces années de l'hégire. J'ai cru devoir suivre l'autorité des Arabes, et je m'en suis tenu à la chronologie de M. Cardonne, qui m'a plusieurs fois assuré lui-même avoir mis une grande exactitude dans ce calcul. Je l'ai pourtant quelquefois cor-

rigé par *Ferreras*. Les noms propres arabes, soit par la difficulté de leur prononciation, soit par l'ignorance de l'orthographe, varient encore davantage dans les différens auteurs; alors j'ai toujours choisi les noms les plus connus et les plus doux. Le tableau chronologique des souverains Maures, que j'ai mis à la tête de mon livre, doit éclaircir beaucoup de doutes à ce sujet.

(5) Page 27. Jusqu'à ce qu'ils, etc.

Le mot *Islamisme* vient d'*eslam*, qui veut dire *consécration à Dieu*. Tout cet abrégé des principes de la religion musulmane n'est composé que de phrases rapprochées, mais prises mot à mot dans le Koran, chapitres de la *Vache*, *du Voyage*, *des femmes*, *de la fumée*, *de la conversion*, *de la Table*. Ces préceptes s'y trouvent noyés dans une foule d'absurdités, de répétitions, d'idées incohérentes : mais l'ouvrage entier étincelle souvent de verve, et la morale en est pure. Mahomet n'y parle jamais ; c'est toujours l'ange Gabriel qui lui apporte la parole de Dieu : le prophete écoute et répete. L'ange prend soin d'entrer dans tous les détails qui concernent non seulement la religion, mais la législation et la police : voilà pourquoi, chez les Musulmans, le Koran est à la fois le code des loix sacrées et civiles. La moitié du livre est en vers, l'autre

moitié en prose poétique. Mahomet étoit un grand poëte; talent si estimé dans l'Arabie, que les peuples se rassembloient à la Mecque pour juger les différens poëmes que les auteurs venoient afficher dans les murs du temple de la caaba : le vainqueur étoit couronné avec une grande solemnité. Lorsque Mahomet y fit afficher le second chapitre du Koran, *Labid ebn rabia*, le plus fameux poëte de ce tems, déchira l'ouvrage qu'il avoit mis en concurrence, et s'avoua vaincu par le prophete.

(Du Royer, Vie de Mahomet; Savary, Traduction du Koran)

(6) Page 29. Il mourut à Médine, etc.

MAHOMET ne fut point un monstre de cruauté, comme tant d'écrivains nous l'ont dépeint : il fit souvent grace aux vaincus : il pardonna même des injures personnelles. Caab, fils de Zohaïr, qui avoit été l'un de ses ennemis les plus ardents, et dont la tête étoit proscrite, osa paroître tout-à-coup dans la mosquée de Médine au moment où Mahomet prêchoit le peuple. Caab récita des vers qu'il avoit faits à la louange du prophete. Celui-ci les entendit avec transport, embrassa Caab, se dépouilla de son manteau et l'en revêtit. Ce manteau fut depuis acheté par un calife à la famille du poëte la somme de vingt mille drachmes, et devint

l'ornement des souverains de l'Asie, qui ne le portoient qu'aux fetes solemnelles.

Les derniers instans de Mahomet prouvent qu'il étoit bien loin d'avoir une ame cruelle. La veille de sa mort, il se leva, se rendit à la mosquée appuyé sur le bras d'Ali, monta dans la tribune, fit la priere, et dit ces paroles : « Musulmans, je vais mourir : » personne ne doit plus me craindre. Si j'ai » frappé quelqu'un d'entre vous, voilà mon » dos, qu'il me frappe ; si j'ai ravi son bien, » voilà ma bourse, qu'il se paye ; si je l'ai » humilié, qu'il m'humilie, je me livre à » votre justice. » Le peuple éclatoit en sanglots. Un seul homme vint lui demander trois drachmes. Mahomet, en les payant, voulut lui rendre l'intérêt. Ensuite il fit de tendres adieux à ces braves Médinois qui l'avoient si vaillamment défendu ; il donna la liberté à ses esclaves, régla l'ordre de ses funérailles ; et, quoiqu'il soutînt jusqu'au bout le caractere de prophete, en disant, même à l'agonie, qu'il s'entretenoit avec l'ange Gabriel, il n'en fut pas moins bon et sensible avec Fatime sa fille, avec son épouse chérie Aiezha, avec Ali, Omar, ses disciples et ses amis. La douleur et le deuil furent universels dans l'Arabie : le peuple poussoit des hurlemens et se rouloit sur la poussiere ; Fatime mourut de désespoir. Le poison qui termina les jours du prophete lui avoit été

donné,

donné, quelques années auparavant, par une Juive nommée Zaïnab, dont le frere avoit été tué par Ali. Cette femme vindicative empoisonna un agneau rôti qu'elle servit à Mahomet. A peine le prophete en eut mis un morceau dans sa bouche, qu'il le rejeta, en criant que ce mouton étoit empoisonné. Mais, malgré cette promptitude, malgré les remedes qu'il fit, le poison étoit si violent, qu'il en souffrit toute sa vie, et en mourut quatre ans après, dans la soixante-troisieme année de son âge.

Le respect, la vénération des Orientaux pour Mahomet ne peut se comprendre. Leurs docteurs ont écrit que le monde fut fait pour lui, que la premiere chose que Dieu créa fut la lumiere, et que cette lumiere devint la substance de l'ame de Mahomet, etc. etc. Quelques-uns ont soutenu que le Koran étoit incréé; d'autres ont adopté l'opinion contraire; delà une foule de commentateurs et de sectes; delà des guerres de religion qui ont couvert l'Asie de sang.

(Marigny, hist. des Arabes, Savary, Vie de Mahomet, d'Herbelot, Bibl. orientale.)

(6) Page 30. Kaled, etc.

Les faits d'armes de ce Kaled, rapportés par les historiens les plus authentiques, ressemblent à ceux des héros de roman. D'a-

bord, ennemi de Mahomet; il vainquit le prophete au combat d'*Ahed*, le seul où Mahomet ait été vaincu. Devenu depuis zélé Musulman, il soumit les peuples qui se révolterent après la mort de Mahomet, battit les armées d'Héraclius, conquit la Syrie, la Palestine, une partie de la Perse; et sortit vainqueur d'une foule de combats singuliers qu'il proposoit toujours aux généraux ennemis. Un trait de lui fera connoître son caractere. Il assiégeoit la ville de Bostra. Le gouverneur grec, nommé Romain, feignit de vouloir faire une sortie, et vint ranger ses troupes en bataille devant l'armée musulmane. Au moment où le signal alloit se donner, il fit demander une conférence à Kaled. Les deux guerriers s'avancerent aussitôt au milieu de l'espace qui séparoit les deux armées. Romain dit au Musulman qu'il étoit décidé à lui livrer sa ville et même à embrasser l'islamisme; mais il ajouta qu'il craignoit que ses soldats, dont il n'étoit pas fort estimé, ne voulussent attenter à ses jours, et qu'il supplioit Kaled de lui donner les moyens d'échapper à leur vengeance.

Le meilleur de tous, lui répondit Kaled, c'est de vous battre tout-à-l'heure avec moi. Cette marque de courage vous attirera le respect de vos troupes, et nous pourrons ensuite traiter ensemble.

A ces mots, sans attendre la réponse de

Romain, Kaled tire son cimeterre, et attaque le malheureux gouverneur, qui se défend d'une main tremblante. A chaque coup que lui portoit Kaled, Romain lui disoit : voulez-vous donc me tuer? Non, répondoit le Musulman : tout ce que j'en fais n'est que pour vous attirer de l'honneur : et plus vous recevrez de coups, plus vous acquerrez d'estime. Enfin il abandonna Romain tout meurtri, s'empara bientôt de sa ville; et lorsqu'il vit le gouverneur, il lui demanda comment il se portoit.

(Marigny, Histoire des Arabes, tom. I.)

(8) Page 33. Les Tribus, etc.

Les Béréberes ont donné leur nom à cette partie de l'Afrique que nous appellons *Barbarie*. On les regarde avec beaucoup de vraisemblance comme les descendans des premiers Arabes venus avec Melek Yafrik, et confondus avec les anciens Numides. Leur langue, qui différe de celle des autres peuples, pourroit bien être une corruption de la langue punique : c'est l'opinion de M. Chénier. Quoiqu'il en soit, les Béréberes existent encore dans le royaume de Maroc, divisés par tribus, errant dans les montagnes, ne s'alliant jamais avec les Maures qu'ils n'aiment point, soumis au roi de Maroc comme au chef de leur religion, mais bravant son autorité quand il leur plaît. Redoutables par

leur nombre, par leur courage, par leur amour de l'indépendance, ils ont conservé leurs antiques mœurs, que l'on trouvera détaillées au septieme livre de mon ouvrage, d'après ce que j'ai trouvé dans *Léon l'Africain*, *Marmol*, *M. Chénier*, etc.

(9) Page 38. Tarik. etc.

TARIK vint aborder au mont de Calpé et prit la ville d'Héraclée, à laquelle les Arabes donnerent le nom de *Djebel Tarik*. Nous en avons fait *Gibraltar*.

(10) Page 42. Sous le califat, etc.

Ce calife, le neuvieme des Ommiades, eut une fin qui mérite au moins de la pitié. Il s'amusoit un jour à jeter des grains de raisin à son esclave chérie, nommée *Hababah*, qui les recevoit dans sa bouche. Malheureusement un de ces grains, beaucoup plus gros en Syrie qu'en Europe, s'arrêta dans le gosier d'Hababah et l'étouffa sur-le-champ. Yésid au désespoir ne voulut jamais permettre qu'on enterrât l'objet de son amour: il garda son corps huit jours entiers dans sa chambre, sans vouloir le quitter un instant. Enfin, obligé, par la corruption, de consentir à s'en séparer, il mourut de sa douleur, après avoir ordonné qu'on l'inhumât dans le tombeau de sa chere Hababah.

(Marigny, histoire des Arabes, d'Herbelot, Bibliotheque orientale, etc.

Fin des notes de la premiere époque.

SECONDE ÉPOQUE.

(1) Page 52. Ali. . . . . etc.

Trois *Karégites* (on appelloit ainsi une secte de Musulmans plus fanatiques que les autres) voyant l'empire des Arabes troublé par les querelles d'Ali, de Moavias et d'Amrou, crurent faire une chose agréable à Dieu et rendre la paix à leur patrie en assassinant à la fois ses trois rivaux. L'un d'eux courut à Damas, blessa l'usurpateur Moavias par derriere : mais la blessure ne fut pas mortelle. Celui qui s'étoit chargé de tuer Amrou, poignarda par une méprise un des amis de ce rebelle. Le troisieme vint frapper Ali comme il entroit dans la mosquée : et le vertueux calife fut le seul qui n'échappa point à son assassin.

(Marigny, Histoire des Arabes, tom. II.)

(2) Page 52. Mervan II, etc.

Ce Mervan fut surnommé *Alhémar*, c'est-à-dire, l'âne, surnom qui dans l'Orient, n'a rien que de fort honorable, d'après l'estime singuliere qu'on a pour ces animaux infatigables et patients. L'Arioste a pris dans l'histoire de ce calife le touchant épisode d'Isabelle de Galice. Mervan, étant en Egypte, devint épris d'une religieuse chrétienne, et

voulut lui faire violence. La chaste fille, pour sauver sa pudeur, lui promit un onguent qui rendoit invulnérable, et s'engagea d'en faire l'épreuve sur elle-même. Après s'être frotté le cou de cet onguent, elle dit au calife de frapper hardiment, et le barbare lui coupa la tête.

(d'Herbelot, Bibliotheque orientale.)

(3) Page 53. Les noms, etc.

HAROUN AL RASCHILD, c'est-à-dire, Haroun le juste, obtint une grande gloire dans l'Orient, qu'il dut sans doute en partie, ainsi que son beau surnom, à la protection qu'il accordoit aux gens de lettres. Ses victoires et son amour pour les sciences prouvent qu'Haroun n'étoit pas un homme ordinaire : mais sa cruauté pour les Barmécides ternit l'éclat de ses grandes actions. Cette illustre famille, issue des anciens rois de la Perse, avoit rendu les services les plus signalés aux califes, et s'étoit attiré le respect, l'amour de tout l'empire. Giaffar Barmécide, qui passoit pour le plus vertueux des Musulmans et pour le meilleur écrivain de son siecle, étoit le visir d'Haroun. Il conçut un violent amour pour la belle Abasta, sœur du calife. La princesse aima Giaffar; et le calife, qui avoit pour sa sœur au moins une amitié fort jalouse, vit avec peine ces amours. Cependant il consentit à leur hymen : mais,

par un caprice digne d'un despote d'Orient, il exigea que l'amoureux Giaffar lui fît serment de ne jamais user des droits d'époux. L'infortuné s'y soumit, et fut longtems fidele à sa promesse. Malheureusement Abassa, dont l'esprit et le talent pour la poésie étoient fort célebres, lui écrivit un jour ces vers, rapportés par Abou-Agelah, historien arabe, et que je ne fais que rimer:

La sévere pudeur me prescrivoit la loi
De te cacher le feu qui consume mon ame:
Mais il éclate malgré moi;
Je cede en rougissant à ma brûlante flamme.
Déchire ce billet que je baigne de pleurs;
Soit de honte ou d'amour il faudra que j'expire:
Pouvois-je mourir sans te dire
Que c'est pour toi seul que je meurs?

Giaffar, ne se possédant plus, courut chez son épouse, et oublia son serment. Bientôt après, Abassa fut obligée de prendre des précautions pour cacher sa grossesse à son frere. Tout réussit: elle accoucha secrétement d'un fils que l'on envoya nourrir à la Mecque. Quelques années après, Haroun alla faire son pélérinage dans cette ville, et sut, par une esclave perfide, toutes les circonstances du parjure de Giaffar. L'atroce Haroun (on auroit peine à le croire, si ce fait n'étoit authentique dans tout l'Orient), fit jeter sa sœur dans un puits, fit couper la

et fut le plus vertueux, le plus sage, le meilleur des hommes. On en peut juger par ce mot de lui. Ses visirs le pressoient de punir de mort un de ses parens qui s'étoit fait proclamer calife et avoit porté les armes contre lui. Almamon ne voulut jamais y consentir, et leur dit, les larmes aux yeux: « Ah! si l'on savoit combien j'ai de plaisir » à pardonner, tous ceux qui m'ont offensé » viendroient me faire l'aveu de leurs fautes. »

Ce prince adorable fit fleurir les sciences et les beaux arts: son regne est la plus belle époque de leur gloire chez les Arabes.

(Marigny, Histoire des Arabes, d'Herbelot, Bibliotheque orientale.)

(4) Page 56. Des irruptions, etc.

Les historiens ne sont point d'accord sur l'époque où Charlemagne vint en Espagne. Il paroît que ce fut sous le regne d'Abdérame Ier. que cet empereur passa les Pyrénées, prit Pampelune, Saragosse, et fut battu dans sa retraite aux défilés de Roncevaux, lieu si célebre dans les romans par la mort de Roland.

(5) Page 63. Un gouvernement, etc.

Les anciennes loix d'Aragon, connues sous le nom de Fore de Sobrarbe, limitoient la puissance des souverains en lui donnant un contrepoids dans celle des ricos Hombres



et du magistrat qui s'appelloit le Justice. Tout le monde connoît la formule du serment que les états d'Aragon prétoient à leur roi : Nos que valemos tanto como vos que podemos mas que vos, os hazemos nuestro rei, con tal que guardeis nuestros fueros ; sino no.

(6) Page 64. L'école célebre, etc.

L'ÉCOLE de musique, fondée à Cordoue par Ali-Zériab, produisit le fameux Moussali, que les Orientaux regardent comme leur plus grand musicien. Cette musique ne consistoit point, comme la nôtre, dans l'accord de différens instrumens, mais simplement dans des airs doux et tendres que le musicien chantoit en s'accompagnant du luth. Quelquefois on réunissoit plusieurs voix et plusieurs luths ensemble pour exécuter les mêmes airs à l'unisson. Cette musique suffisoit et suffit encore à des peuples passionnés pour la poésie, et dont le premier besoin, lorsqu'ils écoutent une voix, est d'entendre les vers qu'elle chante. Ce Moussali, qui fut éleve d'Ali-Zériab à Cordoue, devint ensuite, par son talent, le favori d'Haroun al Raschild. On raconte que ce calife, s'étant brouillé avec une de ses favorites, nommée Mariab, tomba dans une mélancolie qui faisoit craindre pour ses jours. Giaffar le Barmécide, son premier calife, pria le poëte Abbas-ben-ahnaf de faire

des vers sur cette brouillerie. Ces vers furent chantés par Moussali devant le calife, qui fut tellement touché des pensées du poëte et des accents du musicien, qu'il courut sur-le-champ aux genoux de sa maîtresse demander et donner pardon. Mariah reconnoissante envoya vingt mille drachmes d'or au poëte et à Moussali; Haroun leur en fit donner quarante mille.

(Cardonne, Histoire d'Afrique, livre II.)

(7) Page 70. La statue, etc.

MAHOMET, par horreur pour l'idolatrie, défend à son peuple, dans l'Alcoran, toute figure imitée: mais ce précepte ne fut jamais bien observé. Les califes d'Orient faisoient mettre sur leurs monnoies l'empreinte de leur image, comme on peut le voir dans les médailles que conservent quelques curieux: un des côtés représente la tête du calife, l'autre porte son nom et des passages de l'Alcoran. Dans les palais de Bagdad, de Cordoue, de Grenade, il y avoit plusieurs figures d'animaux et beaucoup de sculptures en marbre et en or.

(Cardonne, Histoire d'Afrique, livre II.)

(8) Page 74. Le Roi de l'Europe, etc.

On peut juger de cette opulence par le présent que reçut Abdérame III d'un de ses sujets nommé Abdoulmelck-ben-Chaïd, qui

fut élevé à la dignité de premier visir. Voici quel fut ce présent, tel que le rapporte Ibn Kalédan; historien arabe: 400 livres d'or vierge, 420,000 sequins en lingots d'argent, 420 livres de bois d'aloès, 500 onces d'ambre gris, 300 onces de camphre, 30 pieces de drap d'or et de soie, 10 fourrures de martre du Korass^n, 100 autres fourrures de martre plus commune, 48 housses de chevaux traînantes, tissues d'or de Bagdad, 4,000 livres de soie, 30 tapis de Perse, 800 armures de fer pour des coursiers, 1,000 boucliers, 100,000 fleches, 15 chevaux arabes pour le calife, 100 autres pour ses officiers, 20 mules avec leurs selles et housses traînantes, 40 jeunes garçons et 20 jeunes filles d'une rare beauté.

(Cardonne; Histoire d'Afrique, livre II.)

(9) Page 88. Le foible calife... etc.

C'EST à-peu-près vers ce tems qu'arriva la fameuse aventure des sept enfants de Lara, si celébrée par les historiens et par les romanciers espagnols. Ces jeunes guerriers étoient sept freres, fils de Gonzalve Gustos, proche parent des premiers comtes de Castille et Seigneurs de Salas de Lara Le beau-frere de Gonzalve Gustos, nommé Ruy Velasquez, excité par les horribles conseils de sa femme dona Lambra, qui prétendoit avoir à se plaindre du plus jeune des sept freres, médita

médita contre eux une vengeance atroce. Il commença par envoyer leur pere Gonzalve en ambassade au roi de Cordoue, avec des lettres particulieres dans lesquelles il prioit le calife de faire périr cet ennemi des Musulmans. Le calife ne voulut point commettre ce crime; il se contenta de retenir Gonzalve en prison. Pendant ce temps, le perfide Velasquez, sous prétexte d'aller attaquer les Maures, conduisit ses sept neveux dans une embuscade, où, les ennemis les ayant enveloppés, ils périrent tous jusqu'au dernier, après des exploits admirables et avec des circonstances qui rendent cette histoire infiniment touchante. Cet oncle barbare envoya les têtes des sept infortunés dans le palais de Cordoue, et les fit présenter à leur pere dans un plat d'or couvert d'un voile. Le pere, en découvrant ce plat, tomba privé de sentiment. Le calife, indigné contre Velasquez, rendit à Gonzalve la liberté. Mais Velasquez étoit trop puissant pour que Gonsalve pût espérer de le punir. Il le tenta vainement; la vieillesse lui avoit ôté ses forces. Solitaire avec son épouse, il pleuroit ses enfants, et demandoit au ciel de les suivre au tombeau, lorsqu'il lui vint un vengeur sur lequel il ne comptoit pas.

Gonzalve, pendant qu'il étoit prisonnier à Cordoue, avoit été l'amant heureux de la sœur du roi Musulman. Cette princesse,

après son départ, étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit appellé *Mudarra Gonzalve*. Parvenu à l'âge de quinze ans, ce fils, instruit du nom de son pere et du forfait de Velasquez; ce fils, né pour être un héros, résolut de venger ses freres. Il part de Cordoue, va défier Velasquez, le tue, lui coupe la tête, et la porte au vieillard Gonzalve, en lui demandant de le reconnoître et de le faire chrétien. L'épouse de Gonzalve consentit avec transport à devenir la mere de ce brave bâtard. Mudarra fut adopté solemnellement par les deux époux. La femme de Velasquez fut lapidée et brûlée. C'est de ce Mudarra Gonzalve que se prétendent issus les Manrique de Lara; l'une des plus grandes maisons d'Espagne.

(Mariana, Histoire d'Espagne, liv. VIII, chap. 9; Garibai, Compend. histor. tom. I, lib. 10.)

Fin des notes de la seconde époque.

TROISIEME ÉPOQUE.

(1) PAGE 93. Trois évêques, etc.

CES trois évêques, morts en combattant pour les Musulmans à la bataille d'Albakara, donnée en 1010, étoient Arnaulphe, évêque de Vic, Accio, évêque de Barcelonne; et Othon, évêque de Gironne.

(Mariana, Hist. d'Espagne, liv. VIII, ch. 10.)

(2) Page 99. Toujours prêt, etc.

RODRIGUE DIAZ DE BIVAR, surnommé le Cid, si connu par ses amours avec Chimene et son duel avec le comte de Gormas, a été le sujet de beaucoup de poëmes, de romans et de romances espagnoles. Sans adopter toutes les anecdotes extraordinaires que ces différens ouvrages rapportent de ce héros, il est prouvé, par le témoignage des historiens, que le Cid fut non seulement le plus brave, le plus redouté des chevaliers de son siecle, mais le plus vertueux, le plus généreux des hommes. Il s'étoit déja rendu célebre par ses exploits sous le regne de Ferdinand prem. roi de Castille, en 1060. Lorsque son fils Sanche II, voulut dépouiller sa sœur Urraque de la ville de Zamora, le Cid, avec une noble hardiesse, lui représenta qu'il faisoit une injustice, et qu'il violoit à la fois les droits du sang et les loix de l'honneur. L'impétueux Sanche exila le Cid, qu'il rap-

pella bientôt par le besoin. Quand la mort de ce Sanche, tué en trahison devant Zamora, eut donné le trône à son frere Alphonse VI, les Castillans désiroient que leur nouveau roi jurât solemnellement qu'il n'avoit eu aucune part à l'assassinat de son frere. Personne n'osoit demander au Monarque ce redoutable serment, le Cid, à l'autel même où Alphonse étoit couronné, le lui fit prononcer, en y mêlant des malédictions horribles contre les parjures. Alphonse ne lui pardonna jamais cette liberté: il exila bientôt le Cid, sous prétexte qu'il étoit entré sur les terres du roi de Tolede Almamon, son allié, où Rodrigue avoit, par mégarde, poursuivi quelques fuyards. Ce fut le tems de cet exil qui devint l'époque la plus glorieuse pour le Cid; ce fut alors qu'il fit tant de conquêtes sur les Maures, aidé seulement des braves chevaliers que sa réputation attiroit sous ses drapeaux. Alphonse le rappella, lui rendit en apparence ses bonnes graces: mais Rodrigue étoit trop franc pour soutenir long-tems la faveur. Banni de nouveau de la cour, il alla conquérir Valence; et, maître de cette forte ville, de beaucoup d'autres, d'un vaste pays, il ne tenoit qu'à Rodrigue de se faire souverain: jamais il ne le voulut; il fut toujours le sujet fidele d'Alphonse, quoique Alphonse l'eût souvent offensé. Le Cid mourut à Valence

en 1099, chargé de gloire et d'années. Il n'avoit eu qu'un seul fils qui fut tué jeune dans un combat. Les deux filles, dona Elvire et dona Sol, épouserent deux princes de la maison de Navarre : et, par une longue suite d'alliances, elles se trouvent les aieules des Bourbons qui regnent aujourd'hui en France et en Espagne.

(Mariana, Hist. d'Espagne, liv. IX et X, Garibai, Compend. Histor. tom. II, lib. 2.)

(3) Page 100. Plus féroces, etc.

L'HISTOIRE d'Afrique est une suite continuelle de meurtres. Les circonstances les plus atroces les accompagnent et les varient sans cesse : on frémit d'horreur à toutes les pages ; et, si l'on jugeoit l'humanité d'après ces sanglantes annales, on seroit tenté de penser que de toutes les bêtes féroces l'homme est la plus méchante et la plus cruelle. Dans la foule des scélérats africains qui porterent la couronne, on distingue un Abou Ishak, de la race des Aghlébites, qui, après avoir fait égorger un de ses freres, se plaisoit à verser lui-même le sang de ses propres enfans. La mere de ce monstre parvint avec peine à dérober à sa fureur seize jeunes filles qui lui étoient nées, en différens tems, de ses nombreuses épouses. Un jour, dînant avec Ishak, cette mere, qui croyoit avoir besoin de pardon, saisit le mo-

ment où son fils sembloit regretter de n'avoir plus d'enfans : tremblante, elle lui avoua qu'elle avoit sauvé seize de ses filles. Le tigre parut attendri, et desira de les voir. Elles vinrent : leur âge, leur grace, toucherent le féroce Ishak, il les caressa long-tems. Sa mere, pleurant de joie, se retira pour aller remercier Dieu de ce changement. Une heure après, des eunuques vinrent lui porter, par ordre du roi, les seize têtes des jeunes princesses.

Je pourrois citer plusieurs traits pareils de cet exécrable Ishak, attestés par les historiens. Il régna long-tems, fut heureux dans toutes ses guerres, et mourut de maladie.

(Cardonne, Hist. d'Afrique, liv. III.)

Le tems n'a point affoibli cette férocité sanguinaire qui semble dans les Africains être un vice inhérent au climat. De nos jours, Mulei-Abdalla, le pere de Sidi Mahomet, le dernier roi de Maroc, a renouvelé ces scenes d'horreur. Il pensa se noyer un jour en traversant une riviere. Un de ses negres le secourut, et se félicitoit d'avoir eu le bonheur de sauver son maître. Mulei l'entendit, et tirant son sabre; voyez, dit-il, cet infidele qui croit que Dieu avoit besoin de lui pour conserver les jours d'un chérif! En disant ces mots, il lui fendit la tête.

Ce même Mulei avoit un domestique de confiance qui le servoit depuis long-tems

et que ce roi barbare sembloit aimer. Dans un moment de franchise, il pria ce vieux serviteur d'accepter deux mille ducats et de s'en aller, de peur qu'il ne lui prit envie de le tuer comme taut d'autres. Le vieillard embrassa ses genoux, refusa les deux mille ducats, et lui dit, avec des sanglots : qu'il aimoit mieux périr de sa main que d'abandonner son cher maître. Mulei y consentit avec peine. Quelques jours après, sans aucun motif, pressé de cette soif de sang dont les accès redoubloient quelquefois, Mulei tua d'un coup de fusil ce malheureux domestique, en lui disant qu'il avoit mal fait de ne pas accepter son congé.

Recherches historiques sur les Maures, par M. Chénier, tom. III.)

Ces traits sont pénibles à rapporter : mais ils font connoître les mœurs, donnent de l'horreur pour le despotisme et de l'amour pour les loix; ce qui n'est jamais inutile.

(4) Page 107. Et jouit, etc.

AVERROÈS étoit de Cordoue d'une des premieres familles de cette ville. Sa traduction d'Aristote fut mise en latin ; et nous n'avons eu pendant long-tems que cette version. Ses autres ouvrages, de natura orbis, de Re medica, sont encore estimés des savans. Averroès est regardé, avec raison, comme le premier des philosophes arabes.

Ils ne sont pas nombreux chez cette nation, où les prophetes et les conquérans ont été communs. Sa philosophie lui attira des malheurs. L'indifférence qu'il affectoit pour toutes les religions, à commencer par la sienne, excita contre lui les prêtres, les fanatiques, sur-tout ceux que ses talens rendoient jaloux : ils l'accuserent devant l'empereur de Maroc, d'être un hérétique. Averroès fut condamné à faire amende honorable à la porte de la mosquée, et à recevoir sur le visage les crachats de tous les fideles qui viendroient prier pour sa conversion. Il subit cet humiliant supplice, en répétant ces paroles : *Moriatur anima mea morte philosophorum.*

(5) Page 116. Et brise, etc.

Ce roi de Navarre étoit Sanche VIII, surnommé le fort. Ce fut en mémoire de ces chaînes briseés par lui à la bataille de Toloza, qu'il fit ajouter aux armes de Navarre les chaînes d'or qu'on y voit sur le champ de gueules.

(6) Page 122. Cousin germain, etc.

Blanche, mere de Saint Louis, étoit fille d'Alphonse le noble, roi de Castille. Elle avoit une sœur nommée Bérengere, mariée au roi de Léon, et mere de Ferdinand III. Plusieurs historiens, entr'autres Mariana et Garibai, soutiennent que Blanche étoit l'aînée de Bérengere. Par conséquent

saint Louis eût été l'héritier direct du trône de Castille. La France a conservé long-tems cette prétention. D'autres disent que Bérengere étoit l'aînée. Il est étonnant que ce point d'histoire n'ait pas été éclairci : mais il est simple que les droits de Ferdinand aient prévalu, puisqu'ils étoient soutenus de l'amour des Castillans.

Fin des notes de la troisieme époque.

QUATRIEME ÉPOQUE.

(1) Page 145. Alphonse, etc.

C'est cet Alphonse le sage qui disoit en badinant, que s'il avoit été du conseil de Dieu dans le tems de la création, il lui auroit donné de bons avis. Cette plaisanterie lui a été durement reprochée par les historiens. Alphonse le sage étoit grand astronome. Ses Tables alphonsines lui ont acquis beaucoup de réputation. Son recueil de loix, intitulé *Las Partidas*, prouve que le bonheur de son peuple l'occupoit autant que l'étude. C'est dans ce recueil qu'on trouve ces mots remarquables, écrits par un roi dans le treizieme siecle : Le despote arrache l'arbre, le sage monarque l'émonde.

(2) Page 148. De se faire élire, etc.

Alphonse le sage avoit été élu empereur en 1257 ; mais il étoit trop loin de l'Al-

lemagne, et trop occupé chez lui, pour soutenir cette élection. Il fit pourtant, en 1275, un voyage à Lyon, où le pape Grégoire X étoit alors, pour plaider sa cause devant ce pontife. Le pape décida pour Rodolphe de Habsbourg, tige de la maison d'Autriche. Ainsi les papes donnoient les couronnes.

(Revolutions d'Espagne, tom. I, liv. III.)

(3) Page 149. Sanche, etc.

Ce Sanche, surnommé le Brave, qui porta les armes contre son pere et parvint au trône après lui, n'étoit que le second fils d'Alphonse le Sage. L'aîné, Ferdinand de la Cerda, prince doux et vertueux, étoit mort à la fleur de ses jours, laissant au berceau deux enfans qu'il avoit eus de son épouse Blanche, fille de saint Louis, roi de France. Ce fut pour priver ces enfans de leurs droits à la couronne, que l'ambitieux Sanche fit la guerre à son pere. Il réussit dans ses criminels desseins: mais les princes de la Cerda, protégés par la France, l'Aragon, et ralliant autour d'eux tous les mécontens de Castille, furent la cause ou le pretexte de longues et sanglantes divisions.

(Mariana, tom. I, liv. XIV, Garibai, Ferreras, etc.)

(4) Page 162. Ferdinand IV, etc.

Ferdinand IV, fils et successeur de

Sanche le brave étoit encore enfant lorsqu'il monta sur le trône. Sa minorité fut très-orageuse : mais le génie et les grandes qualités de la reine Marie sa mere vinrent à bout de calmer les factions. Il fut surnommé l'Ajourné, parce qu'ayant, dans un accès de colere, fait précipiter du haut d'un rocher deux freres du nom de Carvajal, accusés et non convaincus d'un assassinat, ces deux freres, au moment de mourir, protesterent de leur innocence, en appeilerent aux loix et à Dieu, et ajournerent l'emporté Ferdinand à comparoître dans trois jours devant le juge des rois. A cette époque précise, Ferdinand, qui marchoit contre les Maures, se retira pour dormir après son dîner et fut trouvé mort sur son lit. Les peuples d'Espagne ne douterent point que ce trépas subit ne fût un effet de la justice divine. Il eût été utile que les rois ses successeurs, et sur-tout Pierre le Cruel, en fussent persuadés.

(Mariana, tome I, liv. XV, ch. 11.)

(5) Page 162. Retiré, etc.

APRÈS que Sanche le brave se fut emparé de Tariffe, les Africains vinrent l'assiéger. Ce fut pendant ce siege qu'Alphonse de Gusman, gouverneur de la ville pour les Espagnols, donna un exemple d'héroïsme, digne de l'ancienne Rome, mais qui ne peut

pas être jugé par les cœurs paternels. Le fils de Gusman fut pris dans une sortie. Les assiégeants le conduisirent sous les murailles, et menacerent le gouverneur d'immoler ce fils, s'il ne se rendoit sur-le-champ. Gusman, pour toute réponse, leur jette un poignard et se retire des creneaux. Un moment après, il entend les Espagnols pousser de grands cris. Il accourt en demandant la cause de cette alarme: on lui dit que les Africains viennent d'égorger son fils. Dieu soit loué! répond-il, j'avois pensé que la ville étoit prise.

(Révolutions d'Espagne, tome I, liv. 4.)

(6) Page 172. La célebre Inès, etc.

La passion de Pierre de Portugal pour Inès de Castro fut portée à un tel excès, qu'elle excuse peut-être les atrocités que Pierre exerça contre les meurtriers de sa maîtresse. Ces meurtriers étoient trois principaux seigneurs portugais, nommés Gonzalès, Pachéco et Coëllo: ils l'avoient poignardée eux-mêmes entre les bras de ses femmes. Pierre, qui n'étoit alors que prince de Portugal, sembla, dès ce moment, perdre la raison, et, de vertueux et doux qu'il avoit été jusqu'alors, il devint féroce et presque insensé. Il prit les armes contre son pere, il mit à feu et à sang les provinces où les assassins avoient des biens; et dès qu'il fut

monté

monté sur le trône, il exigea du roi de Castille Pierre-le-Cruel qu'il lui livrât Gonzalès et Coëllo, qui s'étoient refugiés chez lui. Pacheco étoit en France, où il mourut. Pierre, maître de ses ennemis, leur fit subir les supplices les plus douloureux, leur fit arracher le cœur, tandis qu'ils etoient encore vivants, et voulut assister lui-même à cet horrible spectacle. Après avoir assouvi sa vengeance, cet amant forcené de douleur et d'amour exhuma le corps d'Inès, le revêtit d'habits magnifiques, posa sa couronne sur ce front livide et défiguré, la proclama reine de Portugal, et força les grands de sa cour à venir lui rendre leurs hommages.

(Histoire de Portugal, par Lequien de la Neuville, livre II.)

(7) Page 175. La plupart, etc.

Après la prise de Grenade, le cardinal Ximenès fit brûler tous les exemplaires de l'Alcoran qu'il put se procurer. Les soldats, ignorants ou superstitieux, prenoient pour l'Alcoran tout ce qui étoit écrit en arabe, et jetorent au feu une foule d'ouvrages en prose et en vers.

(8) Page 196. Les Abencerrages, etc.

Les habitans de Grenade, et tous les Maures en général, étoient divisés en tribus, composées des réjetons de la meme famille.

Ces tribus étoient plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérées ; mais elles ne se confondoient point et ne se divisoient jamais. Chacune de ces tribus avoit un chef, qui étoit le descendant en droite ligne masculine de la premiere tige de la famille. A Grenade il y avoit trente-deux tribus distinctes. Les plus renommées étoient celles des Abencerrages, des Zégris, dont il sera beaucoup parlé dans cet ouvrage, des Alabez, des Almorades, des Vanégas, des Gomeles, des Abidbers, des Ganzuls, des Abenamars, des Alintars, des Réduans, des Aldoradins, etc. Elles étoient souvent ennemies les unes des autres, et cette haine se transmettoit de pere en fils, ce qui rendoit si fréquentes les guerres civiles.

(9) Page 199. Isabelle... etc.

Le mariage de Ferdinand et d'Isabelle se fit d'une maniere singuliere. Isabelle, après avoir été accordée avec le prince de Viane, don Carlos, frere ainé de Ferdinand, et dont la vie, les malheurs, sont si intéressants dans l'histoire d'Espagne, après avoir été promise au grand-maître de Calatrave, Pachéco, recherchée par Alphonse, roi de Portugal, par le duc de Guienne, frere de Louis XI, roi de France, par le frere d'Edouard, roi d'Angleterre, Isabelle se décida pour le jeune Ferdinand, héritier du trône

d'Aragon, et déja roi de de Sicile. Il falloit tromper le roi de Castille, Henri IV, qui s'opposoit formellement à ce mariage. L'archevèque de Tolede, Carillo, qui consuma sa longue vie dans les intrigues et dans les factions, se chargea de tout arranger. Il enleva d'abord Isabelle de la cour du roi son frere, et la mit en sûreté à Valladolid. Ensuite il fit arriver, dans le plus grand secret, le jeune Ferdinand, déguisé, suivi seulement de quatre cavaliers. Le mariage se fit tout de suite, le plus simplement et le plus secrettement possible. Les nouveaux époux, qui devoient un jour être maitres des trésors du Nouveau-Monde, furent obligés d'emprunter à leurs serviteurs de quoi payer les modiques frais de leurs noces. Ils se séparerent peu après; et, dès que le roi de Castille eut appris cet événement, les troubles, les factions, les guerres civiles éclaterent.

Isabelle étoit un peu plus âgée que Ferdinand. Elle étoit petite, mais bien faite. Ses cheveux, au moins très-blonds, ses yeux verds et pleins de feu, son teint un peu olivâtre, ne l'empêchoient pas d'avoir un visage imposant et agréable. Ferdinand étoit de taille moyenne; il avoit le teint fort brun, les yeux noirs et vifs, l'air grave et toujours calme. Sobre à l'excès, il ne mangeoit que de deux mets, et ne buvoit que deux fois dans ses repas. Leur caractere moral est dans toutes les histoires.

(Révolutions d'Espagne, tome IV, liv. 8 ; Mariana, Hist. d'Espagne, tome II, liv. 25, Hist. de Ferdinand et d'Isabelle, par M. l'abbé Mignot, etc.)

(10) Page 217. Le Beau, etc.

L'aumône est un des plus grands préceptes de la religion des Mahométans. Plusieurs paraboles la leur recommandent, entr'autres celle-ci, que je ne puis m'empêcher de rapporter : « Le souverain juge, au dernier jour, attachera autour de celui qui n'aura point fait l'aumône, un effroyable serpent, dont le dard piquera sans cesse sa main avare qui ne s'ouvrit point pour les malheureux. »

(Religion de Mahomet, etc. Reland, dixieme leçon.)

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

